



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

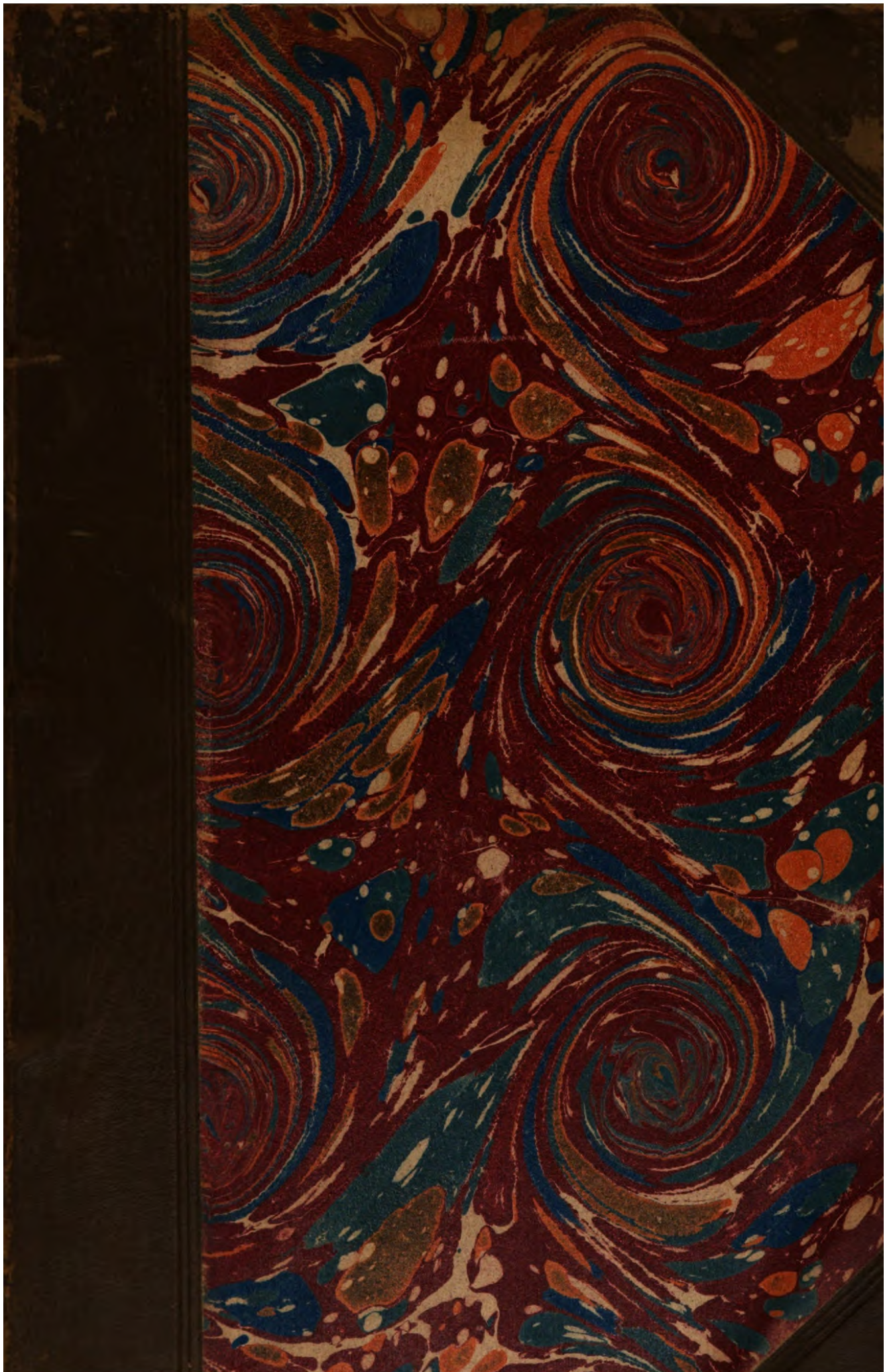
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

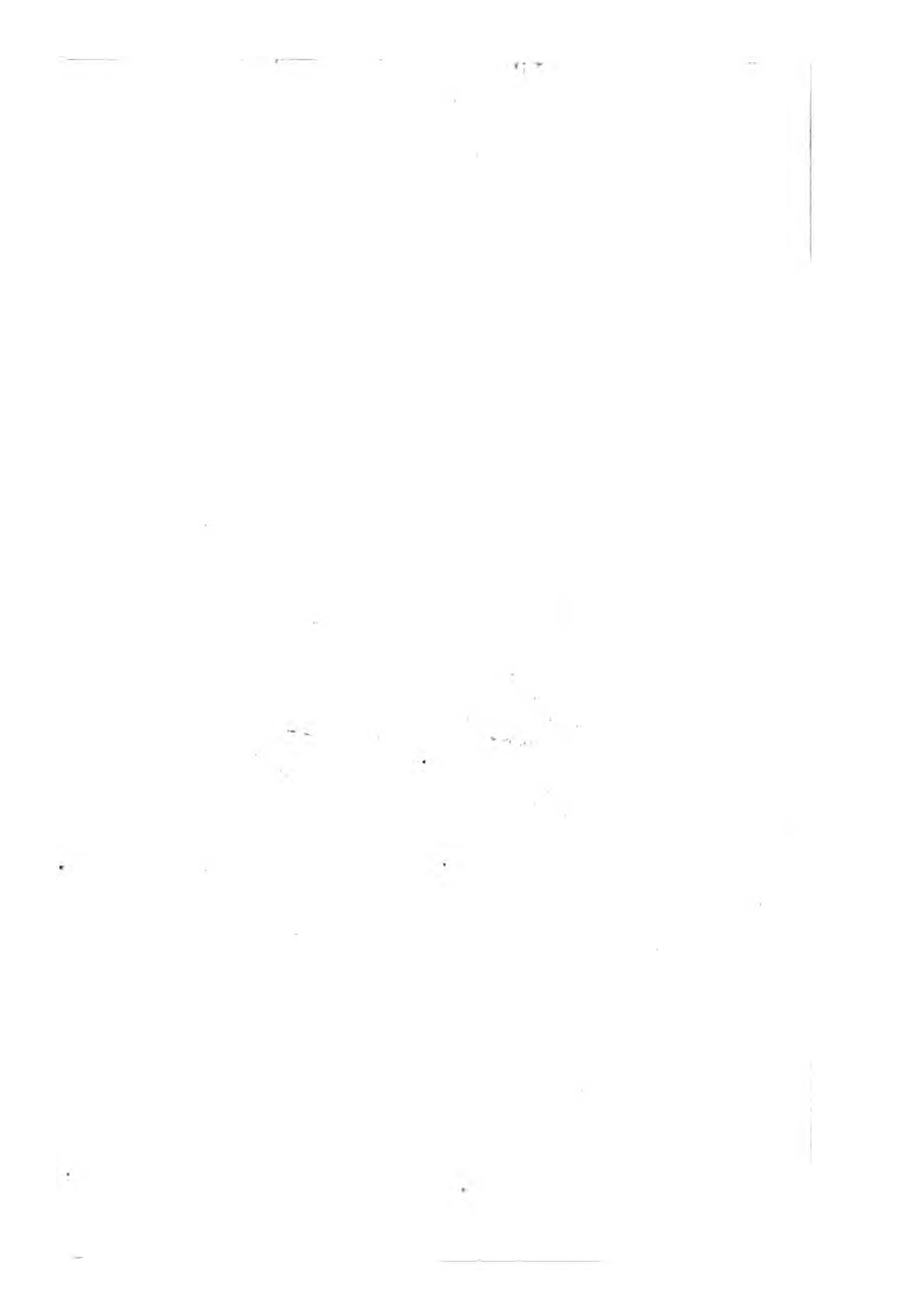


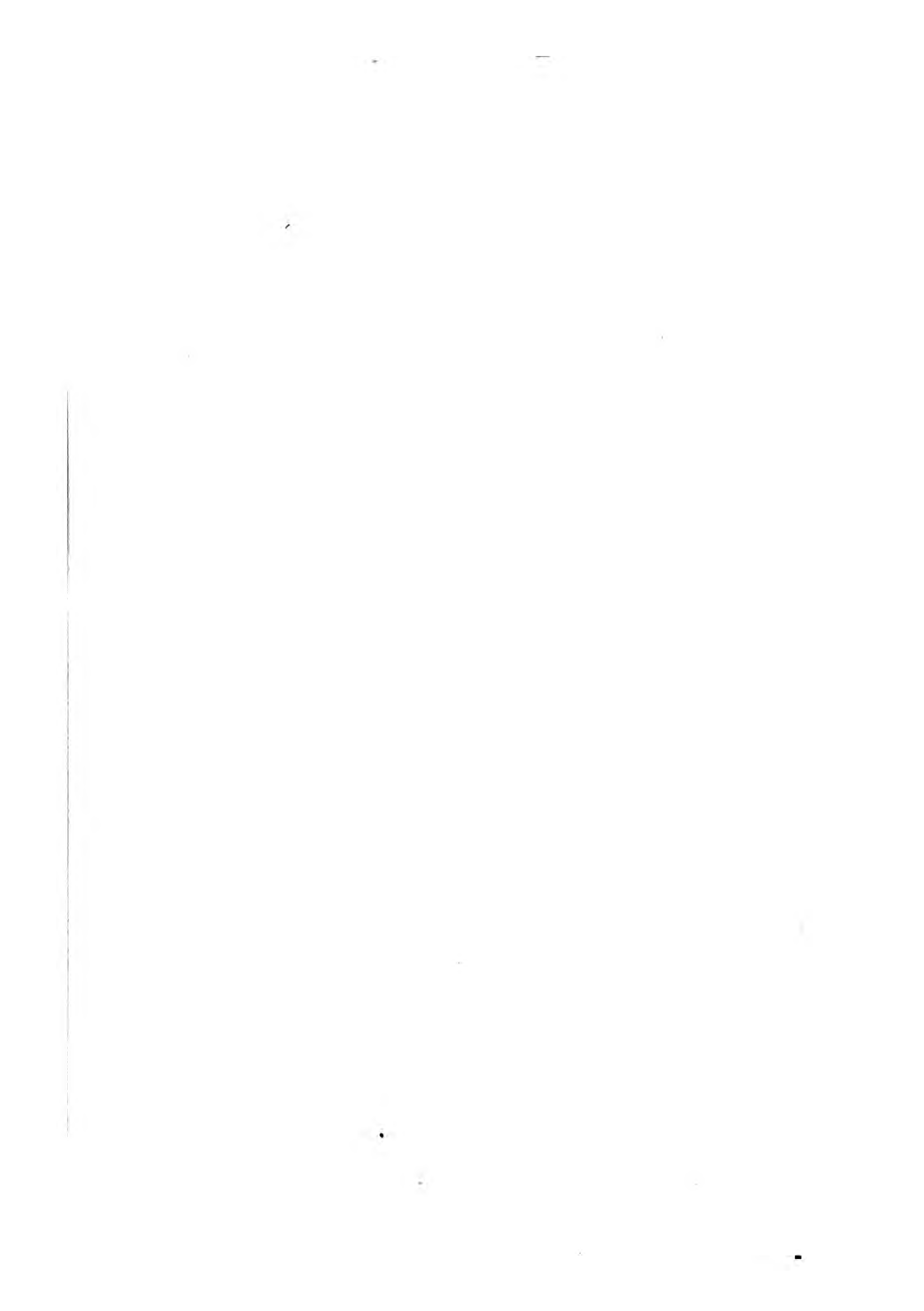
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

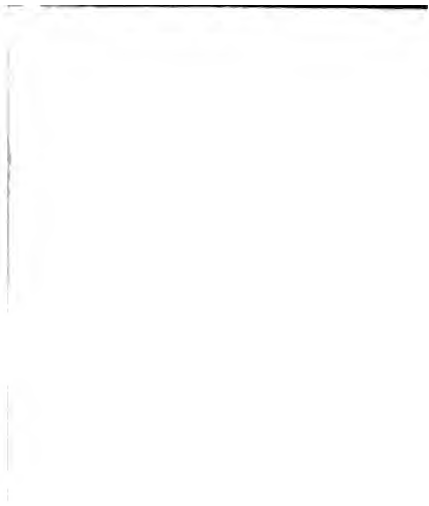


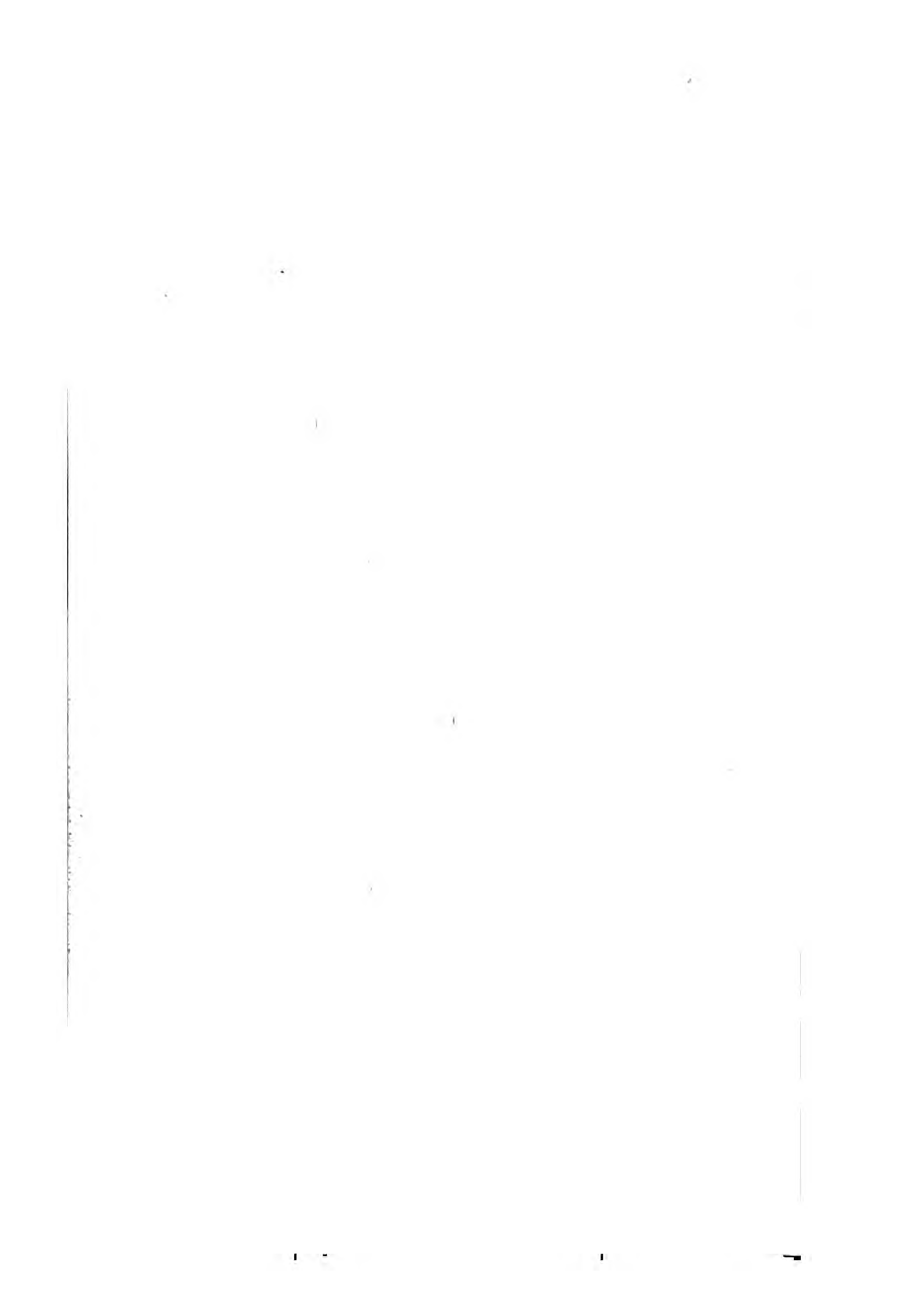
25. c. 23











DÉCOUVERTE
DE PARIS

IMPRIMERIE DE L. TOINON ET C^e. A SAINT-GERMAIN.

J. RUFFINI

Auteur de Lorenzo Benoni et du Docteur Antonio.

DÉCOUVERTE
DE PARIS

PAR

UNE FAMILLE ANGLAISE

TRADUIT PAR

G. LISSE ET P. PÉTROZ



PARIS

COLLECTION HETZEL

— J. HETZEL — LIBRAIRIE CLAYE —

18, RUE JACOB 18

—
1862



2298

DÉCOUVERTE

DE PARIS

I

EN ROUTE

M. Paragreen et sa famille dans la salle d'attente du chemin de fer de Boulogne à Paris. — Plan stratégique de M. Paragreen pour s'emparer d'un wagon et s'y loger. — Inquiétude de Mrs Paragreen relativement aux bagages. — M. Paragreen est séparé de sa famille. — Courte notice biographique sur M. et Mrs Paragreen. — A Amiens, M. Paragreen se retrouve au milieu des siens. — Arrivée à Paris.

— Emma, écartez les coudes, ma chère ; — étendez les bras, Arabella ; voyez, de cette façon ; — faites attention, Tobo, tenez bon, mon garçon, tenez bon ; — Dora, vous et Da, prenez chacune un pan de mon habit et ne lâchez pas. — Dès que la porte s'ouvrira, élanchez-vous tous sur mes talons ; je tâcherai de mettre la main sur la portière d'un wagon inoccupé ; puis, une fois montés dedans, nous crierons : « Com-

« plet ! un mot français qui signifie « plein », et nous roulerons vers Paris aussi confortablement que possible. — Hé ! qu'en dites-vous, mistress Paragreen ?

L'animation de M. Sylvestre Paragreen, d'Eden-Villa-Peckham, donnant ces instructions d'une voix basse, émue, saccadée, était suffisamment expliquée et même justifiée par le lieu et les circonstances où il se trouvait avec sa femme et ses enfants (quatre gages d'amour à différents degrés de développement). Le plan stratégique qu'il venait d'esquisser à grands traits n'était certes pas superflu.

Figurez-vous cinq cents personnes entassées dans un espace à peine assez grand pour en contenir moitié moins ; supposez chacune de ces cinq cents personnes possédée du désir frénétique de se placer au premier rang, ayant la féroce détermination d'y arriver de gré ou de force, et vous pourrez vous faire une idée de la confusion, du terrible vacarme qui régnaient dans la salle d'attente du chemin de fer de Boulogne à Paris, à la bienheureuse date du 19 août 1855. La houle de la Manche, à mi-chemin entre les blanches falaises d'Angleterre et les sombres côtes de France, est peu de chose à côté des vagues humaines qui s'agitaient dans les étroites limites de ces quatre murs. La société était presque exclusivement anglaise, par conséquent très-respectable, on ne saurait en douter. La veille, la reine d'Angleterre, se rendant à Paris, avait traversé Boulogne. Aussi le

paroxysme de *loyauté* qui poussait les fidèles sujets britanniques à suivre sur le continent leur gracieuse souveraine surexcitait, non moins qu'une température caniculaire, leur instinct naturel de combativité.

Si le philosophe qui a dit que les hommes sont des loups pour leurs semblables avait assisté à cette scène, il se serait pâmé d'aise en voyant ce petit échantillon d'une société revenue à l'état de nature, des espèces de Mohicans — vêtus et heureusement sans tomahawk, — combattant à outrance. Les femmes, sans distinction de classe ni d'âge, jouaient vigoureusement de l'ombrelle ou du sac de nuit contre les jambes et les yeux de leurs voisins. Les hommes, que leur linge fût irréprochable ou d'une blancheur douteuse, qu'ils exhalassent une odeur de patchouli ou d'alcool, se servaient de leurs coudes en guise de coins, et poussaient devant eux avec rage comme s'il se fût agi de la vie. Chacun, jeune ou vieux, grand ou petit, bousculant, bousculé, voulait à tout prix supprimer l'obstacle vivant qui se trouvait sur son passage, et ne s'inquiétait nullement des remontrances, des menaces, des jurons des hommes, des cris, des plaintes, des gémissements des femmes et des enfants.

Quel était le but de cette lutte acharnée, de ces trépignements, de ces efforts désespérés ? Tout simplement d'arriver près de la porte qui donnait accès

sur la plate-forme du chemin de fer. C'est là que se trouvaient M. Paragreen et sa famille. Le père, ainsi que ses filles, Emma et Arabella, avait le visage collé contre les panneaux vitrés, et la défense de ce poste si ambitionné n'était pas une bagatelle.

Les Paragreen étaient heureusement à la hauteur des circonstances. Tobo, un solide garçon de dix-sept ans, sa mère et sa sœur aînée, formaient l'arrière-garde et défendaient bravement la position. La mère et la fille avaient mis à terre leurs sacs de nuit en guise de palissade élevée contre leurs assaillants. Placés sur deux rangs, les Paragreen avaient l'aspect d'une phalange macédonienne en miniature, fort difficile à entamer. Les coiffures à larges bords des quatre dames contribuaient encore à la ressemblance. Ces délicieux chapeaux de paille, de couleur chocolat, immortalisés par le *Punch*, ne représentaient pas mal les boucliers à l'abri desquels ces guerriers célèbres avaient l'habitude de marcher au combat.

— Et le bagage ? dit tout à coup mistress Paragreen. Le bagage était son incessante préoccupation.

— Parfaitement en sûreté, ma chère ; j'ai un billet.

— Où ? demanda la dame avec inquiétude.

— Où ? dans la poche de mon habit avec nos autres billets.

— En êtes-vous bien sûr, monsieur Paragreen? Vous ferez bien de regarder avant qu'il soit trop tard.

— Ma chère, je suis si embarrassé!

— Chanson! donnez-moi ce sac, dit-elle en s'en emparant brusquement.

M. Paragreen plongea la main dans sa poche de droite; sa figure s'allongea.

— Grand Dieu! s'écria-t-il.

— Je m'en doutais! dit en gémissant mistress Paragreen.

— Les voici! cria M. Paragreen en montrant une petite bande de papier et six morceaux de carton.

— Je parierais que vous les perdrez comme vous fites quand... — (Ici une grande poussée compromit un instant l'équilibre de mistress Paragreen et l'empêcha d'achever sa phrase.)

— Si cette vilaine figure qui est dehors voulait seulement ouvrir la porte! grommela M. Paragreen, qui étouffait de chaleur.

Il avait à s'occuper tout à la fois d'Emma, d'Arabella, de trois ombrelles, de quatre parapluies, d'un énorme sac de nuit et d'un manteau en caoutchouc.

La vilaine figure du dehors ne daigna pas ouvrir la porte. Elle se contenta de regarder la magnifique cohue de l'intérieur de l'air d'un amateur d'histoire naturelle qui examine une collection de bêtes fauves enfermées dans une cage. On pouvait s'y méprendre.

Aux hurlements qu'on entendait on aurait eu le droit de supposer qu'une ménagerie occupait les salles de première classe. — L'homme de service, son inspection terminée, resta un instant immobile, s'élança tout à coup comme s'il ne devait plus revenir, puis reparut soudain, ouvrit la porte et se sauva avec la rapidité de l'éclair.

Le hourra de triomphe et la course effrénée qui suivirent cette manœuvre étaient formidables. La terre trembla comme sous les pieds de dix mille buffles. Les Paragreen partirent à fond de train, ils ne couraient pas, ils volaient ; ils arrivèrent enfin au but de leur désir.

— Voilà notre affaire ! cria M. Paragreen en s'accrochant à une voiture dont la portière était entr'ouverte.

Tobo hissa, poussa les dames pendant que son père défendait la précieuse conquête contre tout nouveau venu. Tobo prit place à son tour et invita M. Paragreen à se dépêcher. Celui-ci, tout joyeux, sauta sur le marchepied.

— Complet, monsieur ! dit en français une voix de l'intérieur.

Un seau d'eau froide jeté sur sa tête ruisselante de sueur aurait moins désagréablement surpris M. Paragreen qu'un *Complet* poliment accentué. Sa stupéfaction redoubla lorsqu'il vit trois inconnus, une dame et deux messieurs, dans la voiture qu'il croyait

toute à lui. Celui qui avait prononcé l'arrêt fatal était un homme d'une cinquantaine d'années, à tournure militaire, ayant des moustaches grises, une mouche, et portant à la boutonnière la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

— *Commong complete, monseer ?* demanda M. Paragreen d'un ton querelleur.

— Comptez plutôt, répondit le monsieur au ruban rouge : un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit.

Il n'y avait rien à répliquer.

M. Paragreen trouva fort dur d'être ainsi expulsé d'une voiture qu'il avait conquise à la sueur de son front, et dans laquelle étaient déjà sa femme, son fils et ses trois filles. Cette dernière circonstance établissait, à ses yeux, son droit incontestable à prendre place dans cette voiture. Il lui semblait très-choquant de céder à un Français âgé, porteur de moustaches et orné d'un méchant bout de ruban rouge. — Partisan de l'alliance anglo-française, M. Paragreen n'avait aucune sympathie pour les Français pris individuellement. — Comme tous les hommes qu'un obstacle imprévu sépare de l'objet de leurs désirs, il se crut victime d'une injustice. Il pensa que son devoir de chef de famille était de protester poliment, mais avec fermeté, contre cette séparation arbitraire. Il dit, en conséquence :

— Monseer... ma femme... ma place...

Puis il fut obligé de s'arrêter court.

La phrase promettait d'être à peu près intelligible, mais elle avait absolument besoin d'un complément qui ne vint pas. Pauvre M. Paragreen ! il s'était toujours figuré, de la meilleure foi du monde, qu'il était de première force sur la langue française, et son français lui faisait défaut juste au moment où il en avait le plus grand besoin. C'est étrange combien l'émotion peut paralyser les moyens d'un honnête homme.

— Plait-il ? dit le Français après avoir patiemment attendu que quelques autres mots vinssent expliquer la pensée de l'Anglais.

M. Paragreen allait faire une nouvelle tentative, quand on entendit le cri : *En voiture ! en voiture !* que poussaient de tous côtés les employés du chemin de fer, et le bruit des portières qu'on fermait.

— Papa, papa, dépêchez, — on partirait sans vous ! dirent en chœur les chers enfants.

— Que faites-vous là, monsieur ? cria quelqu'un d'un ton d'autorité, allons, en wagon ! on part.

M. Paragreen, éperdu, fut saisi, entraîné, poussé sans cérémonie d'un bout à l'autre du train. Impitoyablement repoussé de partout, il s'estima très-heureux d'être enfin lancé, littéralement lancé dans une voiture où il reçut un accueil aussi gracieux que s'il y fût entré par effraction.

Mistress Paragreen, le corps à demi sorti par la portière, avait suivi avec une visible anxiété les bi-

zarres évolutions du petit personnage dont elle portait le nom. Lorsqu'elle ne put plus l'apercevoir, elle rentra son buste puissant dans le wagon, dit laconiquement à ses enfants : « Il est en sûreté, » procéda à une série d'opérations savantes et compliquées, ayant toutes pour but de ménager sa belle robe de soie et de ne faire supporter le poids de sa personne qu'à son jupon blanc, garni d'une riche bordure, puis s'assit avec la sombre majesté d'une épouse injustement séparée de son seigneur et maître.

La voiture dans laquelle s'était enfin réfugié M. Paragreen n'était occupée que par trois personnes ; mais celles-ci s'y étaient établies de telle sorte, qu'on ne voyait pas la moindre place libre. Sur la banquette de devant se prélassaient deux dames dans cette posture horizontale qu'affectionnent tant en voyage les langoureuses jeunes filles d'Albion. La banquette du fond était entièrement accaparée par un gentleman assez gros que flanquaient des monceaux de sacs de nuit, de nécessaires de toilette, de livres, de paniers, de coussins, de châles, de manteaux, de couvertures. M. Paragreen voulait s'asseoir ; aussi dérangea-t-il quelques-uns de ces objets utiles, quoique encombrants, sur lesquels il était tombé. Il était trop préoccupé de ses propres griefs pour prendre garde aux marques non équivoques de mécontentement que donnaient les propriétaires des manteaux, coussins, etc. Il se blottit enfin dans un coin.

Il était dans un tel état d'exaspération, qu'il avait besoin d'épancher sa bile; mais il eut beau pester contre les chemins de fer français, contre l'absurdité de leurs règlements, il eut beau protester contre la manière dont on traitait les Anglais, qui, après tout, payaient leur place comme tout le monde, il n'obtint aucune réponse, pas même un geste ou un regard approbatif. Ses compagnons de voyage paraissaient évidemment bien décidés à ignorer sa présence.

M. Paragreen renonça à éveiller l'attention ou à exciter l'intérêt de ses voisins. Il se croisa les bras, ferma les yeux, et s'efforça de rassembler assez de mots français pour composer un discours qu'il voulait adresser, à la première occasion favorable, à celui qu'il considérait comme l'usurpateur de sa place. Après s'être mis l'esprit à la torture, le brave homme se convainquit qu'il se fatiguait en pure perte. De plus en plus mécontent de ses échecs successifs, il baissa le store, appuya sa tête dans l'angle de la voiture et s'endormit.

M. Paragreen avait accompli sa cinquante-cinquième année sans avoir visité la France, sans même avoir projeté de la visiter un jour. Non qu'il eût une aversion particulière pour la France ou qu'il manquât de cette dose de suffisance qui fait la force et aussi la faiblesse de l'Anglais à l'étranger, mais tout simplement parce que les voyages n'entraient pas dans ses vues, de même que la chasse au renard et

les courses de chevaux ne conviennent peut-être ni à vous ni à moi. Il avait eu le bonheur de s'enrichir dans le commerce du liége, et le bon sens de quitter les affaires assez à temps pour pouvoir jouir de sa fortune. Tel qu'il était, il avait eu son jour de gloire. Il avait inventé la fameuse machine connue sous son nom, machine universellement adoptée qui coupe, arrondit et empile mille bouchons de bouteilles ordinaires en autant de secondes.

Pour jouir de ces loisirs bien mérités, — *otium cum dignitate*, — M. Paragreen transporta ses pénates de la Cité à Peckham, riant village des environs de Londres. Il y fit arranger une maison de belle apparence à laquelle il donna le nom d'Eden-Villa. Il eut chez lui domestique en livrée, groom, phaéton armorié, gouvernante et maître de chant pour les demoiselles, en un mot tout ce qui constitue le confort et l'élégance des gens comme il faut. Il ne visait pourtant pas au titre de fashionable, comme le prétendaient quelques-uns de ses anciens confrères moins fortunés, qui se moquaient fort du large cachet à devise dont il scellait invariablement toutes ses lettres et jusqu'à ses moindres billets. M. Paragreen, « un homme pratique, un enfant de ses œuvres, simple, sans prétention, sans préjugé, » — ainsi qu'il se désignait lui-même, n'avait certes pas cette qualité ; mais sa femme n'en était pas tout à fait exempte. Pouvait-on l'en blâmer ? Après tout, elle

avait autant de droits que beaucoup d'autres à faire partie de la fashion. Elle était une Joliffe de Hackney, et, quoique son père ne fût qu'un marchand de drogues retiré, il y avait eu un amiral dans la famille. — Telle était du moins la tradition. — De plus, elle avait un cousin germain, du nom de Joliffe, qui était alderman et qui pourrait bien, au premier jour, devenir lord-maire. Membre de la famille des Joliffe, mistress Paragreen devait donc soutenir l'honneur de son nom, se conduire partout et toujours avec dignité, c'est-à-dire se faire apporter les lettres et les cartes de visite sur un plat d'argent, acheté spécialement à cet effet, et se faire suivre, quand elle allait à l'église, par un groom en livrée, portant son livre de prières. C'était son respect pour son nom de demoiselle, c'était un profond sentiment de ses devoirs envers son pays, envers sa souveraine, envers elle-même, qui lui avaient fait comprendre l'opportunité et même la nécessité d'aller voir l'Exposition universelle de Paris au moment où Sa Très-Gracieuse Majesté la reine d'Angleterre visitait la capitale de la France.

De méchantes langues avaient répandu le bruit que mistress Paragreen ne s'était décidée à ce voyage que parce que sa voisine, mistress Jones of Creeper's Lodge, veuve d'un riche marchand de suifs russes, venait d'écrire à Paris pour retenir un appartement à l'hôtel de Bristol, place Vendôme ; mais rien n'était

plus faux. Si mistress Jones, malgré son désir de voir l'entrée de la reine Victoria à Paris, préférerait attendre encore une semaine, parce qu'il n'y avait pas d'appartement vacant à l'hôtel de Bristol et qu'elle ne pouvait vraiment pas, disait-elle, s'aventurer ailleurs, de pareils motifs ne suffisaient pas pour influencer mistress Paragreen. Celle-ci avait vaguement la pensée que la satisfaction de la reine et de son hôte impérial ne serait complète que si les représentants des deux loyales familles Joliffe et Paragreen se montraient à leur suite.

M. Paragreen, en apprenant ce qu'il considérait comme une aimable faiblesse de sa chère moitié, avait haussé les épaules ; mais, convaincu qu'on est parfois obligé de céder aux fantaisies de sa femme, il avait donné son consentement. Il n'y avait mis qu'une condition, celle de n'emmener ni domestique mâle ni femme de chambre. Ceci une fois accepté, il était allé chez son banquier, avait garni son portefeuille de bank-notes, et la famille Paragreen s'était mise en route.

— Montreuil-Vert, cinq minutes d'arrêt ! crièrent les employés du chemin de fer.

M. Paragreen descendit, il s'approcha de la voiture qui lui était interdite, y jetant des regards aussi désolés que ceux de la Péri à la porte du paradis, sauf quand il essayait de fixer d'un air terrible son antagoniste à la barbe grise. Il renouvela le même

manége à Abbeville, à Hangest, à Amiens, où l'arrêt fut de vingt minutes.

— Je n'y tiens plus, dit alors en français le monsieur à la tournure militaire ; si je voyais une minute de plus cette face piteuse, je craindrais qu'elle ne vint chaque nuit troubler mon sommeil.

Il porta respectueusement à ses lèvres la main de la dame assise auprès de lui, serra cordialement celle de son compagnon, sortit de voiture, et dit à M. Paragreen :

— Monsieur, ma place est à votre service.

M. Paragreen ne se le fit pas dire deux fois ; il grimpa lestement dans l'intérieur.

— Mieux vaut tard que jamais ! s'écria-t-il d'un air triomphant. Je voudrais bien savoir en vertu de quel droit ce vieux sacripant était commodément assis dans cette voiture, tandis que nous étions bousculés dans la salle d'attente. Je suis certain qu'il n'était pas dans la salle d'attente, pas plus que ce monsieur et cette dame.

— C'est une injustice criante !

— Voilà des découvertes un peu tardives, fit observer la dame d'Eden-Villa d'un ton aigre-doux ; c'est au moment même qu'un homme doit réclamer et faire valoir ses droits.

— C'est bientôt dit, répliqua M. Paragreen, passablement déconcerté ; allez donc réclamer au milieu du vacarme et des cris : *En voiture ! en voiture !* En

Angleterre, les choses n'en seraient pas restées là, j'aurais exigé une enquête ; je l'aurais fait, aussi vrai que je m'appelle Sylvestre, et cela en dépit de la grande moustache et du ruban rouge.

— Dites donc, pa, fit Tobo, et si ce vieux monsieur vous avait appelé sur le terrain ? Il n'a pas l'air endurent ; on n'en eût peut-être pas eu facilement raison.

— Je voudrais que vous ne fissiez pas d'aussi choquantes plaisanteries, Tobo, répliqua sévèrement le père ; je vous prie de vous conduire en gentleman, monsieur.

Cet avertissement péremptoire mit fin à la conversation, durant laquelle les deux Français avaient échangé quelques regards accompagnés de légers sourires.

— Sommes-nous à Paris ? demanda quelque temps après mistress Paragreen s'éveillant en sursaut.

M. Paragreen, qui naturellement l'ignorait, se tourna vers les étrangers et dit d'un ton interrogatif : *Parisse ?*

— Non, monsieur, c'est Pontoise, lui fut-il poliment répondu en français ; nous serons à Paris dans trois quarts d'heure.

— Ce n'est pas Paris, dit M. Paragreen à sa femme ; ce pays-ci s'appelle Trocadero :

Mistress Paragreen le poussa du coude et murmura :

— Ne parlez pas à ces gens-là , ils sont communs.

Les deux Français se regardèrent et sourirent de nouveau. Était-ce le costume de voyage simple et élégant de la dame française, qui ne portait ni falbalas, ni crinoline ridicule, ni bijoux voyants, ou la facilité avec laquelle elle s'était laissé baiser la main, ou l'empressement mis par son mari à ramasser le mouchoir brodé de mistress Paragreen, qui faisaient supposer à la châtelaine d'Eden-Villa que ses compagnons de voyage étaient de basse condition ? Il est impossible de le dire. Tout ce que peut affirmer le narrateur de cette très-véridique histoire, c'est qu'ayant eu, une fois, la faiblesse, malséante à ce qu'il paraît, de céder sa place dans l'intérieur de la malle, allant de Turin à Chambéry, à un jeune Anglais qui voyageait avec sa femme, il fut, en récompense, traité tout le long du chemin avec un dédain des plus superbes.

En dépit des fâcheuses prédictions de mistress Paragreen, à propos des retards et des accidents, le train entra dans la gare de Paris à l'heure indiquée, et toute la famille marcha en colonne serrée sur la salle des bagages.

II

BIVAC

Effet produit sur mistress Paragreen par la vue d'un commissionnaire. — La famille Paragreen en quête d'un gîte. — Conversation anglo-française de M. Paragreen avec un garçon d'hôtel. — Pérégrinations de la famille Paragreen à travers les rues et les boulevards. — Terrible détresse de la famille Paragreen. — Fin des tribulations de la famille Paragreen. — Ce que coûte à un homme pratique une nuit passée sur la place du Palais-Royal.

Ce ne fut pas une petite affaire de rassembler tous les bagages de la famille Paragreen, consistant en sept malles, quatre grands sacs de voyage, six cartons à chapeau, plus une foule d'objets que chacun portait à la main. Quand mistress Paragreen vint s'assurer de ses propres yeux que rien ne manquait, elle fut très-effrayée de ne pas apercevoir une des malles, celle précisément qui contenait les précieux trésors de sa toilette personnelle. A peine cette malle eut-elle été retrouvée que M. Paragreen se rappela tout à coup qu'en changeant de voiture, à Amiens, il avait oublié, dans celle qu'il avait d'abord oc-

cupée, les ombrelles, les parapluies, les manteaux confiés à ses soins. Sa consternation fut extrême, et la fureur de sa femme ne connut plus de bornes. Laissant à Tobo le soin des dames et des malles, le pauvre petit homme rentra précipitamment dans la gare. Mieux servi par le hasard que par la clarté de ses réclamations, il parvint à rentrer en possession de son bien. Au moment où, radieux de son succès, il arrivait près de sa famille, il fut fort étonné qu'un employé d'octroi voulût visiter ses malles. Les soupçons de ce digne représentant de la douane avaient été éveillés par ce grand nombre de malles appartenant à une seule famille, et il insista poliment pour qu'on en ouvrît au moins une, opération qui fut longue et difficile, car on fut obligé d'essayer plusieurs clefs avant de trouver la bonne.

Dès que tout fut terminé, des individus annonçant leur qualité de *commissionnaires* se présentèrent pour enlever les bagages ; mais mistress Paragreen, saisissant le mot au vol, déclara qu'elle ne voulait avoir aucun rapport avec des commissionnaires, et leva même son ombrelle sur l'un d'eux. Cette sainte horreur de mistress Paragreen pour les commissionnaires lui avait été inspirée par une dame de ses amies qui avait longtemps habité Paris. Cette dame lui avait affirmé de très-bonne foi que les commissionnaires étaient des gens sans aveu, des espèces d'entremetteurs, occupés tout le jour à porter des

billets doux, et qu'une personne respectable ne devait jamais les employer.

Cette nouvelle difficulté fut heureusement résolue par un employé du chemin de fer qui portait le mot *Interpreter* brodé sur sa casquette. Après avoir gravement écouté les explications de mistress Paragreen, cet homme annonça qu'il allait envoyer des porteurs qui n'étaient pas commissionnaires, et il tint immédiatement sa promesse.

Grâce à tous ces contre-temps, le dernier des omnibus destinés à transporter les voyageurs aux différents hôtels était parti depuis plus d'une heure. Il fallut donc faire avancer deux fiacres. Lorsqu'on y eut entassé, entre une foule de petits paquets, les six personnes de la famille, quatre malles et trois sacs de voyage, on constata qu'il ne restait pas de place pour les trois autres malles, un des sacs de voyage et les six cartons à chapeau. On fut obligé de prendre un troisième fiacre.

— En route ! finit par crier gaiement M. Paragreen après avoir donné au cocher l'adresse de l'hôtel où il voulait descendre. Les trois véhicules partirent ; les bagages étaient dans le premier, les époux et Arabella dans le second, Tobo, miss Paragreen et Emma dans le troisième.

Il était huit heures du soir. Les promeneurs circulaient dans les rues et sur les boulevards, jouissant avec bonheur de la fraîcheur de l'air, d'autant plus

agréable que pendant toute la journée la chaleur avait été excessive. D'innombrables consommateurs étaient assis devant les cafés. Des omnibus, des voitures de louage, d'élégants équipages, allaient, venaient, se croisaient en tous sens. Des drapeaux aux couleurs de France, d'Angleterre, de Sardaigne et de Turquie, flottaient au-dessus des boutiques et des balcons. Paris, en un mot, avait, au suprême degré, l'aspect vivant, coquet, magique, que Paris seul sait avoir, quand il le veut. Ce spectacle si amusant et si varié charmait les jeunes Paragreen ; mais il était à peu près perdu pour leurs respectables parents, qui, la tête penchée hors des portières, veillaient avec sollicitude, l'un sur le fiacre qui les précédait, l'autre sur celui qui les suivait. Ils n'abandonnèrent cette prudente attitude qu'en arrivant à l'hôtel de la Cigogne, rue Saint-Honoré, hôtel recommandé par le cousin de mistress Paragreen, l'alderman Joliffe, qui l'avait habité pendant quelques jours. C'était, suivant lui, « une maison propre, respectable, ayant des prix raisonnables, » paroles que M. Paragreen s'était hâté d'inscrire textuellement sur son carnet.

M. Paragreen, un homme pratique, soucieux de donner le moins possible au hasard, mit pied à terre, disant qu'il voulait voir les appartements de ses propres yeux et s'entendre avec le maître d'hôtel avant que personne descendit de voiture ou qu'on touchât

à une seule malle.— Le premier garçon de l'hôtel de la Cigogne, sans habit, ayant autour du cou une cravate blanche et aux pieds des pantoufles rouges, était à cheval sur une chaise, les coudes appuyés sur le dossier, et fumait tranquillement un cigare. L'arrivée des trois fiacres ne le fit pas changer de posture, il n'eut pas même l'air de les voir. — Pour un observateur son flegme eût été inquiétant.

— *Avez-vous les appartemens?* demanda M. Paragreen.

— *The appartemens? I am not shore* (des appartements? je n'en suis pas sûr), répondit l'homme aux pantoufles rouges en se levant nonchalamment.

— *Je viens de M. Joliffe, alderman de Londres,* continua M. Paragreen.

Ce nom, prononcé d'un ton emphatique, ne fit aucune impression sur l'homme aux pantoufles rouges, qui se dirigeait en se dandinant vers une espèce de cage en bois placée dans la cour. Il frappa au vasistas, échangea quelques mots avec la personne qui était à l'intérieur et en reçut une clef.

— *Gis way, sir* (par ici, monsieur).

Il se mit à monter.

— *Premier étage, s'il vous plaize,* dit M. Paragreen avec bonhomie.

— *Fust flour he is full* (le premier étage est plein), répondit l'homme aux pantoufles rouges, qui tenait

aussi obstinément à son mauvais anglais que l'ex-marchand de liège à son français.

L'ascension fut longue, elle ne se termina qu'avec les dernières marches de l'escalier. Là, c'est-à-dire sous le comble, M. Paragreen fut introduit dans une chambre de moyenne dimension et à deux lits. Cette chambre communiquait avec un petit cabinet où il y avait un troisième lit. Le tout était très-médiocrement meublé et surtout d'une propreté douteuse.

— *Trop haut et trop petite*, fit observer M. Paragreen ; *manque un lit pour douce*.

— Pour douce ? s'écria le domestique de l'hôtel, renonçant pour la première fois à sa gravité flegmatique et à son anglais.

— *Pour douce*, répéta M. Paragreen, qui avança la main avec deux doigts étendus.

— *I comprehend, pour deux. Very good. Me put a matelas to the ground* (Ah ! je comprends, pour deux. Très-bien ! Nous mettrons un matelas par terre).

— *Combien la prix ?* demanda M. Paragreen après un moment d'hésitation.

— *Two guinees for night* (Deux guinées par nuit).

— Grands dieux ! s'écria M. Paragreen, abandonnant à son tour son français, tant il était surpris par cette demande exorbitante ; deux guinées pour un pareil trou !

— *It is to take or to leane* (C'est à prendre ou à laiss-

ser), dit tranquillement l'homme aux pantoufles rouges.

— Alors je laisse, monsieur, répondit brusquement M. Paragreen, qui se mit à descendre l'escalier quatre à quatre tout en répétant : — Grands dieux ! deux guinées pour un trou pareil ! Je vous souhaite de le louer, mon cher, je vous le souhaite !

— Eh bien ? fit mistress Paragreen.

— Un impudent coquin ! répondit son mari ; savez-vous ce qu'il demande ? Modestement deux guinées par nuit ; deux guinées, madame, — ajouta-t-il en riant de colère, — pour deux ignobles pigeoniers situés sous le toit et qui ne valent pas une demi-couronne ! Heureusement, je ne suis pas homme à acheter chat en poche.

— Où allons-nous ? demanda le cocher ;

— *Chez l'hôtel*, répondit M. Paragreen.

— Quel hôtel ?

— *Tous les hôtels*, répliqua M. Paragreen.

L'automédon devina plus qu'il ne comprit ce que voulait dire M. Paragreen. Il fit signe à ses deux confrères, et les voitures suivirent au pas la rue Saint-Honoré jusqu'au premier hôtel qu'elles rencontrèrent. M. Paragreen descendit et fit la même demande : « *Appartemens ?* » Il fut répondu : « Plein comme un œuf ; voyez à la porte suivante. »

A la porte suivante il ne fut pas plus heureux, ni à celle qu'il trouva plus loin, ni dans aucun des hô-

tels de la rue Saint-Honoré ; partout il reçut la même réponse : « Il ne reste pas un coin vacant. »

— C'est bizarre, remarqua M. Paragreen, qui commençait à être assez embarrassé ; je n'y comprends rien du tout.

— Il se fait tard, dit mistress Paragreen ; ce que nous aurions peut-être de mieux à faire, ce serait de retourner à l'hôtel de la *Seegong*.

— Retourner à cette abominable caverne de voleurs ! J'aimerais mieux coucher dans la rue, grommela le mari, qui ajouta d'un air capable : — Quand on a de l'argent dans la poche et une langue dans la bouche, on n'est pas en peine de trouver à Paris un gîte pour une nuit. Soyez-en sûre !

Depuis sa conversation avec le premier garçon de l'hôtel de la Cigogne, M. Paragreen avait, jusqu'à un certain point, repris confiance en son habileté pour parler français ; confiance qui avait quelque peu diminué pendant le voyage en chemin de fer.

— Où allons-nous ? demanda de nouveau le cocher.

— Partout, — fut-il répondu laconiquement.

La dolente caravane parcourut la rue Castiglione, la rue de la Paix, la rue des Petits-Champs, la rue Saint-Augustin, la rue Vivienne ; elle eut partout le même succès. A chaque instant le pauvre M. Paragreen descendait de voiture, entendait la funeste réponse : « Nous n'avons ni chambre ni cabinet à

louer; » — puis remontait pour recommencer deux portes plus loin. Tout cela était d'autant plus irritant que les hôtels étaient fort nombreux et qu'on semblait s'être entendu pour refuser l'abri d'un toit à la malheureuse famille. Le boulevard des Italiens et le boulevard des Capucines se montrèrent non moins inhospitaliers. Dans la longue rue de Richelieu ce fut pis encore : toute demande d'appartement y fut accueillie par un silence dédaigneux, par un froncement de sourcil ou même par un hochement de tête assez menaçant.

Les garçons étaient évidemment à bout de patience.

Onze heures sonnaient quand les trois fiacres débouchèrent sur la place du Palais-Royal et s'arrêtèrent; M. Paragreen était excédé de fatigue; mistress Paragreen n'était pas de bonne humeur.

— Les chevaux sont fatigués, dit le cocher.

— Oh! ah! fit M. Paragreen.

— *Hôtel de Seegong!* s'écria mistress Paragreen, qui jugea enfin à propos de s'emparer du commandement.

L'hôtel de la Cigogne était à deux pas, le cocher ne fit pas d'objection; on fut bientôt arrivé. L'homme en manches de chemise, en cravate blanche et en pantoufles rouges était toujours assis devant la porte et fumait majestueusement. Il ne daigna pas voir les trois fiacres; il feignit de ne pas entendre M. Para-

green, qui l'appelait par la portière. M. Paragreen dut boire le calice jusqu'à la lie ; il s'approcha de cet être distrait et impassible.

— *Je prends des appartemens.*

— *No appartemens now* (Il n'y a plus d'appartemens), répondit sèchement le fumeur.

— Je veux dire les chambres que vous m'avez fait voir il y a deux heures.

— Trop tard ! *gone taken* (parties prises), dit le garçon en lançant beaucoup de fumée par le nez.

— Je vous en donne deux guinées et demie, ajouta l'Anglais en insistant.

— *Not far oondred dausand pounds* (Pas pour cent mille livres), riposta le cerbère en pantoufles rouges.

Après cela, M. Paragreen n'avait plus qu'à remonter en voiture. Il apprit son insuccès à mistress Paragreen, qui reçut la nouvelle en faisant une grimace de mauvais augure. Elle prétendit que si son mari avait consenti à l'*écouter* quand elle avait proposé, pour la première fois, de revenir à l'hôtel de la Cigogne, ils auraient probablement trouvé les chambres encore inoccupées.

— Mais non, continua-t-elle, vous êtes toujours le même, il faut que vous agissiez à votre guise, il faut... Où diantre va cet homme maintenant ?

Cette dernière exclamation était motivée par la mise en marche du fiacre, bien que le cocher n'eût reçu aucun ordre.

— Ma foi! comment le saurais-je! dit M. Paragreen, qui sortit la tête par la portière et cria : *Cochère! cochère!* Mais le cocher fit le sourd et ne s'arrêta, ainsi que ses confrères, qu'à la station de voitures de la place du Palais-Royal.

— Les chevaux sont éreintés, monsieur! dit le cocher en s'approchant de la portière.

— Oui! fit M. Paragreen d'un air capable.

— Si c'était une petite course, ajouta le cocher, je ne dis pas; mais aller comme ça au hasard, donner la chasse aux hôtels!

— Oui! oui! interrompit M. Paragreen, saisissant au passage ces mots significatifs : *aller à l'hôtel.*

Le cocher, désespérant de se faire comprendre, remonta sur son siège.

— Que dit-il? demanda mistress Paragreen.

— En vérité, ils parlent tous si vite, que je ne comprends rien de ce qu'ils disent.

— J'ai bien peur que vous ne sachiez pas un mot de français, répliqua mistress Paragreen.

M. Paragreen n'essaya pas de protester; il faisait maintenant bon marché de son français; il en était presque honteux.

— Voilà onze heures et demie! s'écria mistress Paragreen. Allons-nous donc rester ici toute la nuit?

— Le cocher est sans doute en train d'arranger

quelque partie de ses harnais, dit M. Paragreen, qui ne croyait pas beaucoup lui-même à cette supposition gratuite.

— Je suis sûre qu'il ne fait rien de pareil, affirma mistress Paragreen, qui venait de mettre la tête à la portière.

— *Cochère!* cria M. Paragreen, mis ainsi au pied du mur, *aller à l'hôtel!*

Le cocher descendit encore de son siège et tâcha de faire comprendre à ses malheureuses pratiques que la meilleure chose à faire était d'envoyer un commissionnaire chercher un logement.

Le malencontreux mot *commissionnaire* ne fut pas plutôt prononcé, que mistress Paragreen, dressant les oreilles comme un cheval de guerre au son de la trompette, s'écria avec véhémence :

— Non, non, vous dis-je, pas de commissionnaire, entendez-vous !

— Eh bien, alors, restez où vous êtes ! grommela le cocher perdant patience.

Les trois cochers, habitués, par suite de leur profession, à passer la nuit sur les places publiques, prirent soin de leurs chevaux, leur donnèrent à manger et à boire, puis, remontant sur leurs sièges, s'y installèrent de manière à dormir le plus commodément possible. M. Paragreen essaya timidement de réveiller l'un d'eux ; mais il fut repoussé avec perte, et reçut le conseil charitable d'aller se coucher

ou tout au moins de laisser tranquilles ceux qui avaient sommeil.

Les bruits de la ville diminuèrent peu à peu, les boutiques se fermèrent, les garçons de café éteignirent les becs de gaz et appliquèrent des volets sur les belles devantures. Les trois fiacres occupés par les malheureux voyageurs de Peckham privés d'asile ne furent plus éclairés, pour ainsi dire, que par les pâles et mélancoliques rayons de la lune. Le pas de quelques individus attardés vint seul de temps en temps troubler le silence de la nuit. Enfin, si jusqu'alors la dure nécessité de hivaquer au milieu d'une place n'était pas apparue aux époux Paragreen dans sa triste réalité, la solitude et l'absence de bruit ne leur laissèrent aucun doute sur l'inutilité et la folie de chercher un logement à cette heure.

Mistress Paragreen, sans doute pour faire diversion à son ennui, se mit alors à déblatérer contre son mari.

— Avec sa stupide prétention de passer pour un homme pratique, il avait, disait-elle, exposé aux intempéries et aux dangers d'une nuit passée en plein air une innocente famille dont il était le protecteur naturel ; — une innocente famille qui, sans sa maladresse et son entêtement, serait agréablement couchée dans des lits, ou du moins ne serait pas abritée par une impériale de voiture en guise de toit. — Pourvu, continua-t-elle, qu'on ne soupçonne jamais

de quelle ridicule manière ils avaient passé leur première nuit à Paris. Il y avait bien là de quoi les rendre victimes pour toujours des cruelles railleries de l'abominable mistress Jones. Quant à elle, mistress Paragreen, plutôt que de subir une pareille humiliation, elle aimerait mieux ne remettre de sa vie les pieds à Peckham.

Au moment où l'irascible dame faisait cette déclaration solennelle, ses deux filles les plus jeunes, Emma et Arabella, se plaignirent d'avoir faim. M. Paragreen, redoutant beaucoup de ne plus retrouver son chemin, se hasarda jusqu'à la rue Saint-Honoré, où se trouvait heureusement une boutique en plein vent. Il rapporta quelques gâteaux aux deux petites, qui, après avoir mangé, se plaignirent de la soif. Il fallut les porter à la pompe de la place de fiacres.

Une fois rassasiées et abreuvées, elles gémirent en disant qu'elles avaient sommeil, mais qu'elles ne pouvaient dormir parce qu'elles avaient peur. M. Paragreen avait vraiment fort à faire, obligé qu'il était de tranquilliser et de caresser ses deux jeunes filles; d'essayer quelque plaisanterie pour faire sourire mistress Paragreen; d'aller, malgré ses pieds meurtris, de fiacre en fiacre, afin de s'assurer que ni l'un avec Tobo et Ida, — tous deux profondément endormis, — ni l'autre avec les bagages, n'avaient disparu. Lorsqu'il s'asseyait par hasard pendant cinq minutes, ses yeux se fermaient involon-

tairement et aussitôt il était en proie à un cauchemar où il voyait des *moustaches grises* et *un ruban rouge*, où il entendait le terrible mot : *Complet*. Le pauvre homme comptait chaque heure de cette interminable nuit. Il se considéra comme le plus malheureux des mortels. Il ne se doutait guère qu'au même moment des centaines de ses compatriotes étaient dans une situation aussi mauvaise, sinon plus mauvaise que la sienne ; que les gares de chemins de fer étaient encombrées de voyageurs étendus sur le sol froid et nu. M. Paragreen était, à vrai dire, tellement harassé, qu'il eût probablement considéré comme un parfait bonheur de pouvoir s'étendre sur n'importe quoi.

A cinq heures du matin, les cochers recouvrèrent leur activité et leur bonne humeur. La caravane se remit en mouvement. Après deux heures de pérégrinations et de recherches, on eut la bonne fortune d'arriver à la porte d'un hôtel, voisin de la Madeleine, juste au moment où une famille anglaise en partait. M. Paragreen ne demanda pas à visiter les chambres vacantes avant de conclure avec le maître de l'hôtel ; il était devenu moins difficile. Il fut séduit d'ailleurs par le quartier, qui lui parut fashionable, — qualité du premier ordre aux yeux d'un Anglais pur sang ; — plus encore par un avantage dont il ne parla pas, mais qu'il commençait à vivement apprécier : — le maître de l'hôtel et les gar-

cons parlaient très-bien l'anglais ; presque tous les habitants de la maison étaient Anglais.

Lorsqu'on eut apporté les bagages dans l'appartement, — trois petites pièces situées à un étage supérieur et qui n'étaient ni très-propres ni très-aérées, — il fut question de payer aux cochers la location de leurs voitures pendant onze heures. On multiplia vingt et un francs par trois, ce qui donna un total de soixante-trois francs, non compris les pourboires.

M. Paragreen s'exécuta sans hésiter ; mais, en dépit des assurances du maître d'hôtel et des garçons, il se déclara qu'il était manifestement volé, conviction qu'il emportera sans aucun doute dans la tombe. Il n'en est pas moins vrai que M. Paragreen, n'ayant pas voulu, comme homme pratique, payer cinquante francs pour passer la nuit dans une mansarde, en paya soixante-trois pour avoir bivaqué dans la rue.

Tous les membres de la famille étaient exténués de fatigue ; aussi, après un déjeuner substantiel qui leur fut servi dans leur appartement, ils se mirent au lit, où nous les laisserons en leur souhaitant des rêves agréables.

III

DÉBUT A PARIS

Portrait de M. Paragreen et de sa famille. — Paroles mémorables de M. Paragreen sur les devoirs et les avantages des Anglais en voyage. — Opinion de la famille Paragreen sur Paris et ses monuments. — M. Paragreen prouve qu'il est un homme pratique et qu'il a la bosse de la localité. — Déceptions de la famille Paragreen. — Réflexions de M. Paragreen sur le sort du peuple français, son alimentation et sa vigueur physique. — La famille Paragreen pénètre dans une immense galerie. — Vive indignation bientôt suivie d'une complète satisfaction.

Réconfortés par vingt heures d'un profond sommeil que vint seulement interrompre un instant un thé aussi substantiel que le repas du matin, les Paragreen se levèrent le jour suivant, rafraîchis et dispos. Après avoir copieusement déjeuné, ils partirent, *sautillant* trois de front, toujours formés en phalange, à l'abri des chapeaux ronds. — Nous nous servons à dessein du mot *sautillant*, désireux que nous sommes de peindre aussi exactement que possible l'allure particulière de la famille : un saut et une enjambée. — Tandis qu'ils se dirigent sur le palais de l'Industrie par la rue Royale et la rue du

Faubourg-Saint-Honoré, il serait peut-être à propos de parler de leur apparence extérieure.

Petit, actif et souple, M. Paragreen, bien que né avec le siècle, paraissait vingt ans de moins. Son pas était si élastique, qu'on aurait pu supposer ses jambes faites de quelque morceau de son meilleur liège. Sa tête se balançait de droite à gauche et de gauche à droite, comme les têtes de ces mandarins chinois placés à la porte des magasins de thé. Souvent il s'arrêtait brusquement, portait à son œil un lorgnon suspendu à son cou par un ruban noir, examinait les gens et les choses d'un air scrutateur, et distribuait avec complaisance des sourires protecteurs. Si l'on peut juger du caractère par la physionomie et par l'ensemble de la personne, nous avons le droit de le considérer comme un original, honnête, d'un bon naturel, content de lui-même et quelque peu emphatique. Vêtu de la tête aux pieds d'une étoffe jaune verdâtre, coiffé du plus exigu et du plus plat des chapeaux verts, M. Paragreen faisait penser immédiatement à un lézard frétilant de bonheur sous les rayons du soleil.

Mistress Paragreen, ordinairement appelée Dora par son mari, était une majestueuse femme de cinquante ans. Beaucoup plus grande que son mari, elle eût certes passé pour une belle créature sans son nez, — un nez que l'ami le plus dévoué n'aurait pu idéaliser, — un nez qui vraiment était un nez re-

troussé, mesquin et sans dignité. Mistress Paragreen affectionnait tout particulièrement les toilettes voyantes. Elle portait d'amples jupons en crinoline, des bracelets d'or massif, — un serpent et une chaîne de grandeur naturelle, — plus, un grand nombre de babioles coûteuses. Cette profusion de parures, jointe à un certain balancement de tête assez fréquemment répété, dénotait au plus au point le mauvais goût et l'orgueil d'une parvenue. Un regard dur et rapide, une démarche résolue, permettaient aussi de soupçonner un caractère violent et très-décidé.

Miss Ida Paragreen, communément appelée Da, était le portrait flatté de sa mère, avec un nez bien fait en plus et trente printemps en moins. Elle abusait, elle aussi, de la crinoline. Elle avait de grands yeux bleus, de magnifiques cheveux bruns et cette admirable carnation dont les riches familles anglaises ont incontestablement le monopole. Son pied était sans contredit trop grand ; mais qui s'inquiète du pied d'une jeune fille, surtout quand les longues jupes sont à la mode ? Sa physionomie exprimait la douceur, la gentillesse et la bienveillance. Tom, autrement dit Tobo, était un gros et fort garçon de seize ans, portant un col de chemise ouvert et rabattu, une veste bleue, une casquette à gland, et des chaussures dans lesquelles le bas de son pantalon venait à chaque instant s'engager. Il avait l'air d'un horsegard en herbe ; il affectait des manières

d'homme fait, et aurait dit volontiers : Qu'on s'y frotte !

Nous n'avons rien à dire des petites filles Emma et Arabella, âgées de huit et de neuf ans, si ce n'est qu'avec leurs jambes garnies de broderies elles ressemblaient vaguement à des poulets de Bantam.

Ce n'était pas sans motif que M. Paragreen allait à l'Exposition par la rue du Faubourg-Saint-Honoré plutôt que par la rue Royale, la place de la Concorde et les Champs-Élysées. Foncièrement homme pratique, il voulait faire d'une pierre deux coups. Il avait dans la poche de son habit deux cartes : l'une, la grande carte conjugale, avec ces mots :

M. and Mrs Paragreen,

Miss Paragreen. Eden-Villa. Peckham.

finement gravés par Strongi Tharm, et plus bas ceux-ci, écrits en petits caractères par M. Paragreen lui-même : *Hôtel de l'Unicorne, Paris* ; l'autre, la carte particulière de son fils et héritier : M. Thomas Paragreen ; — et, en passant dans la rue du Faubourg-Saint-Honoré, il était à même de remettre ces deux cartes à l'ambassade anglaise.

— Personne ne peut m'accuser de courir après les grands, Dieu merci ! dit le petit homme en sortant allégrement de la porte cochère ; mais je respecte mon pays et je crois que les Anglais doivent de la

déférence à celui qui représente la nation anglaise sur la terre étrangère.

— Est-ce que l'ambassadeur nous invitera à aller chez lui ? demanda Tobo.

— L'ambassadeur, monsieur, répondit M. Paragreen avec une gravité emphatique, peut nous inviter à une des fêtes données en l'honneur de notre gracieuse souveraine ; nous sommes Anglais et sujets de la reine, ainsi que lui. — J'ignore complètement s'il le fera ou non. — Nous ne devons pas d'ailleurs gonfler nos cœurs de vanité, parce que ces distinctions sont possibles ; mais songer à prendre un plaisir honnête et à faire pour cela, vous savez, tout ce qui dépend de nous personnellement.

— On parle beaucoup de Paris, dit mistress Paragreen en l'interrompant ; je ne vois rien dans les rues de si étonnant, je vous assure. Edgeward Road est, je pense, bien supérieur à cette voie.

— C'est par les monuments publics, ma chère, que Paris nous prime, répliqua M. Paragreen, portant son lorgnon à son œil ; par des monuments comme celui-ci : Élysée impérial, — et il fit faire halte à tout son monde, — résidence de S. M. I. Napoléon III.

— Ne pouvez-vous appeler un bâtiment un bâtiment, et en parler autrement que vous feriez d'un tombeau ? interrompit la dame, tandis que Tobo s'écriait :

— Mais, papa, j'avais toujours pensé que Napoléon logeait à l'hôtel des Tuileries.

Avant que M. Paragreen pût répondre à sa femme ou réprimander son fils à propos de son langage irrévérencieux, mistress Paragreen tressaillit, et lui pinçant le bras, s'écria presque à haute voix :

— Ah ! mon Dieu, regardez quelle quantité de Turcs ! Et elle montrait du doigt plusieurs zouaves qui sortaient en ce moment du corps de garde du palais.

— Ha ! en vérité ! probablement un régiment turc formé à Paris, comme notre légion étrangère qui est à Folkestone ou ailleurs. L'empereur leur fait beaucoup d'honneur en les laissant auprès de sa personne ; — je trouve que faire garder son propre palais par ses alliés, c'est de très-bon goût. Eh !..

En causant ainsi, ils arrivèrent sur la place Beauveau. Au moment où ils allaient entrer dans l'avenue Marigny, un équipage à quatre chevaux, précédé et suivi par des piqueurs à cheval, sortit au petit trot de la rue Miromesnil et prit la rue du Faubourg-Saint-Honoré, dans la direction de la barrière du Roule.

— L'Empereur !... cria mistress Paragreen.

Et toute la famille s'élança avec ardeur. Quelque rapide que fût leur course, ils ne purent lutter de vitesse avec les quatre chevaux.

— J'ai vu le derrière de sa tête ! cria Tobo reve-

nant près de sa mère et de ses sœurs, essoufflé et le visage inondé de sueur.

— L'avez-vous vu, Tobo? firent les petites filles prêtes à pleurer et dont la face était écarlate, toute gonflée par la chaleur.

— Ne vous inquiétez pas, mes enfants, dit M. Paragreen; nous aurons de nombreuses occasions de voir la famille impériale. D'ailleurs, j'y pense maintenant, ce ne pouvait certainement être l'Empereur, car à Paris on bat toujours le tambour quand il passe. — Laissez-moi me reconnaître, ajouta M. Paragreen, s'arrêtant tout à coup et regardant autour de lui, — je vois que si nous prenons à gauche, nous irons directement aux Champs-Élysées et à l'Exposition.

— Je désire que vous achetiez enfin un plan de Paris, Sylvestre, dit mistress Paragreen; nous serions alors moins embarrassés.

— J'ai là le meilleur des plans, ma chère, répondit Sylvestre, se frappant le front à l'endroit où se trouve la bosse de la localité. — Jamais chien de chasse n'a eu pour le gibier un meilleur nez que le mien pour découvrir la bonne route. — Que vous ai-je dit? ajouta-t-il avec fatuité lorsqu'ils arrivèrent au rond-point des Champs-Élysées, en face de l'avenue Montaigne, à l'entrée de laquelle étaient des mâts vénitiens portant des banderoles avec ces mots : *Exposition des beaux-arts*. — Nous y voilà !

continua M. Paragreen en montrant du doigt cette inscription.

M. Paragreen n'avait pas sur l'Exposition des notions très-nettes ; il était incapable de comprendre la différence qui existe entre une Exposition des beaux-arts et une Exposition de l'industrie ; mais, plein de confiance en lui-même, il entra résolument dans l'avenue d'Antin, qu'à cause de la proximité et de la place occupée par les mots indicateurs, il confondit avec l'avenue Montaigne. Le lorgnon dans l'œil, il marcha, regardant tantôt à droite, tantôt à gauche, jusqu'à ce qu'il découvrit une longue construction en bois, dont la façade peinte en jaune portait écrite en lettres colossales l'inscription : *Succursale de l'Exposition universelle*. *Succursale* ne faisait point partie du vocabulaire de notre ami, qui toutefois connaissait le mot *salle* ; or, que pouvait signifier *succursale*, si ce n'est *salle* avec une qualification quelconque ?

— Nous avons suivi le chemin le plus direct, s'écria M. Paragreen en se redressant. A quoi nous aurait servi un domestique de place ou un plan ? Tout simplement à faire une dépense inutile. Tobo et vous, Ida, mettez Arabella entre vous deux, afin qu'elle ne puisse s'égarer dans la foule. Emma, donnez une main à votre mère et donnez-moi l'autre.

— Prenez garde à votre portefeuille, Sylvestre, dit mistress Paragreen. Êtes-vous sûr de l'avoir ?

— Tout est en règle, ma chère, répliqua M. Paragreen en frappant sur une des nombreuses poches dont son habit était garni.

En traversant la chaussée pour venir à la Succursale, dont la large porte était ouverte, ils n'aperçurent pas la foule épaisse à laquelle ils s'attendaient.

M. Paragreen, qui franchit l'entrée sans qu'on lui demandât d'argent, fut agréablement surpris. Il remit avec plaisir dans sa bourse les six francs qu'il en avait sorti, et dit :

— Il faut rendre justice aux Français, nos voisins; à Paris, on voit presque tout gratis.

La Succursale n'était remarquable ni par la grandeur de l'architecture, ni par la richesse ou par la rareté des objets exposés. Elle consistait en une salle longue et étroite, qui, grâce à sa toiture de verre, recevait une grande masse de lumière. Des montres, grandes comme le théâtre de Guignol, étaient établies sur quatre rangs d'un bout de cette salle à l'autre, et formaient trois allées où les visiteurs pouvaient se promener à l'aise. Elles contenaient des porcelaines, de la verrerie, des jouets d'enfants, de la coutellerie, de la bijouterie en faux, des ouvrages en paille, de la mercerie, etc.

Les Paragreen avaient appris de l'alderman Joliffe que l'Exposition n'avait rien de remarquable, ils ne s'attendaient pas à voir des merveilles; cependant la réalité fut encore au-dessous de ce qu'ils avaient

imaginé. Tobo demanda brutalement quelle pouvait être l'intention des Français en attirant les gens à un aussi misérable spectacle. Avait-on jamais vu au Palais de Cristal des boutiques et de la pacotille de ce genre? Mistress Paragreen déclara que depuis le commencement elle ne s'était attendue à rien de mieux. M. Paragreen, qui était ce jour-là disposé à la bienveillance, prétendit qu'ils étaient fort difficiles à contenter, — que c'était petit, certainement, mais très-bien arrangé.

— Nous devons, mes chers, continua-t-il, nous rappeler que nous sommes en France, non en Angleterre. Je disais à Joliffe, à propos de l'Exposition : « Ils font ce qu'ils peuvent, mon cher monsieur, vous savez ; leurs efforts méritent d'être encouragés. On ne peut sans absurdité exiger d'un enfant qui apprend à marcher ce qu'on est en droit d'attendre d'un vigoureux adulte : aujourd'hui l'industrie, les manufactures et tout le reste en France, sont encore au berceau. — J'avoue que cette modestie, cette absence de toute tentative pour rivaliser avec nous, me plaisent beaucoup. Quel défaut trouvez-vous à cette étude ou à un ouvrage en paille tel que celui-ci? tout cela n'est pas à dédaigner, je vous assure.

— *Bong! très-bong!* dit M. Paragreen au propriétaire de la montre devant laquelle il s'arrêtait, le lorgnon dans l'œil, pour examiner un rouleau d'ornement en paille.

— Ho! je vois un buffet! s'écria presque en même temps le gentleman d'Eden-Villa du ton d'un homme qui reconnaît un vieil ami. Excellent! On a eu raison de penser aux besoins des visiteurs. Voulez-vous un gâteau, Emma? et vous, Bella, que dites-vous d'un verre de vin ou d'une limonade?

Ils continuèrent ainsi leur inspection tout en discourant, faisant des observations et mangeant des gâteaux. M. Paragreen trouvait à chaque pas quelque chose qui excitait son admiration ou tout au moins son approbation. Il demandait le prix des différents objets exposés, il inscrivait, en sa qualité d'homme pratique, toutes les réponses sur son carnet; mais il n'acheta absolument rien, en dépit des invitations pressantes et réitérées qu'il recevait de tous côtés. Le lieu lui plaisait visiblement, et il s'y conduisait tout à fait sans façon.

Le nombre des Paragreen, leurs chapeaux ronds, l'aplomb avec lequel ils allaient et venaient, examinant toute chose comme s'ils l'avaient achetée, une certaine excentricité dans leurs démarches, dans leurs gestes et dans leurs costumes, attirèrent l'attention de quelques flâneurs, et surtout des propriétaires de boutiques, plus égayés que réellement satisfaits par cet examen minutieux et inaccoutumé de leurs marchandises. Quand la petite phalange fit sa troisième promenade autour de la Succursale; les Paragreen et les exposants, à force de se regarder les

uns les autres, avaient pour ainsi dire fait connaissance. Une espèce de joli garçon, en particulier, un jeune homme au visage joufflu et fleuri, ne manquait jamais d'accueillir leur arrivée en face de sa boutique par des sourires et des saluts pleins de prévenance.

Mistress Paragreen soupçonnait cet officieux personnage de vouloir se moquer d'eux ; elle fit part de son opinion à M. Paragreen, qui alors lança deux dédaigneux : Peuh ! peuh ! et fit observer que les Français étaient des êtres si singulièrement sociaux, qu'ils devaient avoir recours aux signes de tête et aux sourires pour converser, lorsqu'ils ne pouvaient le faire avec des paroles.

M. Paragreen, ne partageant pas les soupçons de sa femme, s'adressa à cet ami improvisé toutes les fois qu'il avait une question à faire ou des plaintes à formuler. Le Français se montrait toujours d'une extrême obligeance, il répondait à tout avec une sympathique politesse ; ainsi M. Paragreen apprit que la *machinerie*, comme il appelait la section des machines, se trouvait dans une galerie construite au bord de l'eau, et que les produits anglais avaient été déposés dans un bâtiment où personne n'allait. Le questionneur fut d'abord vivement indigné d'une injustice aussi criante ; mais bientôt il se calma en réfléchissant qu'après tout on ne pouvait mieux reconnaître d'une façon plus évidente la supériorité de l'Angleterre.

A propos des diamants de la couronne, que les Paragreen savaient être placés dans la rotonde de l'Exposition, et qu'ils avaient vainement cherchés dans tous les coins, M. Paragreen accosta de nouveau son complaisant cicerone avec ces mots : *Les diamangs du couronne, s'il vous plaize ?*

— Ah ! les diamants de la couronne ? répondit le beau-fils, dont le visage prit une expression chagrine ; pas encore arrivés des Tuileries.

— *Commang, des Tuileries ?* demanda M. Paragreen.

— Tous les soirs les diamants sont portés aux Tuileries ; les diamants ont une grande valeur : cent cinquante millions au moins, l'Empereur les garde sous clef.

Ici le mystificateur tira une clef de sa poche et fit semblant de la tourner dans une serrure.

— Que c'est indigne et pitoyable ! s'écria mistress Paragreen, devinant ce que le Français voulait dire, et tout à fait en colère.

— Eh bien, je dois avouer que cela est choquant, dit gravement M. Paragreen, qui réfléchit un instant, appuya le doigt sur le bras de son interlocuteur, et dit avec peine : *Pas bong, monseer, miserabel ! Anglais plus generous.*

Après ces paroles, il tourna sur les talons et sortit assez vite pour ne pas voir le mauvais plaisant qui pouffait de rire.

— *Galerie bourd de l'oue, s'il vous plaize ?* demanda

M. Paragreen à un passant dès qu'il fut hors de la Succursale.

— Galerie, quoi? riposta celui auquel il s'adressait.

— *Galerie de la machinerie, s'il vous plaize?*

— Droit devant vous: elle est au bout de l'avenue, vous la voyez d'ici, dit alors le passant, dont les Paragreen comprirent mieux le geste que les paroles.

Les voyageurs d'Eden-Villa n'avaient pas fait cinquante pas dans la direction indiquée qu'ils rencontrèrent des maçons assis à terre en face d'une maison en construction. Quelques-uns d'entre eux mangeaient des tranches de melon. M. Paragreen fit une de ces haltes soudaines qui lui étaient habituelles, étendit les bras vers ces hommes à demi couchés, et dit d'un ton pénétré :

— N'est-il pas triste de penser qu'une très-grande partie de la nation française, — on pourrait dire en vérité l'immense majorité, c'est-à-dire les artisans et les ouvriers de toutes espèces, — est réduite à se nourrir de citrouilles! Je l'avais entendu dire, mais jusqu'à ce moment où je le vois de mes propres yeux, j'avais toujours cru, je l'avoue, que c'était un conte de voyageur. Eh bien, voilà ce qu'on gagne à visiter les contrées étrangères. Voyager, Tobo, mon garçon, — c'est à vous que je m'adresse, car les filles auront probablement moins que vous l'occasion de changer de place. — voyager, je le répète, est une sorte de *pratique* : — comment appellerai-je cela?

une sorte de *pratique*, — non, une théorie, vous comprenez?—bref, une chose très-instructive. Remarquez combien ces pauvres gens sont maigres, continua M. Paragreen, regardant les maçons aussi froidement que s'il eût regardé des pierres et des briques; c'est, sans aucun doute, grâce à une nourriture bien autrement substantielle que nos compatriotes ont un plus grand développement musculaire et une plus grande énergie; — car personne n'a jamais contesté, je pense, qu'un Anglais vaut quatre Français. Cette supériorité ne doit pourtant pas nous rendre orgueilleux, mais nous faire remercier la Providence, qui accorde l'abondance à notre patrie et nous a destinés à être la première nation du monde.

— Si nous les laissions jouir de leurs citrouilles, et si nous passions notre chemin, s'écria mistress Paragreen, ces hommes nous regardent d'une façon très-insolente; comment ne vous en apercevez-vous pas?

— Imagination, Dora, pure imagination; je n'en crois rien, répliqua M. Paragreen.

La chère Dora n'avait pas rêvé le moins du monde. Les mangeurs de melon ne goûtaient nullement l'examen prolongé dont ils étaient l'objet. Leur mécontentement se traduisit par des ricanements et des grimaces qui décidèrent M. Paragreen à suivre le conseil de sa femme, tout en murmurant encore : — Imagination; ils ne songeaient pas à mal, j'ose le

dire ; mais il ne faut pas troubler leur modeste repas.

Lorsque les Paragreen arrivèrent à l'Annexe, le tourniquet qui leur barrait le passage fut une nouvelle cause d'exclamation. M. Paragreen fut en outre désagréablement surpris par une demande de six francs comme prix d'admission pour lui et sa famille. Il s'exécuta cependant sans faire d'objection, car il vit qu'en entrant chaque personne donnait un franc.

— Eh bien, ceci est une preuve de l'inconséquence que seuls les Français mettent dans tous leurs actes, dit le petit homme scandalisé. Ils vous laissent entrer gratuitement à l'exposition principale, et ils vous font payer pour visiter la chose secondaire.

M. Paragreen n'en avait pas fini avec les inconséquences de la nation française. Dès qu'il eut aperçu l'extrémité de la galerie, — de cette galerie qui, fuyant à perte de vue, faisait immédiatement penser au nombre prodigieux, à la variété infinie de machines dont elle était remplie, — il déblatéra de nouveau contre la ridicule disproportion qui existait entre le bâtiment principal et une simple annexe.

— Les Français, dit-il avec indignation, voudraient sans doute faire croire qu'ils sont tellement supérieurs aux autres peuples, en fait de machines et d'engins de toute espèce, qu'ils ont besoin, pour cette seule section, d'un espace dix fois plus considérable que celui affecté aux manufactures et au commerce.

La colère du petit gentleman se calma pourtant peu à peu lorsqu'il remarqua l'immense emplacement assigné aux machines de son pays ; il avoua même qu'on ne pouvait se conduire avec plus de loyauté.

Nous ne parlerons pas de tout ce qui attira l'attention de la famille ou excita son admiration ; nous noterons seulement qu'elle s'arrêta longtemps devant chaque machine à coudre, et qu'elle prit plusieurs fois du café et du chocolat chaud qui sortait du même vase, comme l'annonçait l'écriteau, — chocolat et café dont l'Empereur et la reine avaient daigné boire, ajoutait le gardien de la machine, et qu'ils avaient trouvés excellents.

Nos amis restèrent longtemps aussi dans la section des voitures. Sur quelques-unes le prix était marqué, sur d'autres il ne l'était pas ; aussi, pour savoir quelle était la valeur de ces dernières, M. Paragreen, qui aimait à se rendre compte des choses, pénétra dans plusieurs bureaux, ne prenant aucun souci de mettre le trouble partout et de déranger tout le monde. Enfin sa perplexité et son agitation augmentèrent encore, s'il est possible, devant de grandes machines qui l'intéressèrent vivement et dont il voulut connaître la destination, la puissance et le prix de revient.

La famille avait tant de plaisir à considérer ces divers objets, qu'Emma et Arabella durent manifester

de nouveau le désir de manger des gâteaux pour que leurs parents eussent l'idée de regarder l'heure qu'il était. M. Paragreen tira sa montre et s'écria :

— Pardieu ! il est cinq heures ; il faut nous hâter, ou nous arriverons trop tard à la table d'hôte.

Ceci étant sans réplique, les Paragreen, l'esprit très-animé, l'appétit subitement éveillé, sortirent avec précipitation par la porte qu'ils rencontrèrent, et prirent le plus court chemin pour se rendre à leur hôtel.

IV

UN PRINCE DE CONTREBANDE.

La famille Paragreen fait sensation dans la salle à manger réservée de l'hôtel de l'Unicorne. — M. et Mrs Paragreen comparent l'Exposition de Paris à celle de Londres et s'aperçoivent qu'ils ont fait fausse route. — Définition du talent de trois grandes artistes par le personnel d'une table d'hôte fashionable. — La famille Paragreen est appelée à un grand honneur.

Les habitants de l'hôtel étaient déjà réunis et commençaient à dîner lorsque le couple de Peckham et sa progéniture furent introduits, non dans la salle à manger commune, mais, comme le garçon les en informa, dans la salle à manger réservée. Il y régnait un imposant silence qui contrastait avec les bruits joyeux partant d'une pièce voisine, probablement la salle non réservée ou plébéienne. Un peu intimidés par ce silence, les nouveaux venus s'assirent aux places qui leur avaient été réservées au bas bout de la table. Cette prise de possession, qui préoccupe même les gens doués d'assurance, est d'autant plus

désagréable quand on l'accomplit sous les feux croisés de vingt paires d'yeux. M. Paragreen tâcha de dissimuler son embarras en faisant observer à demi-voix à sa femme que le salon où l'on dinait était vraiment très-joli ; mais ses paroles attirèrent de nouveau sur lui tous les regards et provoquèrent un sévère froncement de sourcils de la part d'une dame assise à sa gauche.

Bien que M. Paragreen fût loin de connaître la cause de la fâcheuse impression que lui et les siens produisaient sur l'assistance, il ne s'en tourmenta pas longtemps. Il préféra faire honneur au diner, et sa femme, ainsi que ses enfants, suivit son exemple.

Au bout de quelques minutes, toutes les langues furent déliées comme par enchantement. Peu à peu, suivant la coutume de toutes les tables d'hôte, la glace étant enfin rompue, la conversation s'engagea et devint générale. Tous les convives étaient Anglais ou du moins parlaient anglais ; on s'entretint naturellement de l'Exposition de Paris plutôt que de toute autre chose.

M. Paragreen, qui ne s'expliquait pas mieux le brouhaha actuel que le silence antérieur, profita d'un moment de calme pour faire cette déclaration péremptoire :

— Un de mes amis, M. Joliffe, — je veux dire l'alderman Joliffe, cousin de ma femme, m'avait prévenu qu'il fallait compter sur beaucoup de décep-

tions, sur une infinité de mesquineries ; cependant je suis forcé d'avouer, — je le dis avec peine, — que tout est encore bien au-dessous de ce que j'avais pu supposer. Établir un parallèle entre l'Exposition de Paris et celle de Londres ! Eh ! qui donc pourrait découvrir le moindre point de comparaison ?

Cette opinion fut très-bien accueillie par toute la société ; elle conquit à l'orateur la bienveillance de ses auditeurs, qui, tout d'abord, nous n'essayerons pas de le nier, n'avaient pas paru très-bien disposés pour M. Paragreen.

— Elle est si petite ! continua M. Paragreen, enhardi par le succès.

— Une misérable série de bicoques sans aucune importance ! dit mistress Paragreen.

— Une misérable série de bicoques sans aucune importance ! répéta un monsieur orné d'une cravate blanche et de lunettes d'or, qui était assis en face de mistress Paragreen ; savez-vous, madame, que cette misérable série de bicoques sans aucune importance couvre cent quarante-cinq mille mètres carrés de terrain, juste quarante-cinq mille mètres, madame, quarante-cinq mille mètres carrés de plus que notre Exposition de Londres ? Savez-vous que cette misérable série de bicoques sans aucune importance est occupée par vingt-cinq mille exposants, sept mille de plus qu'à notre Exposition ?

— Je n'aurais jamais cru cela possible, répondit

M. Paragreen stupéfié, même en y comprenant cette monstrueuse galerie de machines si ridiculement hors de proportion avec le bâtiment principal.

— Je vous demande pardon, dit le monsieur aux lunettes d'or, qui semblait connaître exactement les longueurs, profondeurs et largeurs de toutes choses, ainsi que leur nombre et la date de leur création, — la dimension de l'Annexe, que vous appelez galerie des machines, est précisément...

Un cri de mistress Paragreen suspendit les calculs du monsieur si bien informé, et fit tressaillir toute la société.

— Ce sont des grenouilles, monsieur Paragreen, des grenouilles ! s'écria mistress Paragreen reculant d'horreur à la vue du plat qu'on lui présentait et poussant si brusquement le bras du garçon, qu'une partie de la sauce fut répandue sur la nappe.

A cette terrible accusation, le beau sexe parut particulièrement consterné ; le sexe laid fit entendre quelques exclamations de « abominable. » Le garçon jura ses grands dieux que le mets était calomnié injustement, que c'était une innocente *fricassée de pigeons*.

Ces deux derniers mots ayant été dits en français, M. Paragreen les traduisit par *sacrifiés pigeons*. — Pour prouver la vérité de son assertion, le garçon alla soumettre le plat à l'inspection d'un gentleman dont le brun visage était orné de moustaches noires, et qui

occupait la place d'honneur, c'est-à-dire le haut bout de la table. Le noble arbitre, après avoir regardé, dit :

— En effet, ce sont des pigeons, tout le monde peut s'en assurer.

Sentence qui fut accueillie par un murmure de satisfaction et de gratitude pour celui qui avait daigné la prononcer.

— Eh bien, monsieur, j'étais en train de vous donner... dit, aussitôt que la tranquillité fut rétablie, le monsieur aux lunettes d'or, reprenant la conversation au point où elle en était restée ; j'étais en train de vous donner un chiffre, un chiffre authentique.

— Je ne puis rien dire sur les chiffres, interrompit M. Paragreen, mais je sais une chose, et je m'y tiens. — L'Exposition de Paris est une chose inférieure et tout à fait mal ordonnée. — Vous n'avez pas l'intention de me contredire sur ce point, monsieur ; — permettez, — que pouvez-vous dire en faveur de l'obligation où l'on est de payer un franc pour visiter l'Annexe, tandis que l'entrée dans le bâtiment principal est gratuite ? Je trouve que cela peint bien les Français, — pas d'intelligence pour les affaires.

— Qui vous a dit une pareille niaiserie ? demanda d'un ton tranchant un jeune homme, un aide-pharmacien de Londres, dont les cheveux et les favoris, soigneusement peignés, avaient encore la nauséabonde odeur du fer à friser.

— Monsieur, dit M. Paragreen avec dignité, je ne dois ce renseignement à personne ; j'ai fait la découverte moi-même.

— Alors vous ne vous êtes pas adressé au bon endroit, répliqua le droguiste ; il y a un seul bâtiment et un seul prix d'entrée, mon bon monsieur.

M. Paragreen, qui commençait à se soupçonner coupable de quelques erreurs et balourdises, aurait voulu qu'on abandonnât ce sujet de conversation ; mais son excellente moitié, assez mal inspirée, trouvait à manifester hautement son indignation.

— C'est très-misérable d'un bout à l'autre ; je l'avais toujours prévu, dit-elle sentencieusement : c'est même bien pis que je ne l'avais supposé.

Cette opinion causa un étonnement général.

— Ne trouvez-vous pas ignoble, monsieur, continua la dame avec un aplomb imperturbable en regardant le monsieur aux lunettes d'or, que le souverain d'un grand pays fasse chaque jour porter ses diamants à l'Exposition, qu'il les fasse chaque jour rapporter aux Tuileries ; enfin, que chaque jour il les mette lui-même sous clef ? N'est-ce pas là une incontestable mesquinerie ?

De tous côtés partirent des exclamations et des rires à demi étouffés, qui cessèrent aussitôt que le gentleman assis au haut bout de la table demanda de quoi il s'agissait. Ce personnage de noble apparence, lorsqu'il fut mis au courant, ne put retenir

un long et bruyant éclat de rire, et son hilarité fut partagée par tout le monde, excepté par M. et mistress Paragreen, qui, à force de raconter l'emploi de leur journée, à force de questionner et d'être questionnés, demeurèrent convaincus qu'ils avaient pris un bazar pour le Palais de l'Industrie.

On parla ensuite de Ristori.

— Avez-vous vu Ristori ?

— Oui.

— Non.

— Un homme ou une femme ?

— Est-elle Française ?

— Non. Une grande actrice, une Italienne.

— Oh !

Ce oh ! venait de M. Paragreen et semblait signifier qu'il eût mieux valu pour Ristori qu'elle fût Française.

— Il nous faut aller voir cette *Ristoar*, fit d'un ton de Mécène M. Paragreen, parlant à sa femme par-dessus la tête d'Emma.

— Naturellement, répondit la dame, très-convaincue d'une pareille nécessité.

— Allez la voir dans *Mira*, monsieur, — à tout prix voyez-la dans *Marie Stuart*, madame ; dans ce rôle elle est très-supérieure à Rachel, s'écria le jeune apothicaire.

Une dame grasse, d'un blond fade, à prétentions littéraires, dit en souriant . « Oh ! Rachel ! » Mais sa

voix fut couverte par celle plus sonore de mistress Paragreen, qui criait : « Nous l'avons vue à Londres, — mon cousin Joliffe avait pris une loge, — elle n'a nullement justifié la haute opinion que je m'en étais faite. »

— Rachel ! poursuivit la grosse dame blonde ne cessant pas de sourire et se tournant à demi du côté de Mistress Paragreen, elle ne peut être applaudie que par des spectateurs français. Quant à moi, j'ai trouvé dans son jeu quelque chose de si contraire au sentiment chrétien, qu'il m'a été vraiment pénible de la voir dans *Phèdre*, — l'amour chez elle est un sentiment de païenne.

— Permettez, dit un monsieur qui n'avait pas jusqu'alors desserré les dents, Rachel eût été complètement dans le faux, si, remplissant un rôle d'héroïne païenne, elle avait prêté à celle-ci des sentiments chrétiens.

Cette remarque, faite avec l'hésitation propre aux gens réservés, passa naturellement inaperçue. Le monde appartient à ceux qui le prennent, dit un proverbe italien, et le proverbe a raison.

— Parlez-moi de Jenny Lind, dit la même dame à physionomie insignifiante.

— Ah ! Jenny Lind ! soupira un monsieur en agitant avec enthousiasme sa tête ronde et chauve.

— Parlez-moi de Jenny Lind, continua la dame en levant les yeux au ciel, — existe-t-il sa pareille au

monde? — la perfection de l'art et de la nature; — la nature et l'art sont en elle si intimement unis, que vous avez l'actrice, — la cantatrice, — la femme passionnée, — la chrétienne, — le beau, par conséquent le vrai; — bref, le...

Ici l'émotion coupa la parole à la discoureuse.

A ces paroles, toutes les dames firent entendre de bruyants Ah! eh! eh! oh! Tous les messieurs approuvèrent d'une voix grave en prononçant le mot: « Charmant! » Tous, sauf le monsieur réservé qui marmotta quelque chose de discordant assez analogue à « blague. » — Le gentleman du haut bout de la table salua la belle admiratrice de Jenny Lind.

— Rachel et Ristori, dit-il lentement en s'adressant à toute la société (les convives firent un religieux silence, le cliquetis des couteaux et des fourchettes cessa, toutes les têtes se tournèrent vers l'orateur); Rachel et Ristori, on ne peut le contester, ont chacune des qualités extraordinaires, l'une dans un genre, l'autre dans un autre; mais, ainsi que madame vient de le dire avec tant de netteté et de délicatesse, elles manquent toutes deux de ce qui fait le grand charme de Jenny Lind, — une âme, — une âme chrétienne.

Pitt ou Fox, dans leurs jours les plus glorieux, n'eurent jamais un pareil succès oratoire. Les dames joignirent les mains, sentirent leurs yeux devenir humides et tirèrent leurs mouchoirs. Les hommes

tambourinèrent sur la table et firent tinter les verres en signe de contentement. Seul, le monsieur réservé protesta par une sorte de sifflement sourd.

— Qui est le gentleman qui vient de parler? demanda M. Paragreen à sa voisine, la dame qui avait froncé les sourcils.

— Son Altesse le prince de... — De quoi est-il prince, mon cher? murmura-t-elle à l'oreille de son mari.

— Chut! répondit à voix basse le mari, le prince regarde de ce côté, il vous entendra.

— Prince de quelque chose, quelque part, — une victime. — Russie, murmura la dame à l'oreille de M. Paragreen.

— Dieu me pardonne! s'écria notre héros en rougissant, quelle maladresse de ne pas s'être informé de cela plus tôt? j'aurais au moins mis une cravate blanche.

Il se hâta, en disant cela, d'arranger les bouts de sa cravate noire.

— Oh! continua son interlocutrice, le prince est très-affable; il ne tient nullement à l'étiquette.

La terrible nouvelle, aussitôt transmise à mistress Paragreen, surprit tellement celle-ci qu'elle en fut toute bouleversée, qu'elle ressentit une grande chaleur dans le dos, qu'elle se crut sur le point de défaillir, ainsi qu'elle le confessa plus tard. Elle conserva cependant assez de présence d'esprit pour

avertir à voix basse le reste de la famille; ils avaient été assis pendant une heure à la même table qu'un prince, — un prince réel, vivant, — et ils n'en avaient rien su, — et ils s'étaient montrés sous un aspect extrêmement ridicule! Qu'on se mette à la place de nos amis, et on pourra juger des sentiments tumultueux qui agitaient M. et mistress Paragreen. Encore si c'eût été le prince de Galles, ou le prince de Prusse, ou le prince de Suède, ou un prince quelconque, dont le nom impliquât un territoire de tant de milles carrés, habité par tant de millions d'âmes, mais prince de quelque chose! Quelque part, l'inconnu, l'illimitable, l'incommensurable, — qu'on y réfléchisse un seul instant!!!

Le vieux Paragreen tâchâ, dès ce moment, de se faire pardonner son irrévérence envers l'auguste convive par ces innombrables marques d'obséquiosité silencieuse à l'aide desquelles les gens indépendants et bien élevés s'efforcent de gagner la bienveillance d'un haut personnage. Jamais tournesol ne s'est tourné plus assidûment et plus passionnément vers le grand astre du jour que ne le firent les propriétaires d'Eden-Villa du côté du soleil qui dorait et sanctifiait la salle à manger réservée de l'hôtel de l'*Unicorne*.

— L'étiquette défend, je suppose, de se lever avant Son Altesse, demanda doucement mistress Paragreen à son voisin.

— Oh ! certainement...

L'emphase avec laquelle fut prononcé ce peu de mots semblait indiquer que, si quelqu'un de la société avait été frappé d'apoplexie, le cadavre n'aurait pas été enlevé avant que le prince eût quitté la table. Ce qui avait motivé la question de mistress Paragreen; c'est que le monsieur réservé, ayant tenté de s'échapper à la fin du dîner, avait été retenu par les basques de son habit et vertement réprimandé.

Le prince causait tantôt avec une dame, tantôt avec une autre, les engageant de l'air le plus gracieux à prendre encore soit un biscuit, soit un verre de vin. Après avoir consacré quelques minutes à ces aimables invitations, Son Altesse se leva et vint s'appuyer contre la cheminée dans une attitude *classique*, c'est-à-dire ayant une main engagée dans son habit et la jambe droite croisée sur la jambe gauche. Sa tournure était si séduisante, que l'admiration des dames n'avait rien d'extraordinaire.

Le prince était jeune, grand et bien fait.—Ses manières étaient pleines de condescendance sans affectation,—son sourire protecteur était exempt de morgue, — sa toilette irréprochable se distinguait par l'élégance et surtout par la simplicité. Il portait un habit brun à collet de velours, avec des manches assez larges pour laisser voir le linge le plus fin, un léger pantalon de fantaisie, des bas de soie noire à jour et des escarpins vernis. Entre la cravate de satin noir

et le collet de l'habit paraissaient discrètement deux larges rubans bleus, à l'extrémité desquels on pouvait apercevoir, quand s'entr'ouvrait le gilet blanc de forme militaire, quelque chose de brillant,—sans doute les insignes d'un ordre préféré par Son Altesse parmi tous ceux qu'elle avait droit de porter.

C'est dans cette attitude, que nous avons osé qualifier de *classique*, que Son Altesse tint son petit lever et reçut les hommages de ses courtisans, pendant qu'on servait le café. Les heureux mortels qui avaient diné au haut bout de la table, près du prince, vinrent se placer à sa droite et à sa gauche, exactement comme à l'Opéra les troisièmes rôles et les utilités se groupent autour de Mario et de Lablache. L'honorable Ananias Smalwhey et ses trois charmantes filles, qui avaient connu Son Altesse à Londres, partagèrent seuls cet honneur avec les plus anciens habitués du salon réservé. Les convives moins favorisés se rangèrent alors de l'autre côté de la table, s'avancèrent lentement vers la cheminée, firent une respectueuse révérence et se retirèrent derrière les courtisans privilégiés.

C'était à ce moment que les nouveaux arrivés devaient être présentés.

Les Paragreen étaient extrêmement perplexes, mais ils furent tirés d'embarras par l'admirateur de Jenny Lind, à tête ronde et chauve.

— Vous désirez être présentés? Eh! — très-bien,—

quel nom? Paragreen. — Bon. Faites trois saluts et gardez-vous de parler le premier. — Où est l'autre gentleman?

L'autre gentleman, c'est-à-dire le monsieur réservé, s'était prudemment échappé.

Le cœur du digne Paragreen battait bien fort quand, précédé par l'officieux maître des cérémonies et suivi par la famille pleine d'émotions, il s'avança vers l'auguste personnage, centre d'attraction de tous les regards.

Le prince rendit à M. Paragreen son salut, s'approcha de mistress Paragreen avec une grâce toute royale et les complimenta tous deux sur leur *belle famille*; — l'accent avec lequel furent prononcés ces derniers mots fit rougir la jolie Ida d'une façon significative.

— Vous appartenez à un pays, monsieur, ajouta le prince en se tournant du côté du petit Paragreen, qu'il dépassait de toute la tête (les cous étaient tendus, les oreilles étaient religieusement attentives), — vous appartenez à un pays, madame, pour lequel, permettez-moi de le dire, je fais les vœux les plus ardents et les plus sincères. C'est sur l'Angleterre, monsieur, sur l'Angleterre *seule*, que je compte pour la revendication de mes droits, foulés aux pieds par un despote insensé, — et ce despote insensé, monsieur, un cousin!... un cousin, monsieur!... — Profonde sensation dans l'auditoire.) — Mais passons à

un sujet plus agréable. Je n'oublierai jamais les paroles que des lèvres royales laissèrent échapper à Windsor, — était-ce à Windsor ou à Osborn? — « Prince, me fut-il dit, vous pouvez compter sur l'Angleterre et sur la reine d'Angleterre. » (Nouvelle explosion de : Eh! oh! ah!) — Ai-je dit la reine? — Je regrette de m'être laissé entraîner par la vivacité de mes sentiments à prononcer un nom que j'aurais dû taire avec respect. — Je ne saurais mieux vous exprimer, monsieur et madame, combien vous êtes les bienvenus parmi nous. J'aime et j'estime le peuple anglais. J'ai beaucoup d'amis parmi vos compatriotes ; aussi lorsque, à mon arrivée à Paris, un autre auguste personnage, — vous me pardonnerez de ne pas être plus explicite, — m'offrit un appartement aux Tuil..., — n'importe où, — je refusai respectueusement cette faveur. Je ne me trouve jamais mieux que chez moi, c'est-à-dire au milieu des Anglais. (Murmure approbateur et applaudissements.) J'espère que j'aurai le plaisir de faire avec vous plus ample connaissance.

Le prince fit un léger salut, et, se tournant du côté de la cheminée, savoura lentement sa tasse de café.

On se mit alors à parler des nouvelles des différentes cours de l'Europe.

— Sa Majesté doit aller à Versailles cette semaine ; il y aura une grande fête.

— Le roi de Sardaigne ne peut pas venir à Paris.

— Pourquoi ?

— La grande-duchesse a eu la migraine.

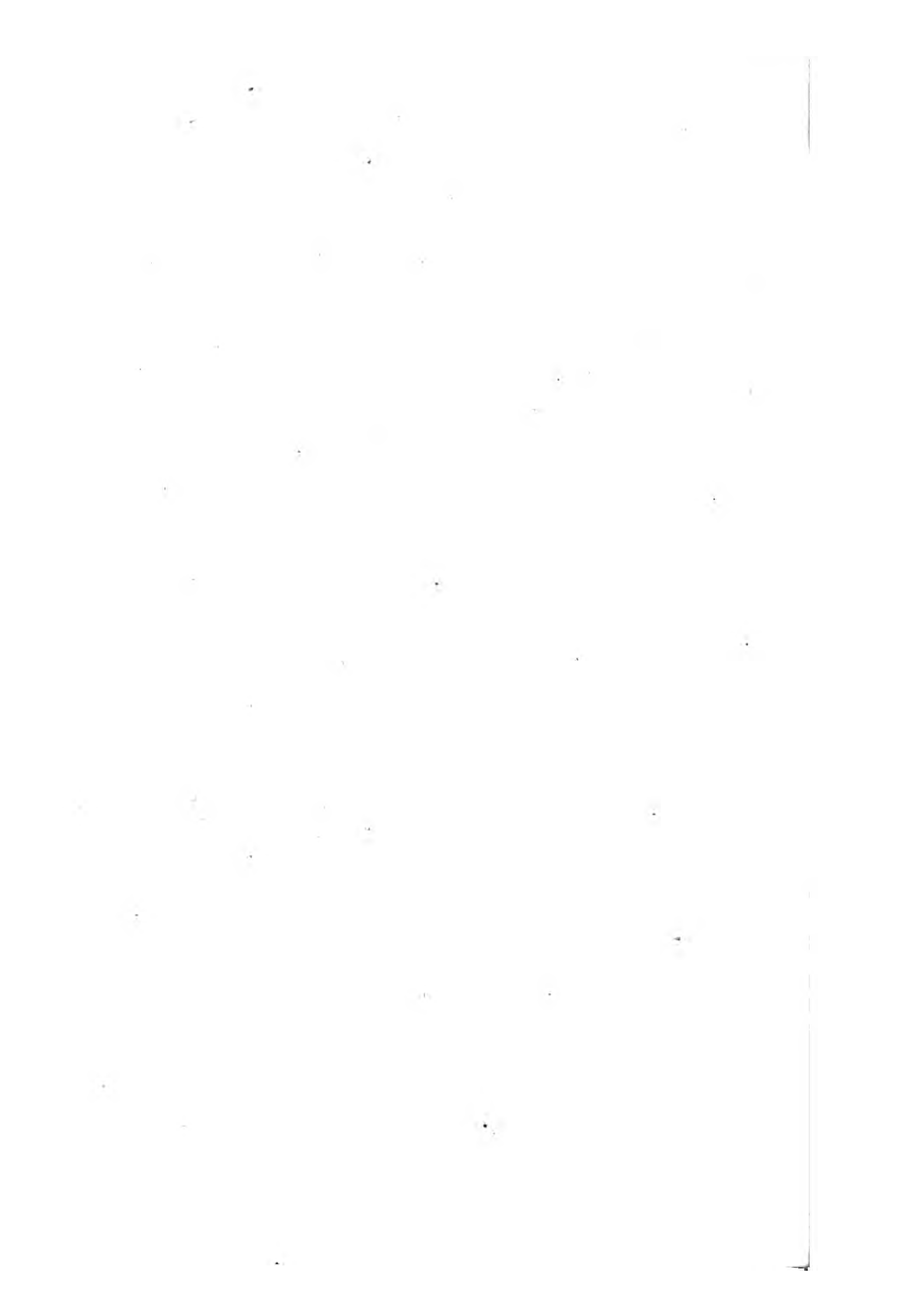
A ces mots, le prince leva les yeux au ciel et secoua la tête avec tristesse. La conversation promettait de devenir intéressante, mais elle fut interrompue par l'entrée d'un domestique à longue barbe, vêtu d'un riche costume à demi oriental. Il portait sur un plat d'argent une lettre de dimension colossale. Un monsieur tout de noir habillé la prit et la présenta à Son Altesse, qui, s'excusant d'un geste, rompit le cachet et lut.

— Mesdames et messieurs, je suis forcé de vous quitter ; quoique détrôné, dit-il en souriant, j'ai encore quelques affaires qui réclament mes soins.

Son Altesse, suivie par son superbe domestique et par le monsieur tout de noir habillé, sortit alors, comprimant avec peine une violente envie de rire, croira-t-on peut-être ? — Pas le moins du monde, — roide, compassé, majestueux, laissant pour ainsi dire derrière lui un parfum de cour. Son départ fit cesser la conversation et dispersa la société.

Mesdames et messieurs, dirons-nous à notre tour, ne condamnez pas la scène comme invraisemblable et ridiculement exagérée. De pareilles comédies se jouent chaque jour, en ce bienheureux dix-neuvième siècle, à Paris, à Londres, à Vienne, dans bien d'autres endroits encore, au milieu des applaudisse-

ments d'un nombreux auditoire et à la plus grande confusion des maîtres d'hôtel crédules, des marchands de toutes sortes. De pareilles bourdes seront débitées et acceptées jusqu'à la fin des siècles, à moins que... — Mais ce n'est ni l'heure ni le lieu de faire de la morale.



V

COURT, MAIS INSTRUCTIF

Simple observations de Mrs Paragreen à son mari; — Paroles instructives de M. Paragreen sur les qualités de l'homme pratique. — La famille Paragreen va jouir de la fraîcheur du soir aux Champs-Élysées. — Réflexions de la famille Paragreen sur la société française et les agréments des Champs-Élysées. — Rencontre d'un élégant inconnu et de miss Ida.

— Eh bien, monsieur, Paragreen, j'espère que vous êtes content. Grâce à votre fameuse bosse de la localité, vous nous avez fait faire un joli début devant Son Altesse Royale! Comment, avec une si énorme protubérance, pouvez-vous mettre votre chapeau sur votre tête? — J'en suis étonnée vraiment, j'en suis étonnée. — (M. Paragreen baissa sa tête coupable.) Son Altesse doit nous prendre pour de francs imbéciles. Vous êtes capable de mettre un saint en colère, vous en êtes capable!

Telles étaient les paroles médiocrement flatteuses que Mistress Paragreen adressa à son mari en mon-

tant l'interminable escalier qui devait les conduire à leur appartement.

— Le prince est trop judicieux, trop homme du monde, ma chère, répliqua M. Paragreen d'un ton conciliant, pour manquer d'indulgence envers des étrangers. Je m'avoue coupable d'une bévue ; mais accordez-moi le bénéfice des circonstances atténuantes. Qui donc, je vous prie, n'aurait pas été dupe d'un si étrange enchaînement de...

— Non ! — personne, si ce n'est un niais entêté, un sot entiché de lui-même comme vous, ne s'y fût laissé prendre ; sans votre absurde enthousiasme pour la France et les Français, sans le prodigieux instinct dont vous êtes doué pour vous exposer aux moqueries du premier farceur venu, tout cela ne serait pas arrivé. Livrés à nous-mêmes, Tobo et moi, nous aurions promptement découvert que nous nous abusions. Je l'ai du reste soupçonné dès le premier moment. Mais il faut toujours que vous n'en fassiez qu'à votre tête, — vous connaissez toujours tout mieux que personne, — vous savez, — vous êtes incapable de vous méprendre sur la valeur des gens.

Cette allusion à son ami de la Succursale fournit au stratégique petit homme un moyen de diversion dont il profita immédiatement.

— Quant à ce drôle, quant à ce propre à rien qui s'est joué de nous, s'écria-t-il d'un ton de mata-more, je lui conseille de ne jamais se trouver sur

mon passage ; car, par le diable, je lui ôterai l'envie de berner les Anglais — il peut compter là-dessus, aussi vrai que je m'appelle...

— Pour l'amour de Dieu, monsieur Paragreen, faites-nous grâce de vos rodomontades. Achetez un plan de Paris, à l'aide duquel nous puissions trouver notre chemin ; c'est ce que vous avez de mieux à faire. Espérons que notre ridicule méprise ne sera pas connue à Peckham. Je n'ai aucune envie d'être tournée en ridicule, ni chez moi, ni ailleurs.

Après ces paroles, la bonne dame se retira dans la chambre voisine, dont elle ferma brusquement la porte.

— Votre mère peut dire ce qu'elle voudra, fit M. Paragreen, resté seul avec ses enfants ; mais, moi, je ne regrette nullement le temps que nous avons passé dans la Succursale. Nous avons d'abord l'avantage de posséder un terme de comparaison qui ne nous sera pas inutile ; puis, je le déclare sur l'honneur, j'en ai plus appris pendant ces deux heures sur le caractère et les mœurs des Français que par toutes les relations de voyages que j'ai lues. Vous le voyez, Tobo, mon garçon, un homme pratique est, — comment dirai-je ? — comme une abeille, comme une laborieuse abeille qui récolte du miel dans chaque fleur ; il profite même de ses bévues, et, grâce à elles, se tient pour averti que la plus grande prudence et la plus grande prévoyance

n'exemptent pas du sort commun de l'humanité.

— Allons-nous rester toute la soirée dans ce logement où l'on étouffe? demanda avec impatience mistress Paragreen sortant tout à coup de sa chambre.

M. Paragreen proposa joyeusement une promenade aux Champs-Élysées, l'endroit le plus favorable pour respirer l'air frais du soir. Mistress Paragreen fit observer que cela fatiguerait peut-être Emma et Arabella; mais celles-ci se déclarèrent capables d'aller n'importe où.

— Nous y trouverons des chaises en quantité, ma chère, répondit M. Paragreen, et, si les petites sont fatiguées, nous prendrons une voiture pour revenir.

— Il ne manque pas de voitures, à Paris, quoiqu'il y manque bien d'autres choses.

Quand la chose fut décidée, ils partirent, trois de front comme de coutume, pour les Champs-Élysées. Ils espéraient y jouir de la fraîcheur du soir, suivant l'expression consacrée, mais en réalité ils devaient y être suffoqués par la poussière, coudoyés et poussés par la foule.

La grandeur de la place de la Concorde et la richesse des décorations ne produisirent pas beaucoup d'effet sur nos visiteurs. Les plus jeunes cependant poussèrent quelques exclamations admiratives en voyant les superbes marronniers de la terrasse des Tuileries et les fontaines jaillissant de chaque côté de l'obélisque.

M. Paragreen s'arrêta devant ce monument, pour calculer de combien de pouces il était plus grand ou plus petit que celui de Londres. Il examina même les caractères et les figures inscrites sur le granit avec un tel air de connaisseur, que mistress Paragreen, encore sourdement irritée, lui demanda s'il tenait à faire croire aux passants qu'il comprenait les *hiéryglyphes*.

— Hiéroglyphes, fit tranquillement observer M. Paragreen.

— *Hiery* ou *hiero* ne signifient pas grand'chose, répliqua vertement mistress Paragreen ; cela se termine en *yphe*, que je sache.

Les amateurs d'air frais étaient si nombreux et l'espace laissé aux promeneurs tellement envahi par les personnes assises sur des chaises, que M. Paragreen sentit la nécessité de modifier l'ordre de la petite phalange et commanda de marcher par deux, Ida et Tobo en tête, au centre Emma soutenue par Arabella, à l'arrière M. et mistress Paragreen, qui représentaient la grosse artillerie. Cette division nouvelle fit naître trois dialogues séparés dont nous consignerons ici quelques passages.

M. PARAGREEN. — Très-amusant, en vérité, quoiqu'on soit un peu foulé, — société distinguée, — on se croirait réellement dans un salon, — tous gens d'un certain rang, c'est évident.

MISTRESS PARAGREEN. — Autant qu'on peut en ju-

ger par l'apparence, ces promeneurs sont très-convenables; — mais je cherche en vain cette grâce française dont on parle tant; je ne découvre même pas un joli visage. Voilà certainement beaucoup de voitures, mais ce sont pour la plupart des voitures de louage : — cela se voit au premier coup d'œil, n'est-ce pas? On ne devrait pas le souffrir. Les choses de ce genre sont mieux entendues en Angleterre.

M. PARAGREEN. — Je suis de votre avis. Les Français n'ont pas d'aristocratie, vous savez, point d'aristocratie réelle. (Ici le petit homme secoue gravement la tête.)

MISTRESS PARAGREEN. — Tant pis pour eux, tant pis pour eux! Je ne donnerais pas une épingle d'un pays sans aristocratie. Je serais curieuse de savoir si le prince est ici. N'est-ce pas lui que j'aperçois dans cette voiture à quatre chevaux précédée d'un coureur?

M. PARAGREEN. — Non. Vous voyez bien qu'il n'y a qu'une dame dans cette voiture. Quelqu'un appartenant à la cour de l'Empereur, je suppose.

MISTRESS PARAGREEN. — Peut-être la princesse... — quel est donc son nom? — dont parlait Son Altesse... ah! la grande-duchesse de Bagdad.

M. PARAGREEN. — De Bade, ma chère, de Bade.

MISTRESS PARAGREEN. — Mon Dieu! monsieur Paragreen, comme vous vous tourmentez pour des bagatelles! Bade ou Bagdad, c'est absolument la même chose; vous savez de qui je veux parler : c'est tout

ce qu'il faut. — Après tout, il est fort heureux pour nous que nous n'ayons pas trouvé de place à l'hôtel de la *Seegong*. Nous n'aurions peut-être jamais connu Son Altesse ; aussi je ne regrette pas le moins du monde d'avoir passé une nuit au milieu de la rue, dans ces..., comment appelez-vous cela ? — si beau, si accompli !

M. PARAGREEN. — Sa contenance et ses manières se ressentent de son origine royale.

MISTRESS PARAGREEN. — Et si affable donc ! — Quel petit monstre à figure de singe !

M. PARAGREEN. — Qui, le prince ?

MISTRESS PARAGREEN. — Seigneur ! non. — Là, ce petit homme monté sur un cheval gris qui semble avoir tant de plaisir à nous regarder. — Je suis sûre qu'il pourrait nous présenter à la cour.

M. PARAGREEN. — Qui, ma chère ? — Ah ! le prince. Je suis convaincu qu'il le pourrait.

MISTRESS PARAGREEN. — Vous devriez lui faire remettre votre carte. — Je serais si heureuse d'aller à la cour ! Mistress Jones en crèverait de rage. — Voyez donc cette livrée noire et jaune. Elle est de bien mauvais goût.

M. PARAGREEN. — Vous savez, Dora, ma chère, il ne faut pas discuter des goûts. Eh ! eh ! quand vous m'avez accepté comme mari... (Silence) J'ai confiance et j'espère que nous recevrons sans doute une invitation pour aller à l'ambassade. Je pense que nous y

avons droit. Ha ! Exposition des fleurs. Nous y viendrons, mais bien entendu en plein jour. Mon Dieu ! quelle foule ! je ne peux plus respirer. Quel est ce bâtiment décoré de tant de drapeaux ?

MISTRESS PARAGREEN. — Ne le voyez-vous pas ? Palais de l'Industrie. Il me semble que le bâtiment est assez considérable et l'inscription en assez grands caractères pour que vous sachiez à quoi vous en tenir. Oh ! voilà le drapeau anglais. J'éprouve une certaine émotion en le voyant flotter si loin de notre patrie.

M. PARAGREEN, pressant le bras de sa femme. — C'est vrai, ma chère, c'est vrai ; — vous avez raison ; voilà la vraie Exposition ; — elle n'a pas des proportions colossales, après tout, mais elle est d'assez belle apparence.

MISTRESS PARAGREEN, avec un sourire de bonne humeur. — Nous ne nous égarerons plus en allant à l'Exposition, maintenant que nous avons pour guide le Lion britannique.

M. PARAGREEN, serrant affectueusement le bras dodu de sa femme sous le sien. — Je l'espère bien. — Vous êtes un peu emportée, ma chère petite femme ; mais votre cœur est un trésor, un vrai trésor.

MISTRESS PARAGREEN. — Ouf ! je suis en nage.

EMMA. — Quelle quantité de baraques ! Cela ressemble à une foire. Oh ! voilà Polichinelle, certainement.

ARABELLA. — Voyez donc ces machines qui tournent, comme c'est gentil ! Les garçons sont à cheval et les demoiselles dans des bateaux. J'aimerais mieux aller à cheval, et vous ?

EMMA. — Oh ! Bella ! quelle jolie petite voiture traînée par des chèvres ! Oh ! si maman voulait nous faire monter dedans !

ARABELLA. — Ne le demandez pas. Nous amener ici coûte déjà si cher, au dire de papa. — Que vend cet homme ? Il a autour du cou une espèce de collier de verre, et porte sur le dos quelque chose d'analogue à un orgue recouvert de velours rouge. Oh ! je vois maintenant ce que c'est ; c'est une pompe pleine de limonade.

EMMA. — Comme c'est drôle d'entendre tout le monde parler français, — même des enfants plus jeunes que moi ; il me semble impossible qu'ils sachent déjà cette langue.

ARABELLA. — Regardez donc devant nous cette dame en blanc ; elle a bien plus de tournure que Ma ou Da.

EMMA. — Oui. Quand nous serons grandes, nous pourrions porter autant de crinoline que nous voudrions.

IDA. — C'est très-gai et très-amusant ! Ne trouvez-vous pas, Tobo ?

TOBO. — Je suis d'avis qu'il fait très-chaud et qu'on respire beaucoup de poussière. Vous ne prétendez pas, j'espère, mettre cette promenade à côté d'Hyde-

Park ou de la Serpentine? Je ne vois pas un seul équipage comparable à ceux qu'on rencontre dans la grande ville de Londres.

IDA. — Tenez ! que dites-vous de celui qui passe là, et de cet autre attelé de deux grands chevaux gris? Je suis certaine qu'ils sont très-beaux.

TOBO. — Très-beaux ! pauvre petite Da ! elle ne se connaît guère en chevaux. Il n'en peut être autrement. — Voulez-vous que je vous dise ce que je préfère ici, Da, — ce sont les *cafés chantangs*. — Ces jeunes filles ne ressemblent-elles pas à un bouquet de roses? Ne vaudrait-il pas mieux s'asseoir pour boire de la bière, en les entendant chanter, que de se presser et de se bousculer comme nous faisons ?

IDA. — Oh ! Tobo !

TOBO. — Eh bien, que trouvez-vous de choquant à boire de la bière? Tous ces Français sont-ils assez petits et assez laids? — (Avec un air de défi.) Je serais curieux de savoir ce que peut vouloir dire ce vilain petit sot.

IDA. — Ne regardez donc pas les gens de cette manière, Tobo, vous êtes toujours le même.

TOBO. — Je ne me laisserai braver par personne, et moins encore par une grenouille de Français ! — A propos de quoi portent-ils au menton une touffe de poils qui ressemble à une barbe de bouc? J'ai cela en horreur, moi ; et vous, Ida ?

IDA. — Ces poils ne me paraissent pas laids, quand ils sont doux, soyeux et pas trop épais.

TOBO. — Comme ceux de ce garçon, je suppose, qui n'a d'yeux que pour vous, eh !... Ida.

IDA, (devenant écarlate.) — Oh ! Tobo ! quelle sottise !

Tobo voulait parler d'un petit individu dont les fines moustaches et la barbiche, les regards expressifs et la douce voix avaient depuis quelques instants captivé l'attention de la jolie miss Ida.

Comment, s'écriera quelque lecteur pointilleux, pouvait-elle connaître le timbre de la voix de cet individu, s'il était seul ? Ah ! naïf lecteur, — car il faut que vous soyez bien naïf pour ne pas vous douter des ressources qu'offre une pareille foule à un être vraiment épris.

La vérité est que le Lindor en question, non content de joindre les mains comme s'il eût exprimé le jus d'un citron ou de mâchonner la pomme d'or de sa canne en regardant miss Paragreen de la façon la plus sentimentale, avait fini par être entraîné par le flot des promeneurs vers la jeune fille, et, une fois près d'elle, avait soupiré un *Bi-yu-ti-ful* ! si doux, que le son des flûtes mélodieuses ne pouvait lui être comparé. Or, quand une jeune personne de vingt ans, dont le cœur n'a pas encore parlé, s'entend dire aussi mystérieusement le mot *Bi-yu-ti-ful* par un homme de vingt-huit ans, beau, de bonne mine, élégamment vêtu, elle est toujours fort émue.

Si les manières de l'admirateur frisent le théâtre, si les bouts de son étroite cravate pointent à droite et à gauche avec tant de raideur qu'on croirait voir un T qui marche, qu'importe? Un peu d'affectation et de dandisme ne nuit presque jamais dans la comédie de l'amour. Nous devrions tous le savoir.

La famille arriva enfin au rond-point, d'où elle espérait apercevoir l'Arc-de-Triomphe, oublié le matin pendant qu'on cherchait avec ardeur l'Exposition ; mais son espoir fut déçu, car il faisait déjà nuit. Emma et Arabella se plaignirent de la fatigue.

— Prenons des chaises, dit M. Paragreen ; j'ai si chaud, que, sur ma parole, je ne serais pas fâché même de m'asseoir. Qu'en dites-vous, Dora?

Mistress Paragreen avoua qu'elle aussi, elle serait bien aise de se reposer. Ils revinrent donc sur leurs pas, très-désireux de découvrir des chaises. — Six chaises inoccupées ! Ils n'auraient peut-être pas rencontré plus de difficultés en cherchant six trônes vacants ; car un des charmes particuliers de Paris pendant l'Exposition était, lorsqu'on voulait une chaise, une voiture, une place quelconque dans un café, dans un restaurant ou dans un théâtre, n'importe quoi dans n'importe quel endroit, de ne pas pouvoir se le procurer.

— Très-drôle, en vérité ! s'écria M. Paragreen.

— Pas drôle du tout, répliqua aigrement mistress

Paragreen, puisque vous aviez dit qu'il y avait quantité de chaises, nous devions savoir à quoi nous en tenir.

— Mais, Dora, ma chérie...

— Ne me chérissez pas, je vous prie, mais faites avancer une voiture et rentrons chez nous aussi vite que nous pourrons. Il y a heureusement beaucoup de voitures.

M. Paragreen hurla le mot *cochère* ! près de toutes les voitures qui passaient, sans s'inquiéter de savoir s'il avait affaire à des voitures publiques ou à des voitures bourgeoises, — Il faisait trop noir pour qu'on pût les distinguer. Il n'obtint aucun succès. Tous les véhicules qui descendaient les Champs-Élysées étaient pleins ou inabordables. Presque tous les cochers passèrent leur chemin sans paraître entendre le pressant appel de l'Anglais ; les plus polis daignèrent répondre par un signe négatif. Le pauvre M. Paragreen, tout à fait décontenancé, se tourna vers sa femme, qui lui dit avec une fausse bienveillance :

— Il ne manque pas de voitures à Paris, quoiqu'il y manque bien d'autres choses.

— Mais, ma chère Dora, est-ce ma faute si elles sont toutes prises ?

Pour mettre le comble aux infortunes de M. Paragreen, la petite Emma se laissa choir sur le pavé, et son exemple fut suivi par Arabella ; toutes deux

crièrent qu'elles ne pouvaient et ne voulaient se tenir plus longtemps sur leurs jambes.

Les maux extrêmes veulent des remèdes extrêmes. Aussi M. Paragreen se décida à prendre Arabella dans ses bras, ordonna à Tobo, d'un ton qui n'admettait pas de réplique, de porter Emma, puis donna le signal de la retraite. Tout le long du chemin, Tobo grommela et trébucha, M. Paragreen fut haletant comme une machine à haute pression, mistress Paragreen déblatéra contre son mari, contre ses petites coquines de filles, contre l'Exposition, contre Paris, et la pauvre Ida se traîna en pleurant comme un enfant.

VI

L'EXPOSITION

Attentions délicates de M. Paragreen pour sa femme et ses enfants. — La famille Paragreen pénètre enfin dans le palais de l'industrie. — Complète satisfaction de la famille Paragreen. — Deuxième rencontre de l'élégant inconnu et de miss Ida.

Le lendemain de cette promenade si piteusement terminée par nos voyageurs, M. Paragreen était assis sur le sofa de la plus grande des trois petites chambres qu'il occupait avec sa famille, de celle qu'on décorait du pompeux titre de salon. Il se trouvait entre Tobo et Ida, qui tenait une main de son père dans les siennes. Emma, grimpée sur les genoux du bonhomme, lui essuyait le front, tout ruisselant de sueur; enfin, Arabella, qui s'était glissée entre Tobo et son père, caressait le visage de ce dernier en disant : — Pauvre papa, pauvre papa, comme il a chaud ! Cette scène eût certainement prêté à un charmant tableau d'intérieur.

M. Paragreen, il était facile de le voir, était sorti dès le matin; il venait de rentrer et racontait à ses enfants ce qu'il avait fait. D'abord il était allé à Galignani's, où il avait acheté un magnifique plan et un Guide de l'étranger à Paris, afin de n'avoir plus désormais aucune crainte de s'égarer; ensuite il s'était rendu au bureau de location du Théâtre-Italien, et, par une chance presque miraculeuse, il y avait obtenu deux billets qu'avaient rapportés à l'instant même un monsieur et une dame mandés soudainement à Bruxelles par le télégraphe. Enfin, en revenant à la maison, il avait traversé un marché aux fleurs voisin de l'hôtel et y avait acheté pour leur mère le superbe bouquet de roses moussues posé sur la table à côté du Guide.

— Ainsi, mes chers petits, dit-il en guise de péroraison, arrangez-vous de manière à vous amuser tout seuls ce soir pendant que maman et papa seront au théâtre.

— Est-ce qu'on chante et on danse au théâtre italien, papa? demanda Emma.

— Non, ma chère, on y joue la tragédie.

— Oh! dit Arabella, moins ignorante qu'Emma des choses de ce monde, je croyais que les Italiens chantaient toujours.

— A l'Opéra, sotté enfant que vous êtes! fit Tobo.

— Parfaitement vrai, dit M. Paragreen; mais ce soir, petite Emma, on y joue la tragédie, et les ac-

teurs parleront comme nous faisons nous-mêmes en ce moment ; vous savez ?

— Est-ce qu'ils se querellent, papa ?

— Quelquefois, ma chère. — Eh bien donc, mes mignons, comme la tragédie ne convient pas à de petits enfants qui s'endormiraient certainement, Da, en bonne fille qu'elle est, restera à la maison pour prendre soin de ses sœurs, et Tobo restera pour empêcher qu'on n'enlève Da ; dit M. Paragreen en pinçant une joue rougissante. Demain, si nous sommes tous sages, nous irons dîner chez Corazza, au Palais-Royal.

Les deux petites filles battirent des mains de plaisir, Ida parut enchantée, et la physionomie de Tobo, qui s'était assombrie peu à peu, se rasséréna tout à coup. Depuis que le voyage à Paris avait été décidé, Corazza avait paru à la famille Paragreen une espèce de terre promise où elle devait entrer un jour, et n'avait pas cessé de préoccuper les enfants. Corazza était le dada parisien de l'alderman Joliffe : — Si vous désirez faire un bon dîner, mon vieux garçon, avait dit cet important personnage à M. Paragreen, dédaignez Véry et les *friars Prove andso* et allez chez Corazza.

Quand mistress Paragreen rejoignit la famille, elle fut saluée par quatre joyeuses voix qui lui crièrent à la fois : Maman, nous irons dîner à Corazza ! Puis M. Paragreen, se levant, présenta d'un air très-galant à sa femme le bouquet de roses mousseuses et

lui dit : — Ceci est pour vous, chère Dora. N'est-ce pas aimable?

— Ces fleurs sont magnifiques, — et ceci est pour vous, répondit la dame en donnant à son mari un cordial baiser.

— Je me suis procuré un Guide, un plan et deux billets pour aller voir Ristori ce soir; elle joue Mirra, son meilleur rôle. — Eh bien, n'ai-je pas bien employé mon temps?

— Parfaitement. Mais il en est toujours ainsi, Sylvestre, lorsque vous entreprenez quelque chose. Merci, cela me fait grand plaisir.

La sympathie avec laquelle mistress Paragreen regardait son mari prouvait clairement que ses incessantes taquineries envers M. Paragreen étaient simplement un tic constitutionnel, un exercice gymnastique nécessaire peut-être à sa santé, mais qui ne diminuait en rien leur mutuelle affection.

Ils étaient tous dans les plus heureuses dispositions, lorsqu'après le déjeuner ils sortirent pour se rendre à l'Exposition.

On ne trouvait à Paris ni les gigantesques proportions du palais de Cristal de Londres, ni les superbes arbres d'Hyde-Park, que la hauteur babélique du dôme de verre qui les couvrait faisait paraître de moyenne taille; mais le Palais de l'Industrie avait en lui-même un charme magique qu'on subissait dès l'abord.

En voyant l'aspect général de chacune des grandes galeries, on se serait volontiers laissé aller à des exclamations admiratives. Les Paragreen subirent comme tout le monde cette première impression, et furent un instant transportés d'enthousiasme. En examinant avec soin les objets exposés, ils crurent, il est vrai, découvrir d'innombrables défauts et critiquèrent beaucoup de choses, — critiquer est si facile, — cependant ils trouvèrent encore plus à admirer; tellement que M. Paragreen n'essaya pas de faire un speech sur les mérites comparatifs des deux Expositions de Londres et de Paris, et qu'il se contenta de répéter à plusieurs reprises : « C'est un pas dans la bonne voie. »

La partie féminine de la famille, depuis mistress Paragreen jusqu'à la petite Emma, ouvrait de grands yeux, s'extasiait, dévorait du regard les beaux bracelets, les riches voiles, les magnifiques étoffes, et l'on entendait à chaque instant :

— Oh ! maman, voyez donc ! Venez ici, Ida, avez-vous jamais rien vu qui ressemblât autant à une toile d'araignée ?

Dans la section des soieries de Lyon, miss et mistress Paragreen s'arrêtèrent longtemps devant une poupée grande comme nature, revêtue d'une toilette de bal pour laquelle on n'avait oublié aucune des élégances et des délicatesses de la mode. Toutes deux, après avoir minutieusement étudié les atours

de cette poupée, discutèrent là-dessus avec un sérieux imperturbable.

M. Paragreen entraîna ensuite sa famille vers les stéréoscopes, à propos desquels il fit de savants commentaires et donna de doctorales explications.

Une heure entière, une heure de suprême bonheur, fut consacrée aux jouets de Giroux, aux bébés mécaniques qui disent *papa* et *maman*, à la chèvre qui bêle, au lapin qui mange et surtout au singe qui joue du violon, — charmante créature qui, si nous ne nous trompons, eut tant de succès auprès de S. A. R. le prince Albert, que celui-ci en devint le possesseur à jamais envié. Ne furent pas oubliés non plus les nombreux grenadiers français, qui mettaient des soldats russes sur leur langue et les avalaient avec autant de sensualité que si c'eût été des sardines. — Un jury ayant la moindre étincelle de patriotisme aurait certes décerné la grande médaille d'or à l'auteur de cette invention vraiment nationale.

La famille montra toutefois une prédilection spéciale pour les bijoux de la couronne, — *ces mignons diamants*, comme mistress Paragreen les appelait toujours. Quoique la presse fût extrême près des diamants, — les masses sont instinctivement attirées par tout ce qui est riche, éclatant et exceptionnel, — la mère et la fille, désireuses de voir plusieurs fois ces trésors, firent bon marché de leurs crinolines et

de leurs volants, qui furent bientôt aussi abattus et aplatis que des épis mûrs après un orage.

Le sexe fort ne méprisa certes pas ces choses luxueuses, qui portèrent au paroxysme l'enthousiasme du sexe faible. M. Paragreen et Tobo regardèrent avec plaisir les soieries, les velours, les poupées et surtout les diamants ; mais ils ne s'en occupèrent pas exclusivement. Le père et le fils avaient chacun leurs préférences personnelles. Tobo, par exemple, accordait toute son attention aux canons, aux carabines, aux revolvers, aux yatagans, et en général à tous les engins de destruction, expliquant *con amore* à ses sœurs la manière de s'en servir, leur apprenant la destruction et les horribles effets de ces belliqueux instruments. Le goût de M. Paragreen, au contraire, était, suivant ses propres expressions, « pour l'utile et le bon marché, » tout ce qui tend à l'amélioration de la classe ouvrière. Il inscrivait, en conséquence, sur son carnet le prix de tous les articles peu coûteux. Il allait même commencer un speak philanthropique relatif à cet intéressant sujet, quand mistress Paragreen l'interrompit en disant :

— Oui, oui, monsieur Paragreen, nous savons ce que vous voulez nous dire ; mais il fait trop chaud ici pour y rester plus longtemps. Cherchons un endroit où l'on puisse manger et boire, je me sens près de défaillir.

Nos six pèlerins se mirent en quête d'un buffet,

et, après s'être fourvoyés dans les pianos et les orgues, puis parmi les pipes en écume et les objets en ambre, enfin dans un labyrinthe d'étoffes de tous genres, ils trouvèrent les lieux réservés à la réfection des humains.

— Que c'est propre, gentil et frais ! quelle jolie petite table !

Ils s'assirent.

— Que commanderons-nous ? demanda M. Paragreen.

— Comme cela n'arrive pas tous les jours, faisons bien les choses, dit mistress Paragreen avec majesté ; prenons des glaces.

Cette agréable occupation ne les absorba pourtant pas assez pour les empêcher d'apercevoir un soudain mouvement de la foule qui s'agitait autour d'eux, ni d'entendre de vagues rumeurs qui annonçaient quelque chose d'extraordinaire.

— Le prince ! le prince ! criait-on de toutes parts.

Aussitôt presque toutes les petites tables furent abandonnées, nos amis, ayant à la main soit une cuiller, soit une serviette, s'élancèrent tête baissée, comme des taureaux fous furieux. Des garçons, inquiets sur le sort de leur argenterie, les suivirent et ne les perdirent pas de vue.

— Où est-il ? dit d'une voix haletante mistress Paragreen, qui agitait sa serviette.

— Ici, Dora, ici ! cria M. Paragreen, qui, dans sa

précipitation, se heurta contre un capitaine de Spahis, dont il écrasa le petit doigt du pied.

Le capitaine martyrisé laissa échapper un formidable juron avec ces mots : *Sacré Bédoin, va!* Ses regards furieux démontraient la nécessité d'excuses; mais M. Paragreen était tellement troublé, que, se fût-il agi de la vie, il n'aurait pu inventer une phrase française appropriée à la circonstance. Il s'écria cependant avec une irrésistible bonhomie et en secouant sa tête, toujours coiffée du petit chapeau vert : *Anglais! alliés! vous savez?* Le militaire, désarmé et ne pouvant retenir un sourire, se contenta alors de murmurer : *Ce n'était pas une raison!* Paroles qui, à peu près inintelligibles pour notre héros, le confirmèrent néanmoins dans l'opinion, qu'au milieu de circonstances difficiles, sa présence d'esprit ne l'abandonnait jamais.

Cet incident n'empêcha pas M. Paragreen et sa famille de se placer au premier rang sur le passage du prince Napoléon, qui daigna répondre à leurs saluts réitérés par un gracieux signe de tête. Une pareille faveur excita chez les Paragreen une vive admiration pour son Altesse Impériale, pour ceux qui l'accompagnaient et même pour son burnous blanc.

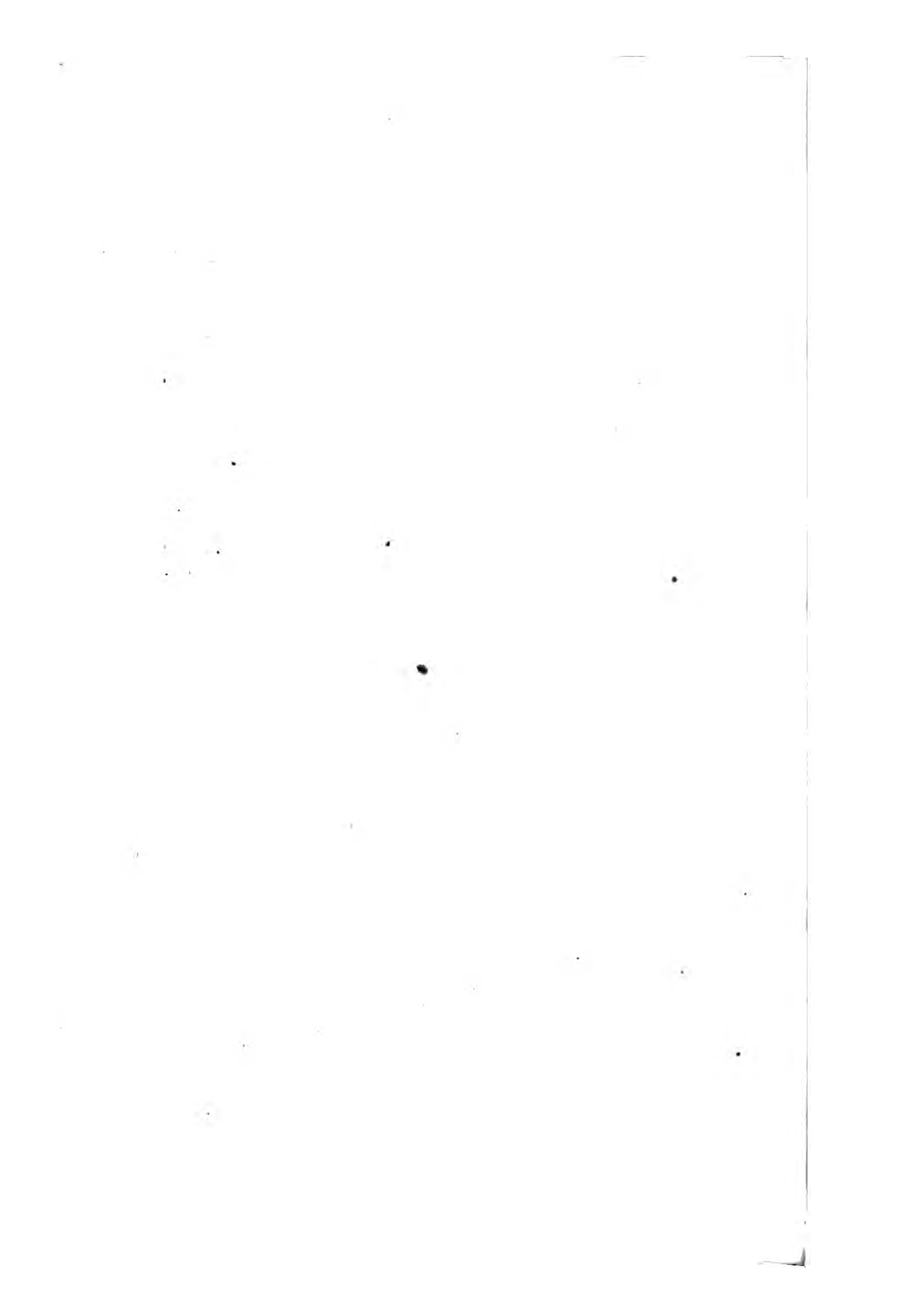
Ils n'avaient pourtant encore là qu'une avant-goût des joies suprêmes que leur réservait ce jour fortuné. En sortant du palais de l'Industrie pour se ren-

dre à l'Exposition des fleurs, — après avoir, bien entendu, laissé leurs cuillers et leurs serviettes et avoir payé leur consommation, — ils aperçurent une double haie de curieux et de voitures arrêtés de chaque côté de l'avenue des Champs-Élysées. On devait attendre, pensèrent-ils, quelque grand spectacle, et un jeune homme élégamment vêtu, dont les légères moustaches et la barbiche furent reconnues de loin par une personne de la famille, changea bientôt leur doute en certitude.

Ce jeune homme, que le hasard ou sa volonté fit arriver près de mistress Paragreen, osa adresser la parole à celle-ci pour lui faire savoir que Leurs Majestés, retournant aux Tuileries, allaient passer à l'instant même. L'importance d'une telle nouvelle pouvait faire oublier les lois de l'étiquette, même à une Joliffe, et l'autorisait à écouter un étranger non présenté. — C'était d'ailleurs un parfait gentleman, fit plus tard observer Dora, plein de courtoisie, fort obligeant, trouvant des chaises pour les dames, soulevant les enfants avec une extrême complaisance ; c'était enfin, suivant toute apparence, une personne de qualité. — Les joues d'Ida se couvrirent du plus charmant incarnat quand elle entendit sa mère s'exprimer ainsi. Qui sait ? ces éloges lui rappelaient peut-être un tendre serrement de main qui avait échappé à l'œil vigilant de mistress Paragreen.

A l'apparition de Leurs Majestés et de leur nom-

breuse suite de ministres, de dames d'honneur, d'aides de camp, de chambellans, d'écuyers, les Paragreen furent ravis en extase ; — la mère et les filles agitèrent leurs mouchoirs avec enthousiasme, le père et le fils s'enrouèrent à force de pousser des hourras.



VII

SURCROIT D'HONNEURS

M. Paragreen a l'honneur d'être interpellé par un noble personnage dans l'avenue des Champs-Élysées. — Haute mendicité. — Amabilité et bienveillance du noble personnage. — Présence d'esprit de Mrs Paragreen. — La famille Paragreen visite l'Exposition des fleurs. — Promenade triomphale de M. Paragreen et de sa famille.

— Maintenant donc, cria M. Paragreen, pendant que le brillant cortège impérial disparaissait au milieu d'un nuage épais de poussière, maintenant onc, à l'Exposition des fleurs.

C'était plus facile à dire qu'à faire. D'innombrables équipages, des cabriolets, des coupés de remise, des omnibus, des grooms conduisant des chevaux de main, des dandys montés sur des chevaux de louage, allaient, venaient, se croisaient en tous sens avec ces charitables précautions, avec ce profond respect du piéton qui caractérisent les cavaliers et les cochers de tous les pays, — sous ce rapport Paris vaut Lon-

dres. Traverser l'avenue des Champs-Élysées, — aussi fréquentée que Fleet-Street ou London-Bridge à l'heure des affaires, mais beaucoup plus large, — traverser cette chaussée sillonnée par tant de voitures, n'était pas sans danger pour notre digne héros, pour sa femme et ses enfants. M. Paragreen n'en fut cependant pas très-effrayé. Grâce à l'instinct stratégique qui le distinguait habituellement, il fit placer sa famille sur une seule file, mit Tobo en tête, les enfants au centre, et ferma lui-même la marche.

Chaque fois qu'ils essayèrent de passer ils furent obligés de reculer en désordre. Tobo seul put arriver de l'autre côté, car il finit par les abandonner, et, avec la folle témérité de son âge, s'exposa à être coupé en deux ou brisé en mille morceaux. Se voyant sain et sauf, il leur fit signe de venir le rejoindre, comme si c'eût été la chose la plus simple du monde.

Après une tentative aussi infructueuse que les autres, M. Paragreen sentait la colère le gagner; Emma et Arabella étaient atterrées, mistress Paragreen avait envie de s'arracher les cheveux, quand une voix dit près d'eux : — « Est-ce bien vous, mylord ? » — M. Paragreen, levant les yeux pour voir à quel heureux mortel s'adressaient ces paroles, rencontra les beaux yeux noirs de... du prince de... quelque chose, quelque part. L'auguste personnage, assis sur le siège d'un élégant britzka, retenait de ses mains

princières une magnifique paire de chevaux, et saluait le propriétaire d'Eden-Villa avec la plus bienveillante condescendance. Le prince l'avait appelé mylord, lui, M. Paragreen ! Il n'y avait pas moyen d'en douter, puisqu'un individu qui, debout sur la roue de devant du britska, avait une main posée sur le garde-crotte et l'autre sur le bras de son Altesse, fut congédié avec impatience. Le prince remit les rênes à un de ses deux valets de pied, murmura quelques mots à l'oreille de son incommode interlocuteur, qui semblait le faire stationner contre son gré, l'écarta du geste et sauta légèrement à terre pour pouvoir s'entretenir avec nos amis.

— Comment allez-vous aujourd'hui, madame ? — vous avez sans doute vu passer Leurs Majestés ? — Vous paraissez fatiguée ; j'ai reçu vos cartes ; — je vous remercie ; — je ne rends jamais de visites, monsieur Paragreen ; — je ne pourrais ; — je n'en ai pas le temps ; — vous me comprenez ? — Savez-vous avec quel gentleman je causais ? — avec le préfet de la Seine, dont les fonctions sont analogues à celles de votre lord-maire. — C'est un bon garçon, quoique un peu importun. Il offre de me faire gagner des sommes fabuleuses. Il s'agirait d'engager cinq mille livres et de retirer un million. — Une occasion magnifique pour un homme riche comme vous, monsieur Paragreen. — Je suis un prince sans capital ; — ah ! ah ! vous me comprenez ? — J'ai ap-

pris, vous le voyez, à plaisanter de mes malheurs. — (Ici l'orateur put constater dans tous les yeux l'expression d'une vive sympathie et d'une profonde admiration.) — Mais mes peines m'ont appris à sentir vivement celles des autres ; — vous auriez pu m'entendre adresser une demande au préfet ; — car je demande toujours, — je suis un vrai mendiant, ah ! ah ! — (A ces mots les Paragreen poussèrent des oh ! ah ! pleins d'enthousiasme.) — J'ai une famille, — vous devinez qu'il ne s'agit pas de la mienne, — une famille anglaise à laquelle je m'intéresse ; — des gens excellents, très-respectables, je vous assure. — Ils ont eu, jadis, équipage. — D'affreux revers de fortune les ont à peu près dépouillés de tout ; — ils sont presque dans la misère ; — leur situation est bien triste. — J'ai ouvert en leur faveur une espèce de souscription. — J'aurais vivement souhaité me charger de tout, mais je dois me résigner. — Cher monsieur Paragreen, chère madame, vous qui êtes entourée d'une charmante famille, n'assisterez-vous pas un père, une mère réduits au désespoir ?

Les Paragreen répondirent qu'ils seraient certainement très-heureux de contribuer à cette bonne action.

— Oh ! je savais bien que vous le feriez ! — On ne s'adresse pas en vain à des cœurs anglais. — Puis-je vous être de quelque utilité ? — Où allez-vous ? — A l'Exposition des fleurs ? — Vous n'osez traverser ? — Vous prendrai-je dans ma voiture, ma chère en-

fant? ajouta le prince en caressant la joue d'Emma.

Les Paragreen, singulièrement émus, craignaient d'être indiscrets; mais le prince insista, mit lui-même les petites filles dans sa voiture, aida mistress et miss Paragreen à y monter, puis s'y élança à son tour en faisant signe à M. Paragreen de le suivre. Les enfants éclataient de joie, et rien n'aurait manqué au bonheur de notre excellent couple, si mistress Jones avait pu les voir dans leur gloire, et si le mot *prince* avait été écrit en lettres de feu sur le dos de Son Altesse.

— Il y a une grande fête à Versailles demain, dit le prince.

— Il est inutile de demander si Votre Altesse y sera, fit l'innocente Dora.

— J'y assisterai bien certainement, répondit l'auguste personnage en inclinant gravement la tête; je ne puis m'en dispenser.

Ils approchaient de l'Exposition des fleurs; une pareille occasion pouvait ne jamais se présenter. Mistress Paragreen pensa qu'il fallait parler en ce moment ou y renoncer, et s'écria d'un ton d'ardente convoitise :

— Oh! cher prince, que j'envie Votre Altesse! que ne donnerais-je pas pour avoir une invitation!

— Vraiment! cela vous ferait beaucoup de plaisir? répliqua le prince avec mansuétude. J'ai peur que ce ne soit à peu près impossible; toutes les

invitations doivent maintenant être distribuées.

— J'ai la ferme croyance que si Votre Altesse daignait dire un mot pour nous... — fit mistress Paragreen. — Qui donc pourrait refuser quelque chose à Votre Altesse ?

La tête de notre excellente Dora de Peckham était plus expressive que celle de la Ristori dans ses meilleurs rôles. Le prince fut fasciné par le regard, convaincu par l'argument, car il réfléchit un instant, puis dit, en aidant la dame à descendre :

— Nous essayerons, madame, à tout hasard ; si nous ne réussissons pas aujourd'hui, nous serons plus heureux une autre fois. Peut-être, monsieur Paragreen, feriez-vous bien de parler à mon secrétaire ; il sait mieux que moi jusqu'où va mon influence. Mais j'y pense, je dîne aujourd'hui chez le prince Jérôme, et j'y rencontrerai probablement le grand-chambellan. — Adieu, je suis forcé de vous quitter.

Le prince souleva son chapeau aussi gravement qu'eût pu le faire un vrai potentat couronné, monta dans son britzka, suivi par six paires d'yeux écarquillés, — Tobo avait rejoint sa famille, — d'une main saisit les rênes, de l'autre agita son fouet et partit au grand trot.

Les Paragreen entrèrent dans le jardin précédés par mistress Paragreen, qui avait un air majestueux et triomphant.

— Dites donc, Sylvestre, que pensez-vous de ma petite ruse de guerre ?

— Réellement, ma chère, j'ai été stupéfait de votre... présence d'esprit.

M. Paragreen avait eu le mot *impudence* sur le bout de la langue.

— Avouez, cher garçon, que, sans votre femme, vous n'auriez eu aucune chance d'aller à la cour.

— Ne comptez pas nos poulets avant qu'ils soient éclos, ma chère, fit observer sentencieusement le « cher garçon. »

— A quoi bon jeter de l'eau sur le feu, monsieur Paragreen ? Si vous aviez quelque peu d'amour-propre, vous ne parleriez pas ainsi.

M. Paragreen plongeait sa tête dans une grosse touffe d'azalées, signalés par Ida, qui disait à mistress Paragreen : — Ne sont-ils pas superbes, maman ?

— Superbes, en effet, ma chère, dit la mère en les regardant avec la plus complète indifférence.

Quand une dame a traversé la grande avenue des Champs-Élysées dans une voiture de prince, sous la protection d'un prince en chair et en os, quand elle a la perspective d'assister à un bal où elle verra de près un empereur, une impératrice, une reine, plus une foule d'altesses ; y a-t-il quelque part un azaléa ou un rhododendron qui soit digne de fixer son attention ?

Dès que la tête de M. Paragreen émergea du milieu des jaunes azaléas, le petit homme se dit brusquement :

— Pourquoi donc le prince m'a-t-il appelé mylord ?

— Vous oubliez, monsieur Paragreen, qu'il fréquente surtout des nobles ; il n'est pas étonnant qu'il commette parfois de semblables méprises.

— Bien, ma chère, vous faites là tout simplement une supposition gratuite : mais, à propos, pour quelle somme souscrirons-nous ? Deux livres suffiront, je suppose ?

— Certainement non, répondit Dora d'un ton très-péremptoire, nous n'avons pas tous les jours affaire à des princes. — Donnez dix guinées, ce sera raisonnable.

— Seigneur ! ma chère, comme vous y allez ! dix guinées ! — Non ! non ! ce serait un honneur payé trop cher. Je donnerai cinq livres, pas un farthing de plus.

Le chiffre de la souscription étant ainsi décidé, le mari et la femme se rapprochèrent d'Ida et de ses sœurs, qui voltigeaient, comme des papillons, d'une fleur à une autre et paraissaient s'amuser beaucoup plus qu'elles ne l'avaient encore fait depuis leur départ d'Eden-Villa. Tobo lui-même consentit à admirer la collection des fruits.

Mistress Paragreen, au contraire, ne pouvait s'oc-

cuper pendant plus d'une minute des choses qu'elle regardait ; elle restait toujours dans le même cercle d'idées, et se tourna bientôt vers M. Paragreen pour lui dire :

— J'y suis bien résolue ; si je rencontre notre aimable ambassadeur à Versailles, je lui donnerai une leçon dont il se souviendra toute sa vie.

— Mais, Dora, ma chère, nous avons remis seulement hier matin nos cartes à l'ambassade, et...

— Je savais d'avance que vous prendriez son parti contre moi ; — à propos de tout, vous me donnez tort. — Pourquoi tous ces gens nous regardent-ils avec tant de surprise ? Je le demanderais à ce grand imbécile, si je pouvais [parler leur horrible baragouin.

L'étonnement de mistress Paragreen n'était pas sans motif. Les Paragreen semblaient intéresser la grande masse du public beaucoup plus que les fleurs exposées dans le jardin. Habités à faire sensation partout où ils allaient, ils n'y avaient pas d'abord pris garde ; mais ce jour-là tous les yeux étaient fixés sur eux de telle façon, qu'ils en furent eux-mêmes embarrassés. S'ils marchaient, on les suivait ; s'ils s'arrêtaient, on s'arrêtait derrière eux, et de nombreux badauds les regardaient avec tant de curiosité, que mistress Paragreen dit :

— Vous seriez un hippopotame que ces gens-là ne se montreraient pas plus avides de vous voir.

— Je ne puis deviner à quoi cela tient ! s'écria M. Paragreen, plein d'anxiété, après avoir examiné toutes les parties de son corps qu'il pouvait apercevoir lui-même. — Tobo, y a-t-il quelque chose dans mon dos ?

M. Paragreen put constater des marques de sympathie, des signes de déférence tout à fait inexplicables ; par exemple, un passage était toujours libre devant la famille, que beaucoup de promeneurs saluèrent respectueusement. La nécessité de tirailler continuellement le bord mou de son petit chapeau vert, qu'il ne soulevait jamais à temps ; finit par agacer tellement notre pauvre ami, qu'il eut un instant l'étrange idée de le porter à la main et de marcher nu-tête ; mais il y renonça, de crainte d'être pris pour un imposteur. Il tâcha enfin de gagner au plus vite la porte par laquelle il était entré.

Avant qu'il fût arrivé à ses fins, un monsieur en bourgeois et un officier en uniforme s'approchèrent, et, après un profond salut, le premier prononça un court discours, dont les seuls mots compris par M. Paragreen furent *Honneur et Votre Seigneurie*. Convaincu enfin qu'on le confondait avec un autre, le petit homme fort interloqué salua, ressalua, bégaya un nombre prodigieux de *pardongs* et *merci* ; puis, se rappelant soudain l'effet produit sur le capitaine de spahis par les mots : *Anglais ! alliés !* il cria

de sa voix la plus forte : « Alliés! Anglais! Anglais! Anglais! Alliés! »

Un sourd murmure approbateur sortit des rangs des spectateurs, et l'on entendit même quelques cris de : « Vivent les Anglais! »

Escortés par l'orateur et par l'officier, les Paragreen, à demi glorieux, à demi inquiets, furent ensuite promenés en triomphe à travers le jardin jusqu'à la porte, où ils durent écouter un nouveau discours auquel M. Paragreen, à demi épuisé, ne put répondre qu'en s'inclinant à chaque mot. Notre héros avait à peine essuyé la dernière bordée de salamalescs qu'il enfonça son chapeau vert sur sa tête, comme si ce charmant chapeau devait y rester éternellement, ferma les yeux et se précipita, tête baissée, au milieu de la foule assemblée devant la grille, — foule si compacte que les sergents de ville de service employèrent la force pour faire passer la famille et pratiquer sa retraite.

Voici la cause de ce ridicule quiproquo tout à fait incompréhensible pour celui qui en était victime.

Le prince, lorsqu'il avait appelé M. Paragreen *mylord*, causait, non pas avec le préfet de la Seine, — le couple d'Eden-Villa pouvait seul admettre que, pendant le séjour de la reine Victoria à Paris, le préfet de la Seine eût le temps de se promener aux Champs-Élysées, mais avec un créancier très-tenace et très-pressant. — Les altesses ne s'affranchissent pas tou-

jours des misères humaines. — Ne sachant comment se débarrasser de ce gênant solliciteur, il avait eu l'audace de dire qu'il apercevait le lord-maire de Londres, et que, si Sa Seigneurie gardait le plus strict incognito, on ne lui en devait pas moins de respectueux égards. Le créancier, dupe de cette impudente fourberie, n'avait pas osé insister, et, mécontent de voir sa proie lui échapper, était entré à l'Exposition des fleurs, où bientôt après il avait rencontré M. Paragreen, qu'il avait désigné à deux ou trois personnes comme étant le lord-maire de Londres, venu incognito à la suite de Sa Majesté britannique. La nouvelle ayant immédiatement circulé dans tout le jardin, un membre du comité floral s'était fait accompagner de la seule autorité qu'il eût sous la main, c'est-à-dire de l'officier de garde, et avait... — Mais vous savez le reste.

Maintenant, dira-t-on, pourquoi le prince avait-il voulu faire prendre son créancier pour un préfet ?

Eh ! mon Dieu ! il avait probablement deviné que le nom du préfet de la Seine aurait plus de poids que le vôtre ou le mien dans la petite affaire de la souscription. — Le prince de... quelque chose, quelque part, était un homme plein de précautions et de ressources.

VIII

L'ESCAPADE

Entretien de M. Paragreen avec un monsieur tout de noir habillé. — Étonnement et émotion de M. et de Mrs Paragreen. — Tobo fait une audacieuse proposition à sa sœur aînée. — Succès de Tobo. — Troisième rencontre d'un élégant inconnu et de miss Ida. — *Mirra* et la Ristori jugées par M. et Mrs Paragreen. — Effroi et colère de Mrs Paragreen. — Sévère admonestation de M. Paragreen à son fils. — Conférence secrète de Mrs Paragreen avec sa fille.

La table d'hôte était passablement morne ce jour-là. Il était visible qu'elle manquait de son plus bel ornement. L'absence de celui qui donnait le ton à la compagnie se faisait sentir. Cependant la conversation, d'abord languissante, prit une allure plus vive quand M. et mistress Paragreen dirent à l'oreille de leurs voisins que Son Altesse dînait chez le prince Jérôme. La nouvelle ayant fait rapidement le tour de la table, tout le monde s'étonna qu'elle vint du bas bout.

Mistress Paragreen, accablée de questions, répon-

dit avec une fierté dédaigneuse qu'elle était probablement sûre de ce qu'elle disait, puisqu'elle l'avait appris du prince lui-même en faisant un tour de promenade aux Champs-Élysées dans le britzka de Son Altesse. On n'épargna pas à l'intrépide Dora les regards d'envie et d'hostilité, mais personne ne s'avisait de l'attaquer ouvertement. On mit, en revanche, beaucoup d'amertume et de malveillance à constater que le monsieur réservé n'était pas venu dîner; et la grosse dame entichée de littérature demanda d'un ton caustique si certaines personnes devaient être admises dans certains cercles. Si M. Paragreen, cherchant toujours pour quelle raison le prince l'avait appelé mylord, ne prit garde à rien, sa femme fut singulièrement impatientée par les airs d'importance et les discours protecteurs de l'honorable Ananias Smalwhey, qui n'eût pas autrement agi s'il avait été le prince lui-même. L'excellence de la cuisine put seule modérer un peu l'irritation de mistress Paragreen.

Dès qu'on eut quitté la table, — ce qu'on fit naturellement plus tôt qu'à l'ordinaire, M. Paragreen s'approcha du secrétaire, lui raconta la conversation qu'il avait eue le matin avec le prince, et lui dit en terminant :

— C'est le désir exprès de Son Altesse que nous ayons tous deux un moment d'entretien.

— Très-bien ! répondit le respectueux serviteur ;

je suis à vos ordres, ayez la complaisance de venir à mon bureau.

Notre couple, après avoir ordonné aux enfants de monter à leur appartement, fut introduit dans une petite pièce du premier étage qui tenait à la fois du boudoir et du cabinet d'affaires. Le secrétaire particulier du prince était un beau jeune homme de trente ans; il avait une figure intelligente, il parlait l'anglais couramment, et ses manières dénotaient l'habitude de la meilleure société.

— Asseyez-vous, je vous prie, dit-il en prenant place lui-même devant son bureau. Votre nom, monsieur, est, je crois, Sylvestre Papagrun?

— Paragreen, monsieur, Paragreen! fit en protestant le propriétaire de ce nom.

— Je vous prie d'agréer mes excuses; — pas de titre? — esquire?

— Sylvestre Paragreen, esquire, d'Edenvilla Peckham.

— Et vous, madame?

— Mistress, Thédora Paragreen?

— Une Joliffe de Hackney, dites-vous? Ah! en vérité! Maintenant quel est le nom de la personne qui vous a présentés à la cour, à la cour de Saint-James, bien entendu?

Le mari et la femme restèrent muets. M. Paragreen se frotta vivement le nez.

— Mon cher monsieur, s'écria mistress Paragreen,

retrouvant enfin la parole, est-il bien nécessaire que vous sachiez ce nom ?

— En vérité, c'est indispensable, répliqua le secrétaire, à moins que...

— Quelle contrariété ! dit la dame avec un soupir. Pour vous parler franc, monsieur, nous n'avons pas encore été présentés à la cour, mais mon cousin l'alderman Joliffe l'a été.

— Quand je dis indispensable, reprit le secrétaire, je veux parler de l'admission régulière, de la grande entrée ; mais il y a une porte de derrière, ajouta-t-il en appuyant fortement sur le mot.

— Y en a-t-il une ? cria vivement la dame.

— Qui s'ouvre avec une clef d'or, dit en guise de conclusion l'homme tout de noir habillé.

— Avec une clef d'or, répéta M. Paragreen.

— Oui, avec une clef d'or, répondit l'imperturbable secrétaire ; je suis convaincu que vous ne regarderiez pas à une banknote de vingt livres ou à peu près.

— Certainement, non ! dit mistress Paragreen d'un ton très-décidé.

— Vingt livres ! s'écria M. Paragreen, et pourquoi faire, monsieur, je vous prie ?

— Pour aplanir de petites difficultés — avec le grand chambellan, riposta le secrétaire, clignant de l'œil et souriant d'une façon significative.

— Je comprends, dit la femme, dont le visage se rasséréna.

— Je ne comprends plus, dit le mari, dont le visage se rembrunit.

Le monsieur tout de noir habillé se leva, vint près de M. Paragreen, posa la main sur le bras du petit homme, et lui dit d'abord à voix basse :

— Vous n'avez aucune idée, monsieur, des progrès, — puis d'une voix de plus en plus sonore, — des monstrueux progrès de la corruption dans ce malheureux pays.

— Que dites-vous là, monsieur? s'écria M. Paragreen, à qui la surprise faisait, pour ainsi dire, sortir les yeux de la tête.

— C'est épouvantable, monsieur, je vous assure ! — Je vous parle naturellement ici sous le sceau du secret. — Le mal a même pénétré jusqu'aux régions les plus élevées. — Me comprenez-vous maintenant, monsieur?

— Je comprends, je comprends, répondit M. Paragreen. Cependant Son Altesse ne nous avait rien dit à cet égard.

— Oh! je n'en doute pas; il ne l'aurait pas fait pour rien au monde. Ce serait complètement en dehors de son caractère. Il est trop bon! il ne peut s'habituer à refuser quoi que ce soit à personne. — Qu'en résulte-t-il? Qu'il sème son argent à droite et à gauche et ne peut se procurer cinq mille livres sterling, dont il aurait besoin pour se créer une fortune sérieuse. Ses deux mille livres par mois sont bien peu

de chose pour un homme de son rang, et disparaissent avec la rapidité de l'éclair, sans laisser aucune trace. — Maintenant, monsieur, pour l'amour de Dieu, que Son Altesse n'entende jamais un mot sur ce sujet, car alors je perdrais ma place.

Les deux Paragreen poussèrent en même temps un lamentable Oh !

— Pas plus tard qu'hier, poursuivit l'habile gentleman, le plus beau cheval peut-être des écuries de Son Altesse a passé dans d'autres mains. Nous ne donnons jamais d'argent comptant, mais toujours l'équivalent. Nous devons au moins sauver les apparences, — vous savez. — Par exemple, le prince s'adresse à — qu'importent les noms? — et dit : Il y a deux de mes amis — (comme vous, par exemple) — à qui j'ai promis de faire obtenir des invitations pour le bal de Versailles ; soyez complaisant, n'examinez pas de trop près leurs titres à cette faveur. — Le haut fonctionnaire répond : Qu'ils se présentent de votre part, Altesse, je fermerai les yeux, je vous le promets. — C'est très-bien ; mais le même fonctionnaire vient le lendemain ou le surlendemain demander où l'on peut acheter de ce johannisberg exquis qu'on a servi au dernier dîner de Son Altesse. Le prince comprend naturellement ce que cela veut dire, et aussitôt il envoie quatre douzaines de bouteilles de son johannisberg, — de l'or fondu, comme je l'appelle. — C'est ainsi que le meilleur et le plus

aimable des princes a toujours des affaires embarrassées.

L'aisance, la gravité, le ton pénétré avec lesquels ce petit discours fut prononcé excitèrent chez nos amis la plus vive sympathie.

— Excusez mon émotion, continua le phénix des secrétaires, dont les beaux yeux se remplirent de larmes, mon cœur déborde et je m'acquitte d'un devoir pénible. Je sais que je parle à des personnes bien nées, riches, sensibles, qui, pour rien au monde, ne voudraient abuser d'une générosité que, sans manquer, j'espère, de respect à Son Altesse, je qualifie de noble faiblesse.

— Oh ! jamais ! jamais ! protesta mistress Paragreen.

— Oh ! jamais ! vous pouvez en être certain ! riposta M. Paragreen avec dignité.

— Eh bien, alors, dit le secrétaire en se levant, je tâcherai de connaître le montant du sacrifice exigé cette fois-ci de Son Altesse, et je prendrai la liberté de vous en informer, si vous voulez bien le permettre.

Le couple d'Édenvilla donna son assentiment.

— Je vous remercie, — je n'ai rien à ajouter. — Par ici, je vous prie. — Je compte sur une profonde discrétion de votre part. — Je prendrai les ordres de Son Altesse, et demain matin j'aurai l'honneur de vous voir. Vous convient-il que ce soit à neuf heures et demie ? — Votre obéissant serviteur.

M. et mistress Paragreen avaient été tellement impressionnés par l'éloquence du secrétaire, que, lorsque dans l'escalier un garçon les prévint qu'une voiture les attendait à la porte, ils eurent de la peine à se rappeler qu'ils en avaient demandé une et pour quel motif. Ils montèrent à leur appartement, firent à Ida et à Tobo quelques dernières recommandations et se dirigèrent vers le Théâtre-Italien.

Tobo, cinq minutes après leur départ, attira Ida dans l'embrasure d'une croisée.

— Dites donc, Da, vous n'avez probablement pas l'intention de rester ici toute la soirée à vous ennuyer avec ces deux petites filles ?

— Je le ferai certainement, répondit Ida, fidèle à son devoir.

— Alors vous le ferez toute seule, car je vous certifie que je ne vous tiendrai pas compagnie. Allons, ne faites pas la bête, mettez-les dans leur lit, et sortons.

A vrai dire, Tobo désirait avoir un complice.

— Elles ne voudront jamais se coucher à présent ; il fait grand jour.

— Eh bien, s'il en est ainsi, nous avons le temps de faire un tour dans les *Lizzies* avant que la nuit arrive. — Rien qu'un petit tour. — Nous serons de retour avant l'heure habituelle de leur coucher.

— Mais elles auront peur de rester seules ici.

— Sottise ! — Venez ici, Bella, et vous aussi,

Emma. — Aurez-vous peur si nous sortons, Ida et moi ? — nous ne serons pas longtemps absents.

Les petites filles ayant répondu négativement, Tobo prit sa casquette et dit :

— Allons, Ida.

Ida hésitait encore.

— Que diraient papa maman s'ils apprenaient que nous avons laissé les enfants seuls ?

Tobo haussa les épaules et s'écria en allant à la porte :

— Comme il vous plaira, miss, je ne vous presserai pas plus longtemps.

Ida n'eut plus la force de résister. Elle mit son chapeau, se donnant à elle-même pour excuse le désir d'empêcher Tobo de rester trop tard dehors.

Au bout de cinq minutes, le frère et la sœur, bras dessus, bras dessous, rôdaient dans la grande avenue des Champs-Élysées.

C'était déjà un plaisir de goûter au fruit défendu, de pouvoir aller et venir en pleine liberté, de n'obéir qu'à sa propre fantaisie ; mais Tobo avait l'ambition d'employer son temps mieux encore. Le café chantant des Ambassadeurs avait pour lui un attrait irrésistible. Il proposa donc, avec beaucoup d'aplomb, à sa sœur, de s'aventurer en dedans de la corde, de s'asseoir à une table et de demander un verre de quelque chose. Ida s'étant montrée inflexible à cet égard, Tobo l'accusa de trahison, la traita

de trouble-fête, la menaça de l'abandonner et d'entrer seul dans l'enceinte du café.

— Oh ! je n'ose pas, Tobo ! — vous savez bien que les dames ne doivent pas aller au café. Je ferai tout ce que vous voudrez, sauf cela.

Ceci une fois accepté, ils continuèrent leur promenade. Ils arrivèrent devant le théâtre de Guignol, juste à ce moment intéressant où Guignol, — un proche parent de Polichinelle, — armé d'un énorme bâton, assomme jusqu'au dernier tous les personnages du drame. Ida serait volontiers restée là quelques instants ; mais Tobo, méprisant ce spectacle enfantin, l'entraîna vers un magnifique jeu de bague, dont les chevaux de bois tournaient avec rapidité. Le grand dadais somma sa sœur de tenir sa promesse, et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, ils furent, lui sur un cheval de bois, elle dans un bateau.

Ce jeu fut pour Tobo l'occasion d'un triomphe. A chaque tour il enlevait une bague. Il s'y appliquait d'autant plus que sa vanité était singulièrement flattée par les murmures approbatifs des spectateurs. Un monsieur, en particulier, l'applaudissait d'une manière très-bruyante.

— Bravo ! criait-il. Bien enlevé ! L'Angleterre contre tout le monde ! bravo !

Dans la chaleur de l'action et la joie du succès, Tobo n'avait pas fait attention à celui qui poussait

ces clameurs enthousiastes ; mais Ida , beaucoup moins enchantée de sa situation , avait tout d'abord reconnu le porteur de certaine barbiche , celui qui déjà plusieurs fois lui avait manifesté sa profonde admiration par une pantomime expressive . Elle put même constater que l'élégant gentleman , non content d'encourager le frère de la voix et du geste , adressait à la sœur les regards les plus passionnés .

Quand Tobo , rassasié du divertissement , vint pour aider sa sœur à descendre du bateau , il fut devancé dans l'accomplissement de ce devoir par quelqu'un qui le complimenta chaudement et lui demanda comme une faveur de serrer la main dont l'habileté venait de se montrer avec tant d'éclat . Le jeune Pekkhamite eut à peine jeté les yeux sur son interlocuteur , qu'il se souvint de l'étranger dont , le matin même , l'extrême obligeance avait été si utile à la famille Paragreen au milieu de la foule ; aussi le traita-t-il en connaissance et ne vit-il aucune objection à se laisser complimenter et serrer la main . Pendant la conversation qui s'ensuivit , Tobo se plaignit d'être non moins altéré que s'il avait avalé toute la poussière des *Lizzies* , et ils entrèrent tous trois dans un débit de limonade glacée .

— J'ai besoin de quelque chose pour réchauffer cette maudite boisson froide , dit l'adolescent , qui voulait faire l'homme .

On apporta un flacon d'eau-de-vie . Le jeune drôle

en versa une forte dose dans sa limonade, qu'il avala d'un trait.

— Ne buvez pas ainsi, je vous en conjure, dit doucement Ida, chagrine et alarmée.

— Pensez-vous qu'une goutte d'eau-de-vie puisse me renverser ? riposta Tobo, qui, par crânerie, demanda un supplément de limonade et d'eau-de-vie.

L'étranger, laissant Tobo libre de préparer tranquillement son breuvage, se montra très-empressé auprès d'Ida. Il lui demanda si elle aimait Paris ; si vraiment elle l'aimait beaucoup ; si son séjour à Paris serait de quelque durée. Ida répondit qu'elle ne le savait pas au juste, mais que probablement ils ne passeraient plus qu'une semaine à Paris. Cette nouvelle fut accueillie par un profond soupir et par un : « Quel malheur ! » dont la traduction aurait exigé des volumes.

— C'est un lieu ravissant que ces Champs-Élysées, n'est-ce pas ?

La remarque s'adressait à Tobo, qui, depuis qu'il avait vidé son verre, regardait autour de lui.

— Oh ! oui, c'est assez bien dans son genre ; mais ce n'est pas comparable à la promenade de la Serpentine. Voilà qui est beau ! n'y a rien de pareil à Paris.

— Oh ! vous oubliez le bois de Boulogne terre féerique avec ses lacs, ses cascades, ses chalets et ses jolis bateaux.

— Où est ce *boa de Bolone* ? demanda Tobo ; c'est la première fois que j'en entends parler.

— Près d'ici, de l'autre côté de l'arc de l'Étoile. Voulez-vous que nous y allions ?

Tobo paraissait disposé à accepter la proposition, mais il n'osa pas se prononcer ouvertement.

— Non ! non ! s'écria la pauvre Ida ; vous savez bien que nous devrions être déjà de retour à la maison.

Tobo se sentit rabaissé par cette remontrance.

— Vous pouvez rentrer à la maison si vous voulez, répliqua-t-il avec une dignité virile ; quant à moi, j'irai à ce *boa*.

— Cela ne vous prendra qu'une demi-heure, dit alors le tentateur ; voyez, mon brougham est là ; — laissez-moi vous y conduire ; — acceptez, je vous en prie.

— Oui, certainement, répondit Tobo en marchant résolument du côté du brougham indiqué.

Que pouvait faire la pauvre Ida, si ce n'est suivre son frère indiscipliné dans la voiture et aller au bois de Boulogne avec lui et l'inconnu ?

Les parents des deux déserteurs ne goûtaient, dans le même moment, qu'un médiocre plaisir au Théâtre-Italien. Ils n'avaient jamais lu ni l'un ni l'autre des *Métamorphoses d'Ovide* et ne pouvaient comprendre la cause des tourments de Mirra. Cette sottie créature, qui ignorait elle-même ce qui lui manquait, qui accueillait les questions, les supplications

de son père, de sa mère, de sa nourrice et même d'un imbécile couvert d'une armure, en criant, en grondant, en gémissant, en levant les yeux au ciel, en étendant les mains comme une maniaque, impatientait surtout mistress Paragreen au dernier point. Elle savait bien comment elle aurait traité cette Mirra, si celle-ci eût été sa fille. L'aversion de mistress Paragreen pour le rôle s'étendit, du reste, à l'actrice elle-même, et elle s'ennuyait tellement, à la fin du second acte, que le mari et la femme se décidèrent, d'un commun accord, à battre en retraite.

— Cette Ristori est perpétuellement dans un accès de rage, dit mistress Paragreen en revenant à l'hôtel; nous avons bien fait de la voir, ne fût-ce que pour pouvoir dire que nous l'avons vue, mais je déclare que je ne donnerais pas une figue de son jeu.

— Ni moi non plus, répliqua M. Paragreen. Elle est assommante. — Il est vrai que nous ne l'avons peut-être pas vue dans un de ses meilleurs rôles.

— Je me demande pourquoi les tragédies et ces autres choses, — vous savez ce dont je veux parler, — sont nécessairement si tristes, pourquoi les personnages mis en scène ont toujours un sort si misérable. Une farce qui ferait pouffer de rire vaudrait certes beaucoup mieux. Est-il bien utile et bien amusant de voir des gens qui se lamentent ?

L'arrivée des époux Paragreen à l'hôtel mit fin à cette discussion artistique.

— Miséricorde ! dit la dame lorsqu'elle fut sur le palier du dernier étage, que peuvent avoir les enfants ? je les entends pleurer.

Elle s'élança dans le salon, et fut, ainsi que son mari, frappée de terreur en apercevant Emma et Arabella, qui, serrées l'une contre l'autre dans un coin du sofa, pleuraient comme si leurs petits cœurs allaient éclater.

— Où sont Ida et Tobo ?

— Ils sont sortis immédiatement après votre départ. A la tombée de la nuit, nous avons eu peur et n'avons pu nous empêcher de pleurer, dirent les petites filles d'une voix dolente et entrecoupée de sanglots.

— Sortis ! s'écrièrent le mari et la femme.

— Vraiment, il faut que je donne une leçon à ce jeune drôle ! dit M. Paragreen d'une voix sévère. — Je le mettrai à la raison, j'en ai la ferme volonté.

— Et Ida ! s'écria mistress Paragreen ; elle est vingt fois plus coupable que Tobo : — les garçons sont des garçons, — mais cette fille est sans cœur !

A cette exclamation de la mère exaspérée, la porte s'ouvrit et les deux coupables firent leur apparition. La contenance d'Ida donnait un formel démenti à mistress Paragreen, qui pourtant croisa les bras et débuta ainsi :

— Voilà donc de quelle façon une fille attachée à ses devoirs remplace sa mère absente ; répondez !

— Oh! maman! fit Ida d'un ton désolé.

— Est-ce de cette façon, dit-elle, qu'une grande demoiselle prend soin de ses innocentes petites sœurs, qui auraient pu jouer avec des allumettes, mettre le feu et se brûler vives?

— Oh! maman! répéta Ida, de plus en plus suppliante.

— Ai-je nourri une vipère dans mon sein? dites!

— Oh! maman!

Ida ne put y tenir plus longtemps. Elle se jeta aux pieds de sa mère et sanglota convulsivement.

— Où êtes-vous allé? demanda M. Paragreen à l'autre coupable d'un ton de Rhadamante.

— Faire un tour aux *Lizzies*, fut la brève réponse.

— *Champs-Élysées*, monsieur; voilà comment s'exprime un jeune homme bien élevé, dit le père sévèrement. Vous avez fait un charmant petit tour! Savez-vous l'heure qu'il est, monsieur? Dix heures moins un quart, monsieur!

— Comment pourrais-je le savoir? je n'ai pas de montre, répliqua Tobo avec un certain aplomb.

— Il s'écoulera du temps avant que vous en ayez une, monsieur, si votre conduite ne change pas! Votre conscience devait vous tenir lieu de montre. Votre conduite, je regrette de le dire, est une... — ah! — est une... — est très-inconvenante. — Vous

devriez... — je suis... — je veux dire, — oui, je suis... — positivement honteux de vous. Ne dites pas un mot, — allez à votre chambre, monsieur !

Il était assez difficile d'obéir, car, en réalité, Tobo n'avait pas de chambre. Il passait ordinairement la nuit sur le sofa, occupé en ce moment par les deux petites filles et par la majestueuse mistress Paragreen, aux pieds de laquelle Ida versait d'abondantes larmes.

— Allez vous coucher, monsieur, veux-je dire, reprit M. Paragreen, s'apercevant de sa méprise, et dormez si vous pouvez !

M. Paragreen, en prononçant ces paroles, prit une bougie et marcha vers la pièce voisine ; mais, après avoir fait deux pas, il tourna sur lui-même, leva la bougie et laissa tomber lentement et solennellement de ses lèvres cette terrible sentence : « Nous n'irons pas demain dîner à Corazza. » Puis il disparut. Il fut suivi par mistress et par miss Paragreen, par Emma et Arabella, que le foudroyant arrêt avait de nouveau fait fondre en larmes. Tobo resta seul sur le sofa avec ses remords.

Ida eut une longue conférence secrète avec sa mère, qui montra une indulgence vraiment maternelle en recevant sa sincère et complète confession. Mistress Paragreen alla même jusqu'à promettre d'approuver le choix de sa fille, si la personne en question se présentait honorablement, si elle était

bien née et bien — capable, en un mot, de rendre son enfant heureuse.

— Je ne serais pas très-étonnée, Ida, ma chère, dit affectueusement mistress Paragreen, que ce monsieur fût quelqu'un, — le fils, petit-fils ou neveu d'un noble, d'un baronnet ou d'un membre du parlement. — Y avait-il deux chevaux à sa voiture ? — Un seul, dites-vous ? mais très-beau. — Eh bien, beaucoup d'hommes d'un certain rang attellent, je crois, un seul cheval à leur voiture tant qu'ils ne sont pas mariés. — Bonne nuit, ma très-chère fille, je vous souhaite des rêves agréables.

Mistress Paragreen en eut un elle-même des plus agréables. Elle rêva que, dans un quadrille à Versailles, elle avait pour vis-à-vis l'Empereur, qui lui demandait si elle avait à se plaindre de quelqu'un ou de quelque chose, et que, sur sa réponse, « L'ambassadeur anglais a fait peu de cas de moi, » L'Empereur donnait l'ordre d'amener le coupable et de le décapiter incontinent ; qu'alors, elle, mistress Paragreen, se précipitait aux pieds de Sa Majesté Impériale, et obtenait, non sans peine, la grâce de l'Excellence britannique, à qui elle disait :

— Voilà comment se venge une Joliffe de Hackney.

IX

HAUTEMENT CONFIDENTIEL

Deuxième entretien de M. Paragreen avec le monsieur tout de noir habillé. — Prix d'une présentation à la cour. — Le monsieur tout de noir habillé rappelle à M. Paragreen sa promesse de protéger la veuve et l'orphelin. — Visite à l'Hôtel de Ville et au Jardin des Plantes.

Le lendemain matin le secrétaire entra dans le petit salon, où les Paragreen assemblés attendaient sa visite. Le père et la mère étaient assis sur le sofa, d'un jaune fané, que le pauvre Tobo avait été sommé d'abandonner plus tôt que de coutume, afin que le garçon de l'hôtel pût faire disparaître tout l'attirail de draps et de couvertures.

— Bonjour, monsieur Papagreen, — pardon, — Paragreen. — Enchanté de vous trouver en si bonne santé. — Madame... — Comment vont ces charmantes petites créatures ?

— Vous êtes trop bon ! tout à fait bien, je vous remercie. — Asseyez-vous, je vous prie, monsieur. — Ida ! — Ici mistress Paragreen fit un signe de

tête, en indiquant à sa fille aînée Emma et Arabella. L'obéissante Ida fit un mouvement pour quitter le salon avec les enfants.

— Ce n'est pas à cause de moi, j'espère ? dit le poli visiteur, ne renvoyez aucun membre de votre famille ; c'est tout à fait inutile, j'aime les enfants à la folie, je vous assure. — (Il embrassa les deux petites filles.) — Le prince vous fait ses compliments, et vous prie d'être prêts ce soir à huit heures pour aller, vous savez où ? (Ces derniers mots furent accompagnés d'un clignement d'œil significatif.)

— Que de b.... !

— Son Altesse vous emmènera dans sa propre voiture. Elle dîne aujourd'hui chez elle et vous fera prévenir au moment de son départ.

— Que Son Altesse est donc bonne ! s'écrièrent M. et mistress Paragreen ravis.

— Je ne désigne pas le lieu, parce que Son Altesse désire expressément que les habitants de la maison ne sachent rien à cet égard. — Vous comprendrez les motifs de Son Altesse : — elle tient à n'exciter aucune jalousie et ne peut faire pour le premier venu ce qu'elle est heureuse de faire pour ses amis.

Les Paragreen, pleins de respect pour les désirs du prince, promirent d'être silencieux comme la tombe.

— Aimez-vous les camées ?

La question s'adressait à mistress Paragreen, qui répondit, avec une certaine surprise :

— Oui, — c'est-à-dire, — pas particulièrement ; je n'aime guère les grosses bosses qu'ils ont sur le dos.

Le secrétaire, qui parut à son tour assez étonné, finit par se rendre compte du quiproquo ¹.

— Ah ! j'y suis. — Je ne veux pas dire chameaux, mais camées, — des pierres précieuses sculptées en relief. J'ai supposé que vous seriez bien aise d'en voir un qu'on peut considérer comme un chef-d'œuvre ; le voici.

En disant cela, le discret gentleman tira de sa poche un écrin et mit sous les yeux de la famille un grand camaïeu.

M. et mistress Paragreen, Tobo et Ida et les petites filles l'examinèrent tour à tour et déclarèrent unanimement qu'il était magnifique.

N'est-ce pas ? C'est, vous le voyez, Léda et le cygne ; le cygne représente Jupiter, comme vous savez. Le prince a acheté ce camée à Rome, chez Bianchini, le fameux lapidaire. Il l'a eu pour une bagatelle : devinez.

Mistress Paragreen se récusa, M. Paragreen parla en hésitant d'une couple de livres ou à peu près.

— Oh ! monsieur, — une pierre vieille de deux

¹ *Cameos*, camées. — *Camels*, chameaux.

mille ans! — Deux livres, — un aussi beau travail! vous voulez plaisanter. — Son Altesse, en la payant cent vingt-cinq scudi romains, croyait avec raison faire un excellent marché. — Tenez, voici le reçu de Bianchini. — Cent vingt-cinq scudi romains font, en monnaie anglaise, vingt-cinq livres, ni plus ni moins, — juste la somme dont j'avais promis de vous communiquer le chiffre ce matin.

Ces derniers mots, destinés aux seules oreilles de M. et mistress Paragreen, furent prononcés à demi-voix et accueillis par des signes d'intelligence.

— Je suis chargé, ajouta le secrétaire, de porter ce camée de la part de Son Altesse à, — mieux vaut taire le nom, — à une personne qui occupe une haute position à la cour. Le prince en fait présent à cette personne, parce que celle-ci, pas plus tard qu'hier, a eu l'occasion d'obliger Son Altesse dans une affaire que Son Altesse avait fort à cœur, — fort à cœur.

Chaque syllabe de cette phrase fut accentuée de telle façon et accompagnée d'un tel jeu de physionomie, que le mari et la femme comprirent très-bien le langage pittoresquement coloré de l'orateur, et le prouvèrent par une pantomime non moins expressive. Le secrétaire se leva pour sortir.

— Ah! que je suis étourdi! — j'allais oublier, — le prince m'a pourtant donné des instructions fort précises, — j'allais oublier cette habiole de la sou-

scription ; Son Altesse vous en a parlé, si je ne me trompe. Voici la liste des souscripteurs, continua le secrétaire, qui se rassit, tira de sa poche une grande feuille de papier et la déplia. Leurs Majestés Impériales, sa très-gracieuse Majesté la reine d'Angleterre, la princesse Mathilde, le prince Jérôme, Son Altesse la grande-duchesse de Bade, le comte Walewski, le comte Clarendon, le vicomte Palmerston, etc., etc. Vous voyez que vous serez en bonne compagnie.

— Voulez-vous nous inscrire pour cinq guinées ? bégaya mistress Paragreen... c'est peu de chose, mais...

— Oh ! ma chère dame, point d'excuses. Je connais le proverbe : Les petits ruisseaux font les grandes rivières. — Je vous remercie. Désirez-vous être inscrits séparément, ou... ? — Ensemble, fort bien ; alors M. et mistress Paragreen, d'Edenvilla-Peckham, cinq guinées. — Inscrivons-nous les noms des autres membres de la famille pour une guinée par personne, moins à cause de l'argent qu'à cause de la moralité de l'action ?... — C'est si consolant de voir la jeunesse s'associer à des œuvres de bienfaisance !

— Très-consolant, en vérité, monsieur, très... balbutia M. Paragreen, ne sachant que dire, et sentant cependant la nécessité de répondre quelque chose.

— Comme Ida est l'aînée, son nom doit passer le premier, dit mistress Paragreen.

— Qu'il soit fait ainsi que vous le désirez. Miss Paragreen, une guinée. Monsieur ?...

— Thomas, fit le jeune homme.

— M. Thomas Paragreen, une guinée.

— Miss Arabella, dit le père, dix shillings et six pence. Il faut une certaine différence entre les aînés et les cadets.

— Observation très-judicieuse. Je n'y avais pas pensé, je l'avoue. Nous disons donc : miss Arabella Paragreen, dix shillings et six pence ; miss Emma Paragreen, dix shillings et six pence. Les noms paraissent ainsi parfaitement groupés. Voyons : cinq et deux, sept, et un huit. Huit guinées en tout.

Mistress Paragreen poussa le coude de son mari, qui plongea la main dans la poche de son habit et en tira un portefeuille. En sa qualité d'homme pratique, M. Paragreen, depuis son départ, portait sur lui tout son argent, contenu dans un portefeuille attaché au fond de sa poche par un cordon solide et assez long pour qu'on pût s'en servir aisément.

— Huit guinées, dites-vous, c'est-à-dire huit livres huit shillings, calcula tout haut M. Paragreen, en ouvrant le précieux portefeuille et en laissant voir un grand nombre de banknotes.

— Oui ! — huit livres huit shillings, auxquels vous jugerez peut-être convenable, répliqua le secrétaire

d'un ton insinuant, d'ajouter la somme dont j'ai eu l'honneur de vous parler.

— Certainement, dit mistress Paragreen avalant l'amorce présentée avec tant de grâce, qu'à moins d'être de pierre on ne pouvait s'y refuser.

— Puisque tel est votre désir, continua le gentleman tout de noir habillé, avec un salut de résignation, votre petite dette s'élèvera à — vingt-cinq et huit font trente-trois, — juste à trente-trois livres huit shillings. — Cela peut-il faire autant? — Oui, je ne me trompe pas, trente-trois livres huit shillings.

M. Paragreen, avec une certaine grimace, tendit trente-cinq livres, en trois banknotes, et reçut en retour trente-deux shillings en monnaie française.

L'affaire ainsi terminée, l'aimable et souriant visiteur passa sa main sur la tête d'Emma et sur celle d'Arabella, fit ses adieux aux autres membres de la famille, et dit avec emphase :

— A huit heures précises, ne l'oubliez pas.

Et il sortit avec la plus parfaite sérénité. Et pourquoi pas, après tout? Il n'avait aucun remords d'emporter les trente-trois livres huit shillings, car, il ne les avait pas obtenus sans peine.

— Quel aimable jeune homme ! dit mistress Paragreen, et qu'il est habile !

— Très-habile, répondit avec conviction le mari sortant tout à coup d'une profonde rêverie ; très-habile en effet. — Allons déjeuner.

Après le déjeuner, M. Paragreen posa à sa femme la question habituelle :

— Que ferons-nous aujourd'hui ?

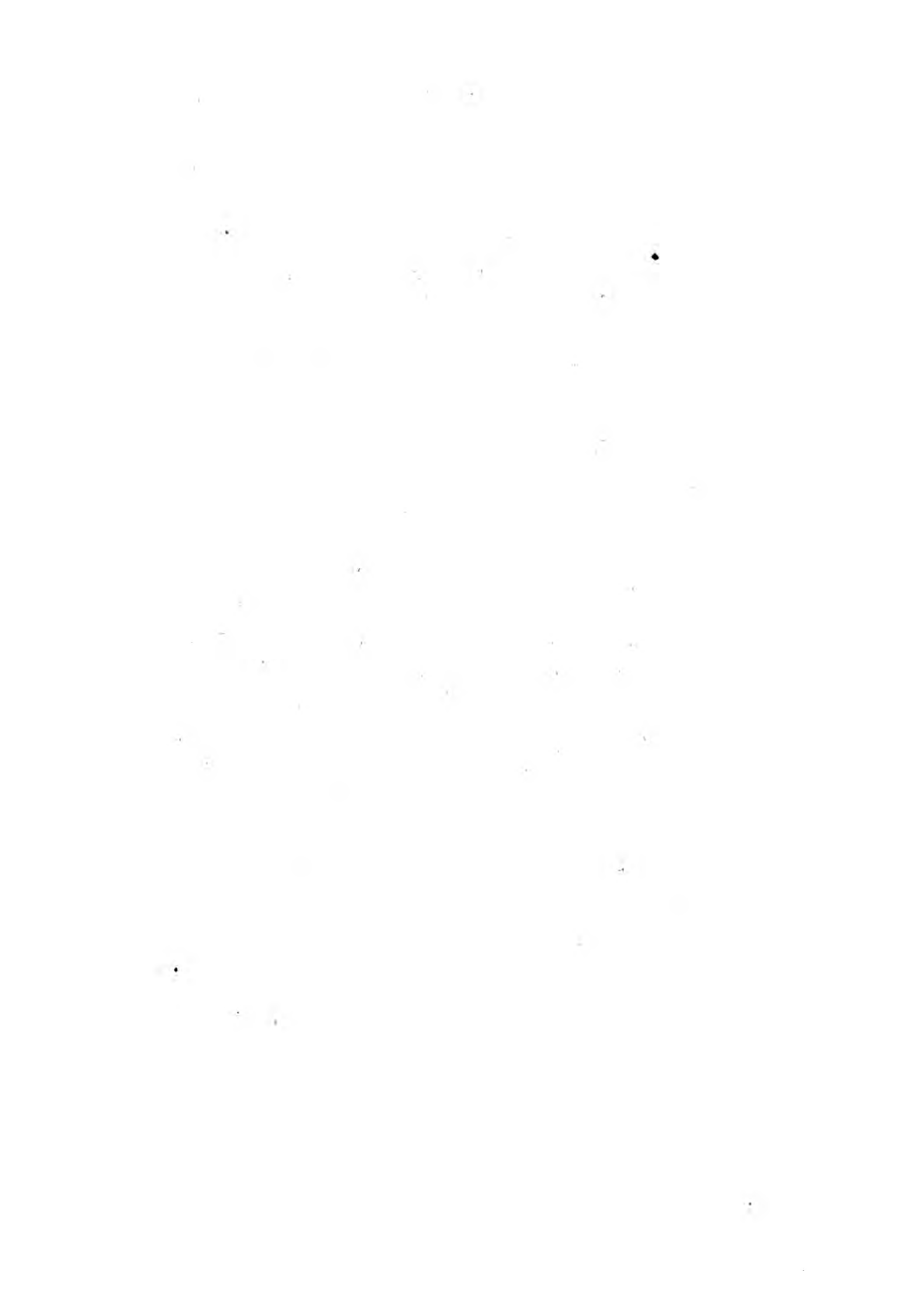
— Vous allez emmener les enfants pour aussi longtemps que possible. — Ida restera avec moi, — j'ai besoin d'elle. — Vous savez, — grâce à quelqu'un, je suis obligée d'être ma propre femme de chambre.

M. Paragreen vit l'écueil et prit immédiatement le large, accompagné de Tobo et des deux petites filles. Ils allèrent d'abord à l'Hôtel de Ville, où une petite mortification attendait notre héros, toujours homme pratique. M. Paragreen, ayant manifesté le désir de voir, entre autres choses, la guillotine, celui qui montrait les appartements répondit avec indignation qu'il ne comprenait pas comment on pouvait supposer que de pareils objets fussent conservés et exposés à l'Hôtel de Ville, et demanda si on le prenait pour le bourreau. M. Paragreen fut un peu décontenancé, mais cette rebuffade lui fournit l'occasion de faire à ses enfants un discours instructif.

— On la conserve là, j'en suis sûr, leur dit-il en sortant. On est probablement honteux de la montrer, — on ne mérite que des louanges, s'il en est ainsi. — Guillotiner est une manière très-barbare de mettre les gens à mort. La pendaison est comparativement presque agréable. Ces Français sont, il faut

l'avouer, en arrière de nous sur beaucoup de choses, — singulièrement en arrière.

Cette magistrale conclusion formulée, M. Paragreen et ses enfants allèrent au Jardin des Plantes, véritable but de leur promenade. Là, aucune mortification, aucun désappointement, ne vinrent troubler leur admiration pleine d'enthousiasme; devant les éléphants, les girafes, les singes, les serpents, ils oublièrent leur chagrin bien naturel de n'avoir pu contempler la guillotine; ils s'amusèrent infiniment des jeux folâtres de l'hippopotame et de son compagnon, ils flânèrent avec bonheur sous de frais ombrages, tout en dévorant une énorme quantité de gâteaux; ils passèrent enfin une journée tellement agréable, qu'ils quittèrent ce lieu de délices à la dernière extrémité, et seraient arrivés longtemps après l'heure du dîner, s'ils n'eussent pris une citadine pour retourner à l'hôtel.



X

ENTRE LA COUPE ET LES LÈVRES!

M. et mistress Paragreen font des frais de toilette inutiles. — Mortification et fureur de mistress Paragreen. — M. Paragreen perd la tête et cède au démon tentateur. — Mistress Paragreen va chercher son mari dans un lieu de perdition. — Elle y trouve deux coupables au lieu d'un.

Mistress Paragreen venait de congédier son coiffeur, dont l'habileté l'avait médiocrement satisfaite, lorsque rentra son mari avec les enfants. La mère et la fille avaient aussi passé dehors la plus grande partie de la journée pour acheter différents objets, qu'exigeait la toilette du soir. Pendant les courses, mistress Paragreen avait répété plus de vingt fois à Ida : « C'est à votre père que je dois tout ce tintouin ma chère. »

Une contrariété quelconque avait aigri, ce jour-là, le caractère de la dame. La nécessité de se tenir très-droite et très-roide sur sa chaise de peur de déranger sa coiffure à la Pompadour; le rire moqueur, mal dissimulé, que cette coiffure fit naître

chez les dames assises autour de la table ; l'ironique politesse avec laquelle la grande dame blonde osa demander à mistress Paragreen si elle allait à la fête de Versailles ; enfin une conversation dont nous parlerons bientôt, et que la châtelaine d'Edenvilla ne put s'empêcher d'entendre, ne contribuèrent pas à adoucir cette humeur acariâtre.

A la fin du dîner, mistress Paragreen étouffait de rage ; la pauvre Ida put s'en apercevoir. Pendant tout le temps qu'elle habilla sa mère, elle eut à subir une telle semonce sur les devoirs d'une sœur aînée en l'absence de sa mère, qu'il était peu probable qu'elle l'oubliât jamais. M. Paragreen ne souffla mot et se tint lui-même à distance tant qu'il put.

Le dernier coup de huit heures vibrait encore quand le domestique, bizarrement accoutré, vint chercher les deux heureux mortels pour les conduire auprès du prince. Inutile de dire que mistress Paragreen n'était pas prête et qu'elle ne savait où elle avait mis son éventail et son flacon de sels, — deux choses indispensables à la toilette d'une dame, comme le sait toute personne raisonnable. On finit par retrouver ces précieux objets, et M. et mistress Paragreen purent être introduits dans le sanctuaire.

Le prince ressemblait à un faisan doré, il étincelait d'or de la tête aux pieds et portait autour du cou, en rubans et cordons de tous genres, de quoi être pendu vingt fois. Debout près d'une table couverte d'un ta-

pis cramoisi, la main gauche appuyée sur la poignée de son épée, la droite sur un portefeuille orné d'une couronne et de deux initiales richement brodées, il avait l'attitude spécialement réservée aux potentats dont les portraits sont suspendus à la porte des peintres en miniature et des photographes.

— Eh quoi ! monsieur Paragreen, pas encore habillé !

— Pas habillé, Votre Altesse, balbutia le petit homme, n'en croyant pas ses oreilles, et se disant mentalement : « Pas habillé, un homme en bas à jours, escarpins, cravate blanche, gilet blanc ! un homme qui a des boutons de diamants à sa chemise ! »

— Pas en uniforme, veux-je dire ! répliqua le prince ; vous devez être ce soir en uniforme ; c'est aussi indispensable pour vous qu'un manteau de cour pour madame.

— Un *mannto de gure* ! soupira la dame.

— Un uniforme ! bégaya le mari, un uniforme de quoi ?

— Du rang que vous occupez dans la société, répondit le prince. Êtes-vous officier dans l'armée, dans la marine ou dans la milice ? — êtes-vous lieutenant de comté, magistrat, shériff, constable, enfin quelque chose, n'importe quoi ?

— Je suis seulement marguillier, fit tristement M. Paragreen.

— Excellent! vous avez là ce qu'il vous faut. Mettez un uniforme de marguillier.

— Mais les marguilliers n'ont pas d'uniforme, fit observer M. Paragreen.

— Qu'est-ce que cela fait? — Inventez-en un, — trouvez un uniforme de fantaisie, tout ce qui vous plaira, et donnez-lui le nom d'uniforme de marguillier. — Je ne saurais vous présenter en habit de ville, — la chose est impossible; — et vous, ma chère dame, commandez-vous au plus vite un manteau de cour. — Je compatis, croyez-le bien, à votre désappointement, — j'en suis moi-même très-chagrin; mais nous tâcherons d'être plus heureux une autre fois.

C'est avec cette promesse, si légèrement faite, que le prince congédia les Paragreen.

— Sur ma parole, dit mistress Paragreen en **sou-**riant d'une façon terrible, vous valez votre pesant d'or, monsieur Paragreen!

— Moi? Et qu'ai-je donc fait?

— Toute affaire dont vous vous occupez est une affaire manquée. Fallait-il donc être un homme de génie, pour demander comment nous devons être vêtus?

— J'en suis fâché, ma chère, mais je n'y aurais jamais songé, dit humblement M. Paragreen. — Je ne puis, en vérité, songer à tout.

— Vous n'avez pas besoin de me le dire; je l'ai, de longue date, appris à mes dépens. Dieu sait quand

une pareille occasion se présentera ! — Très-probablement jamais. Toutefois, comme je ne veux pas que la même chose se renouvelle, nous commanderons dès demain matin, un *mantto de gure* et un uniforme.

— Nous y penserons, ma chère, dit le mari, qui ajouta de la voix la plus conciliante : Nous dépensons des monceaux d'argent, Dora, ma chère, — des monceaux, en vérité !

— *Briques et mortiers !* riposta mistress Paragreen se tournant vivement vers son mari, ne dites pas de bêtises, homme !

Dans les grandes occasions mistress Paragreen avait coutume de jurer par *Briques et mortiers !* comme Jupiter par le Styx. Une vieille expérience avait appris à M. Paragreen que sa compagne chérie, quand elle disait : *Briques et mortiers !* était sur le point d'en venir aux dernières extrémités ; aussi le cœur lui manqua. Il profita d'un instant où mistress Paragreen passa dans la chambre voisine pour dire tout bas à Ida qu'il allait lire les journaux chez Galignani et qu'il serait bientôt de retour. Sans attendre de réponse, il descendit l'escalier quatre à quatre, courut à la remise de l'hôtel, — une découverte faite le jour précédent, — sauta dans un cab et cria : « Au Jardin d'Hiver ! »

Cette fantaisie de visiter le Jardin d'Hiver était moins étrange qu'elle ne le paraît d'abord. Quand on

se voit sur le point d'être admis pour la première fois en présence d'un empereur, d'une impératrice, d'une reine, d'un prince-époux, on ne conserve certes pas son calme ordinaire ni son égalité d'humeur. On se sent extrêmement enorgueilli et troublé, et si, par une chance plus ou moins heureuse, on a, à côté de soi, une épouse aimable mais très-exaspérée, on perd la tête ou peu s'en faut. Tel avait été le sort de M. Paragreen. Arrivé à cet état de surexcitation nerveuse dans lequel un homme n'a, pour ainsi dire, plus conscience de ce qu'il fait, il avait eu machinalement recours, pendant le dîner, à la bouteille placée près de lui, plus souvent que d'habitude, et avait négligé de surveiller Tobo, qui, jusqu'à ce jour, ne s'était jamais servi du vin lui-même sans entendre un sévère : — Eh bien, Tobo!

Pendant que M. Paragreen s'oubliait ainsi, l'aide-droguiste, ce vulgaire empoisonneur, — mistress Paragreen ne le désignait jamais autrement. — avait imaginé de vanter le Jardin d'Hiver comme un des endroits les plus agréables et les plus amusants de Paris. A toutes les questions : — Qu'est-ce que le Jardin d'Hiver? — Qu'y fait-on? — Y danse-t-on? — Y fait-on de la musique? — Y trouve-t-on bonne compagnie? — le jeune homme, dénué de grâce et de savoir-vivre, n'avait répondu que par de bruyants éclats de rire et par d'insidieux : « Allez-y voir vous-mêmes! » accompagnés de regards expressifs jetés

sur les dames et de plusieurs coups de pieds lancés dans les jambes de Tobo, en face duquel était assis le pharmacien tentateur.

Ce mystère, qui, en temps ordinaire, n'aurait nullement préoccupé M. Paragreen, avait, grâce à des libations répétées, produit non moins d'effet sur l'imagination du père que sur celle du fils, — et tous deux n'avaient pas quitté la table sans demander où se trouvait ce lieu de délices et à quelle heure on pouvait y entrer. Cette conversation, dont nous avons déjà parlé comme ayant redoublé l'exaspération de mistress Paragreen, avait fait dire à l'irascible dame, en montant l'escalier, « qu'elle espérait que M. Paragreen était suffisamment chrétien, gentleman et père, pour n'avoir pas l'ignoble désir de visiter un pareil antre de perdition. » De plus nobles soucis avaient un instant absorbé les pensées de M. Paragreen ; mais, après l'amère déception qu'il avait éprouvée, quand il s'était vu en grande toilette, quand il eut constaté le danger de s'approcher de mistress Dora, les paroles du droguiste lui étaient revenues à l'esprit. Il s'était demandé si, comme homme pratique, il ne ferait pas bien d'employer les deux heures dont il pouvait disposer à visiter ces nouveaux jardins d'Armide. — et, en définitive, il s'était fait conduire à cet antre de perdition vulgairement appelé Jardin d'Hiver.

M. Paragreen trouva ce qu'il méritait, c'est-à-dire

un concert très-sage, très-ennuyeux, très-médiocrement goûté, — juste ce que pouvait souhaiter le cœur d'une femme abandonnée. Il regarda de côté et d'autre, s'assit le plus confortablement possible dans un coin, écouta pendant quelque temps la musique ; mais, ne sachant s'il entendait de la musique italienne ou de la musique allemande, et par conséquent s'il devait l'admirer ou la trouver détestable, il finit par s'endormir.

Mistress Paragreen, en apprenant d'Ida que son mari était sorti, ne fit aucune observation. Elle s'assit près d'une croisée et se mit à battre une marche diabolique sur les vitres. Elle se livra pendant une demi-heure à cet agréable exercice, puis elle quitta brusquement sa chaise, coucha ses deux petites filles, prit son chapeau, ordonna à Ida d'en faire autant, et se mit en route avec sa fille pour le Jardin d'Hiver. Mistress Paragreen, qui, pendant le trajet, n'avait pas desserré les dents, avait un aspect terrible quand elle pénétra dans l'abominable enceinte, — ses yeux lançaient des éclairs, — on aurait pu la prendre pour une Tysiphone.

L'ennui, qui semblait régner en maître au Jardin d'Hiver, la calma ; cependant tout à coup — ses traits contractés se détendirent, et même elle ne put s'empêcher de sourire en apercevant l'innocent fugitif qui ronflait tranquillement dans son coin.

— Quelles nouvelles publie le *Galignani's Messenger*? Eh?

Ces mots, sifflés aux oreilles de M. Paragreen, le réveillèrent en sursaut et le rendirent tout penaud.

— S'il s'agit de procurer un innocent plaisir à sa femme, l'argent manque toujours; mais il n'en est pas de même pour les dissipations du mari.

— Oh ! Dora, vingt sous ! répondit M. Paragreen d'un ton moitié craintif, moitié plaisant.

— C'est payer trop cher le droit de marcher dans la voie du mal, monsieur Paragreen !

— Dans la voie du mal ! répéta M. Paragreen en jetant un coup d'œil interrogateur sur l'ensemble de la salle.

— Eh bien, donc, n'en parlons plus, monsieur Paragreen ! — Commanderons-nous, oui ou non, un uniforme et un *mannto de gure* ?

— Il faudra bien en passer par là, ma chère, si vous insistez, répondit le mari subjugué ; mais, réellement, nous dépensons des monceaux d'argent, — des monceaux, sur mon honneur. Rien que notre conférence de ce matin nous coûte trente-trois livres huit shillings, Dora, mon amour.

— Accordez-moi cela, Sylvestre, et nous serons ensuite aussi économes que vous le désirerez ; je vous le promets de bonne foi. Accusez-moi de caprice, d'extravagance, de tout ce que vous voudrez,

mais passez-moi cette fantaisie. — N'oubliez pas mistress Jones; tout Peckham saura enfin qui a le droit de tenir le haut du pavé.

— Certainement, Dora, — mais la reine s'en va lundi, et c'est aujourd'hui jeudi; — nous courons risque de dépenser en vain notre argent.

— Si la reine s'en va, elle n'emène ni l'Empereur, ni l'Impératrice, ni leur cour; elle ne fait pas rebrousser chemin aux rois qui sont en route pour venir à Paris, elle n'emporte ni les Tuileries, ni le reste, je suppose, dit rapidement Dora, dont le visage s'animait et rougissait de plus en plus. — D'ailleurs Son Altesse ne nous a-t-elle pas fait une promesse? — Doutez-vous de sa parole, dites?

— Eh bien, ma chère, nous commanderons tout ce qu'il vous plaira. Ne vous ai-je pas toujours permis d'agir à votre tête?

— Voilà parler gentiment et d'une manière digne de vous. — A tout prendre, je ne pense pas qu'on puisse trouver dans la chrétienté un meilleur mari que vous. — Maintenant, partons; c'est ce que nous avons de mieux à faire.

— Oh! s'écria M. Paragreen, portant son lorgnon à son œil et s'arrêtant à moitié chemin de la porte. Dites donc, Dora, voyez, là.

Mistress Paragreen aperçut un spectacle capable d'émouvoir un cœur de mère. Tobo, soutenu par le « vulgaire empoisonneur, » traversait la salle, la face

aussi blanche que le mouchoir qu'il tenait devant sa bouche.

— Qu'est-ce que cela signifie, Tobo? crièrent le père et la mère très-alarmés.

— C'est la maudite musique... répondit le pauvre Tobo avec un hoquet; cet effet sur moi, — ah!... oh!

Le jeune droguiste abandonna son malheureux compagnon aux soins de ses parents; il alla chercher une voiture et fut assez heureux pour en rencontrer une. Tobo y fut hissé et ramené à l'hôtel. On le mit immédiatement au lit, puis on lui administra une énorme quantité de camomille chaude et de café. L'équilibre de l'estomac se rétablit peu à peu, mais Tobo n'en continua pas moins à se plaindre de la musique, — de cette horrible musique française, qui l'avait complètement bouleversé.

La musique, — inutile de le dire, — n'était nullement coupable. Voici la véritable cause de la mésaventure arrivée à Tobo. Il avait pris rendez-vous avec le jeune droguiste pour aller au Jardin d'Hiver. En route, ils avaient absorbé une certaine quantité de grog dont Tobo n'aurait probablement pas éprouvé de mauvais effet, si, dans sa folle envie de faire l'homme, il n'avait persisté à fumer un cigare, parce que sa nouvelle connaissance en fumait un. Quoique, une fois entré au Jardin d'Hiver, il se fût senti mortellement malade, il avait caché ses souff-

frances jusqu'à ce que la chaleur de la salle eût rendu toute dissimulation impossible.

L'odeur du tabac qu'exhalait toute la personne du jeune homme ne laissa aucun doute au père et à la mère ; mais leurs cœurs étaient pleins de compassion, et ils remirent au lendemain pour réprimander leur fils.

XI

MYSTÉRIEUX

Nouvelle visite au Palais de l'Industrie. — Dispute de M. Paragreen avec un marchand de porcelaine. — M. Paragreen, piqué au vif, manque de prudence. — Mistress Paragreen et miss Ida victimes des jupons à la Malakoff.

La première chose que firent M. et mistress Paragreen, le lendemain de ce jour fertile en événements, fut de se mettre en quête d'un uniforme et d'un manteau de cour. L'entreprise n'était pas sans difficultés ; car nos époux, s'étant présentés chez un tailleur, à la fenêtre duquel ils avaient vu ces mots écrits en lettres monumentales : *Englishs spoken here*, et chez une couturière, dont l'écusson portait la même inscription, purent se convaincre que personne dans ces maisons ne savait un mot d'anglais. Cependant, comme les deux artistes avaient des uniformes et des manteaux de cour en voie d'exécution, M. Paragreen, grâce au peu de mots de français qu'il connaissait, mistress Paragreen, grâce à son habile pantomime, parvinrent à faire un choix,

à convenir du prix et à désigner le mardi pour la livraison des objets commandés.

M. et mistress Paragreen montrèrent en cette circonstance la plus grande noblesse de caractère : tous deux luttèrent de générosité et de discrétion, l'un insistant pour que sa femme choisît une étoffe plus coûteuse et une broderie plus riche, l'autre pressant son mari de prendre un costume analogue à celui d'un maréchal de France, au lieu d'un costume assez simple, et comparativement bon marché, qui ressemblait à celui des membres de l'Institut.

En rentrant à l'hôtel, ils rencontrèrent sur l'escalier le secrétaire du prince qui leur fit, d'un ton pénétré, des compliments de condoléance à propos de leur désappointement de la veille. Il ajouta qu'il ne se pardonnerait jamais d'avoir oublié de les avertir combien le costume était obligatoire ; enfin il les assura que ce malencontreux accident avait troublé le plaisir de Son Altesse à la fête de Versailles.

Les Paragreen répondirent que Son Altesse était trop bonne et qu'ils venaient justement de commander un uniforme et un manteau de cour. Le gentleman tout de noir habillé les approuva hautement, d'autant plus qu'il devait y avoir, affirma-t-il, une réception officielle aux Tuileries dans le courant de la semaine suivante, et que, cette fois, ils n'auraient aucun contre-temps à redouter. Après avoir appris cette bonne nouvelle, le mari et la femme poursui-

virent leur ascension vers les étages supérieurs, dans un état de félicité parfaite, surtout M. Paragreen, qui, à chaque minute de cette entrevue, avait une mortelle appréhension de « quelque communication confidentielle. »

La satisfaction des parents eut les plus heureux résultats pour les enfants, en particulier pour Tobo, qui avoua à Ida qu'il s'attendait à une verte semonce de la part du chef de la famille. M. Paragreen, après s'être préalablement consulté avec sa femme, proclama pendant le déjeuner une amnistie générale, et annonça qu'on dînerait à Corazza. De gais sourires et de joyeux propos accueillirent cette nouvelle, qui enchantait les convives.

Il était près de midi quand la phalange se mit en route pour l'exposition. Mistress et miss Paragreen avaient consacré plus de temps que de coutume à leurs toilettes, et, lorsqu'elles sortirent, le développement de leurs circonférences leur donnait plutôt l'air de ballons prêts à s'élancer dans l'espace que d'êtres terrestres faits pour marcher sur deux jambes. Cet aspect anormal était la conséquence du conseil tenu par la mère et la fille devant un superbe mannequin exposé au Palais de l'Industrie dans la section des articles de Lyon. Mistress et miss Paragreen avaient acquis la conviction que leurs robes manquaient de la rotondité exigée par la mode ; aussi, pour combattre cette défectuosité, elles avaient

acheté des jupons à la malakoff, — ces charmants et gracieux appendices si justement chers au beau sexe.

Après une courte promenade dans la grande nef du Palais de l'Industrie, mistress Paragreen se dirigea tout naturellement vers la rotonde, vers le grand autel où elle aimait à faire ses dévotions. L'adoration des diamants commença. M. Paragreen et Tobo payèrent volontiers leur tribut d'hommages; toutefois, lorsqu'ils virent que, non-seulement l'adoration était sur le point de recommencer, mais qu'elle menaçait de durer un certain temps, ils convinrent d'un rendez-vous à quatre heures sur l'estrade, et le père et le fils, cédant à leur propre fantaisie, laissèrent la mère et la fille libres de satisfaire leur goût personnel.

Durant cette séparation, M. Paragreen eut une petite aventure à peine digne de ce nom, mais qu'il n'est pas inutile de raconter. M. Paragreen avait l'habitude de demander le prix de tout ce qu'il voyait. C'était de sa part simple curiosité, car il n'avait nullement l'intention d'acheter. Son attention fut, ce jour-là, particulièrement attirée par un comptoir sur lequel il y avait de la porcelaine. Après avoir examiné différentes choses, il s'enquit du prix d'un service de table. Il avait, à ce qu'il paraît, fait déjà la même question lors de sa première visite à l'Exposition, et il fut reconnu par le marchand. Celui-ci, soit que, pour des motifs particuliers, il fût hors de

son assiette ordinaire, soit qu'il fût naturellement grossier et bourru, répondit d'un air rechigné : « A quoi bon vous le dire ? Vous n'avez pas le moyen d'acheter. »

M. Paragreen, piqué au vif par cet argument *ad hominem*, répliqua d'un ton colère. « Comment le savez-vous ? Je vous déclare que j'ai assez de bank-notes d'Angleterre là-dedans, — et il sortit de sa poche son fameux portefeuille, — pour payer tout le bric-à-brac de votre boutique. — Mettez cela dans votre pipe et fumez-le. » — Puis, soufflant et reniflant, il s'éloigna.

Dans la chaleur de son orgueil blessé, M. Paragreen avait oublié, — hélas ! le plus pratique des hommes lui-même ne peut toujours être sur ses gardes ! — qu'il est dangereux de montrer au milieu d'une foule un portefeuille bien garni, et que, de plus, il n'est pas besoin de proclamer que ce portefeuille est garni de bank notes d'Angleterre.

M. Paragreen et Tobo rejoignirent le reste de la famille dans la rotonde. Les premières paroles que mistress Paragreen adressa à son mari furent :

— Vous avez bien votre portefeuille ?

— Tout est en sûreté, ma chère, fut-il répondu.

— En êtes-vous bien certain ?

— Parbleu ! complètement certain ; — et il fit voir le portefeuille. — Qu'est-ce qui peut vous inspirer quelque doute à cet égard ?

L'air inquiet et les paroles de mistress Paragreen justifiaient surabondamment cette question.

— Je puis vous affirmer, répondit mistress Paragreen, que ce lieu est plein de filous. J'ai été poussée, coudoyée et fouillée ! Que ne m'a-t-on pas fait ? et cela d'une façon très-extraordinaire, pour ne pas dire plus.

Mistress Paragreen disait cela tout bas à son mari pendant que la famille, enfin réunie, et se tenant par la main, pour que les ondulations de la foule ne la dispersât pas, tâchait de se frayer un passage à travers la sortie principale de la rotonde. Tout à coup un bruit strident, pareil à celui que produit de la soie qu'on déchire, et un cri de mistress Paragreen, causèrent une alarme générale.

— Qui y a-t-il, chère Dora ? cria le mari agité.

— Ma robe ! ma belle robe de huit guinées mise en pièces !

L'auteur du dégât, petit individu d'assez mauvaise mine, lui demandait mille pardons en français.

— Il l'a fait exprès, dit Tobo, je l'ai vu de mes propres yeux.

— C'est vrai, dit un grand monsieur qui avait des moustaches grises et un air d'autorité, et qui prit résolument le bras du coupable sous le sien. — Suivez-moi chez le commissaire ; et vous, — ajouta-t-il en anglais en se tournant vers M. et mistress Para-

green,— ayez la complaisance de nous accompagner pour faire votre déclaration.

— Cet homme ne nous a pas quitté pendant tout le temps que nous avons été dans la rotonde, fit observer mistress Paragreen.

— Raison de plus pour le fouiller, dit l'homme aux moustaches grises; — nous arrangerons promptement son affaire!

Le coupable offrait tous les symptômes d'une extrême confusion, quoiqu'il ne cessât de protester de son innocence et de prétendre que c'était un accident.

— Tant mieux pour vous, si vous êtes innocent, dit l'homme à l'air d'autorité. — Par ici, messieurs et mesdames; il faut apprendre à ces Français à respecter les Anglais: c'est un devoir que nous avons à remplir envers notre pays.

M. Paragreen se serait volontiers dispensé de remplir ce devoir dans le cas présent; non qu'il eût pitié du coupable, — si coupable il y avait, — bien au contraire; mais notre ami n'était nullement charmé de comparaître devant un magistrat français, avec l'ennui probable d'avoir à témoigner en français. Il se soumit cependant en silence et suivit son guide au bureau du commissaire de police de l'Exposition.

L'affaire fut rapidement entendue. Le commissaire écouta gravement le récit que lui fit en français

l'homme à l'air d'autorité, reçut la déposition de Tobo, — faite naturellement en anglais, — puis donna l'ordre à deux sergents de ville d'emmener le déchireur de robe, pour qu'on lui infligeât, Dieu sait quel terrible châtimant. Ceci réglé, il invita très-poliment mistress Paragreen et sa fille aînée à passer dans une pièce voisine où elles trouveraient des femmes qui raccommoieraient la robe de mistress Paragreen. L'homme à l'air d'autorité eut alors avec M. Paragreen une conversation particulière de dix minutes, dans le cours de laquelle il trouva moyen d'apprendre le nom du ci-devant marchand de liège, son adresse, le nombre de ses enfants, le chiffre de son revenu, et même la parenté de sa femme avec l'alderman Joliffe. Le retour des deux dames mit fin à cette conversation confidentielle ; il y eut des remerciements réciproques, puis les Paragreen quittèrent le bureau du commissaire et, immédiatement après, le palais de l'Exposition.

— Sur ma parole, dit mistress Paragreen, qui avait le visage très-animé, ces ouvrières françaises sont de singulières créatures ! Je n'ai jamais vu une aussi étrange manière de raccommoier les robes ! On leur eut ordonné de nous fouiller, elles n'auraient pas été plus inconvenantes !

— Inconvenantes ! Comment cela, ma chère ? demanda M. Paragreen.

— Vous ne sauriez vous figurer à quel point ! Qui-

conque n'a pas passé par là, comme Ida et moi, ne saurait s'en faire une idée ! N'avaient-elles point le front, ces effrontées sorcières, de prétendre que la robe de ma pauvre fille était aussi déchirée, cherchant des déchirures qui n'existaient pas, ici, là et partout. Je déclare, sur ma foi, que c'était un examen complet de nos personnes.

Rien, en effet, n'était plus vrai. Les jupes à la Malakoff étaient cause que mistress et miss Paragreen avaient été minutieusement fouillées de la tête aux pieds. Mais ceci demande un mot ou deux d'explication. Personne n'ignore que, durant l'Exposition, beaucoup de choses furent volées, entre autres une pipe d'écume achetée par Sa Majesté Impériale. En dépit de la plus stricte vigilance, on ne put découvrir les auteurs de ces vols. La police française avait cependant tout lieu de croire que quelques-unes de ces adroites soustractions devaient être attribuées à d'habiles Anglais du sexe fort, secondés par des complices femelles qui profitaient de l'énorme ampleur de leurs robes à la mode pour cacher et emporter le butin. C'est pitié qu'il ne puisse y avoir de grand bien sans quelque mélange de mal. Le torrent de noblesse et de *gentry* qui se précipitait vers l'Exposition de Paris avait charrié quelques parties impures, ainsi que peuvent le faire les rivières les plus majestueuses et les plus limpides, c'est-à-dire, pour parler simplement, quelques-uns des membres

les plus expérimentés de la respectable confrérie du *Swelmob*.

La police française, à peu près sûre du fait, avait demandé à la police anglaise quelques-uns de ses agents, et deux d'entre eux montaient constamment la garde dans la rotonde. Les officiers de police anglais, qui avaient déjà remarqué la prodigieuse circonstance de mistress et de miss Paragreen, ainsi que leur persistance à rester des heures entières dans la rotonde, ayant été informés qu'une coupe de porcelaine de Sèvres d'un grand prix venait d'être dérobée dans ce même endroit, s'attachèrent aux pas des deux dames, qu'ils soupçonnaient d'avoir participé d'une manière quelconque au vol commis. Grâce à la foule de gens qui se rendaient sur la plateforme, ils s'approchèrent de la mère et de la fille, et tâchèrent de voir s'il n'y avait rien de suspect sous les plis aristocratiques de leurs vêtements. Les moyens ordinaires ne leur ayant pas réussi, ils avaient imaginé de déchirer la belle robe de huit guinées : de là la farce qui suivit, farce qui, tout en établissant l'innocence de la mère et de la fille, leur donna une singulière opinion des ouvrières françaises et de leur façon de raccommoder les robes.

XII

CORAZZA

Fantaisies gastronomiques de la famille Paragreen. — M. Paragreen est pris pour un baronnet. — Il fait la connaissance d'un marquis français et d'un lord anglais. — Il est invité à diner. — Il change des bank-notes contre des billets de la banque de France. — M. et mistress Paragreen sont enchantés de la facilité avec laquelle on noue des relations en France, et rentrent à l'hôtel très-satisfaits de leur soirée.

Il était cinq heures et demie quand notre phalange fit son entrée au café Corazza avec l'évidente résolution d'y diner, — ce qui semblait difficile, à moins de prendre une table d'assaut, car il n'y en avait aucune d'inoccupée.

Tandis que M. Paragreen, un peu déconcerté de voir tous les yeux braqués sur son chapeau vert et sur les larges bords des chapeaux bruns des dames, regardait de tous côtés, une dame, vêtue d'une superbe robe de soie garnie de nombreux volants, s'approcha de lui et dit quelques mots d'un ton très-prévenant. M. Paragreen ne se rendit pas compte de ce qu'une si magnifique dame pouvait avoir à lui

demander ; mais, fidèle à ses principes de galanterie envers le beau sexe, il lui fit un de ses saluts les plus respectueux.

La dame, qui n'était autre que la dame du comptoir, répéta : Par ici, monsieur ; et, d'un geste, elle indiqua une petite porte. Là, les Paragreen trouvèrent un garçon qui les conduisit à l'entresol, leur fit traverser une grande salle pleine de gens en train de dîner, et les introduisit dans un petit salon où il n'y avait encore personne. Le plafond était très-bas, la pièce étroite, chaude et décorée avec goût.

— Tout va bien, s'écria M. Paragreen en se frottant les mains et en s'emparant de la table la plus grande. Si nous perdons la vue et le bruit de ce qui se passe en bas, nous sommes ici entre nous et à l'abri des regards indiscrets. — Maintenant, livrons-nous à la joie, ajouta M. Paragreen, qui plaça son chapeau vert sous sa chaise.

Le garçon apporta la *Carte du restaurant*, une feuille de papier et un crayon.

— *Pourquoi ?* demanda l'Anglais étonné.

— Pour écrire le menu de votre dîner, monsieur, répondit le garçon, qui disparut.

— Voyons, dit M. Paragreen. — Seigneur ! quelle confusion ! — Potage à la julienne, — au riz, — au vermicelle, — au macaroni.

— Fi ! cria mistress Paragreen avec dégoût.

— Bisque d'écrevisses. — Qu'en dites-vous ? —

Bon. Inscrivons la bisque d'écrevisses. — Prenons-nous des anguilles à la tartare ?

— Qu'est-ce que cela ? demanda mistress Paragreen.

— Ma foi ! je ne sais pas. — Cela fait bien, imprimé.

— Cela signifie peut-être *grenouilles*.

— Eh bien, alors, nous ne prendrons pas d'anguilles à la tartare. — Ah ! voici quelque chose d'important : *Pâté de foie gras*.

— Avec des pommes de terre, papa, dit Tobo, grand amateur de ce tubercule.

M. Paragreen écrivit *Pâté de foie gras aux pommes de terre*.

On adopta ainsi ou l'on repoussa les mets suivant que leurs noms imprimés parurent agréables ou désagréables, et M. Paragreen finit par composer un menu capable de faire sortir Vatel de son tombeau pour se suicider une seconde fois.

Le garçon jeta un regard désapprobateur sur le papier, et prononça ces mots d'un air d'étonnement et de reproche :

— Vous ne voulez donc pas de rôti, monsieur ?

— *Oh ? oui, rôti, certainement*, riposta M. Paragreen embarrassé.

— Faut-il vous commander des brochettes d'ortolans ?

— *Oui, très-bon, brochettes d'ortolangs*, — et cette

chose, vous savez, — cette chose qui est si grosse, et...

M. Paragreen, pour tâcher de se faire comprendre, gonfla ses joues et se mit à souffler de toutes ses forces.

— Omelette soufflée, fit l'Œdipe à qui de semblables énigmes avaient été cent fois posées, — Omelette soufflée.

— *Très-bong, homelete soffly*, dit M. Paragreen enchanté. — Je suis curieux de savoir ce que peuvent être des brochettes, ajouta-t-il, dès que le garçon eut tourné les talons.

— Quel vin prenez-vous ? demanda le garçon revenant.

— Champagne frappé, répondit M. Paragreen avec majesté.

Il voulut constater l'effet de ces mots préparés à l'avance et examina la contenance du garçon, mais celui-ci avait sans doute les nerfs aguerris, car il ne sourcilla pas.

Un monsieur, d'une taille au-dessus de la moyenne, entra peu de temps après dans le salon et s'assit à une des petites tables. Bien que sa toilette fût irréprochable, bien que son habit noir fût coupé à la dernière mode, que sa cravate fût de mousseline blanche, que ses traits ne manquassent pas de régularité, il y avait en lui quelque chose de répulsif, dû peut-être à sa grosse barbe noire.

— Où ai-je déjà vu cette figure ? murmura M. Pa-

ragreen. Je suis sûr de l'avoir vue, il n'y a même pas bien longtemps.

Le monsieur avait ôté son chapeau en entrant ; aussi le père, la mère, les enfants, le considérèrent, d'un avis unanime, comme un boutiquier.

Le nouveau venu tira une lettre de sa poche, la parcourut d'un air soucieux, la posa sur la table, la reprit, et chaque fois donna des signes non équivoques d'impatience et d'ennui.

— Je me rappelle maintenant, murmura derechef M. Paragreen ; je l'ai vu à l'Exposition, près de la boutique de ce butor de marchand de porcelaine.

On apporta le potage, et les six Paragreen se mirent à manger avec une espèce de curiosité sauvage.

— Extrêmement bon, n'est-ce pas ? demanda M. Paragreen.

— Délicieux, répondit mistress Paragreen, tendant son assiette pour se faire servir de la bisque.

— Joliffe est un gaillard qui s'y connaît, dit notre brave petit ami en riant à gorge déployée. N'a-t-il pas un nez qui flaire tout ce qui est bon ?

Ces mots étaient à peine prononcés, qu'un élégant jeune homme, dont les moustaches étaient rousses, les cheveux peignés et frisés avec soin, entra lestement le lorgnon dans l'œil et se dirigea vers le monsieur à barbe noire.

— Comment allez-vous, marquis? s'écria-t-il avec un incontestable accent anglais.

— Pas trop bien, milord, répondit le marquis en anglais, mais avec un détestable accent français, — on m'envoie à Londres, il faut que je parte aujourd'hui même; — c'est très-ennuyeux, — voyez plutôt.

— Bah! il ne s'agit que de deux journées, dit sa seigneurie après avoir lu la lettre que lui présentait le marquis, — juste le temps de donner une signature et de revenir.

— C'est déjà beaucoup trop, répliqua le marquis — être forcé de rester vingt-quatre heures chez le duc; — je vous certifie que c'est un supplice. — Je ne puis souffrir Sa Grâce, vous le savez.

— Qu'importe! les affaires sont les affaires; — une signature qui vous donne un château et un parc admirables. — Dieu me damne! vous êtes difficile.

Les Paragreen écoutaient ce dialogue avec le plus vif intérêt, non parce qu'il était question de droit, de parc et de châteaux, mais parce que les deux interlocuteurs étaient nobles. Certes un marquis français ne pouvait guère avoir d'importance aux yeux de gens dont un prince était, pour ainsi dire, l'ami intime; mais respirer le même air, se nourrir peut-être du même potage et des mêmes brochettes qu'un lord, — un véritable lord anglais, — était un bonheur difficile à se procurer tous les jours... Que ce

fût un vrai lord, les Paragreen l'auraient affirmé sous serment. Il suffisait de voir avec quelle aisance il maniait sa canne, avec quelle noble liberté il lorgnait les dames, — tant d'aisance et de liberté ne pouvaient appartenir qu'à un lord !

Sa Seigneurie, ayant examiné tout son soûl la partie féminine de notre famille, daigna jeter un coup d'œil sur le père et sur le fils, — son regard s'arrêta un instant sur M. Paragreen, puis tout à coup Sa Seigneurie s'élança les mains étendues et cria :

— Sir Andrew ! — Par Jupiter ! — enchanté. — Y a-t-il longtemps que vous êtes à Paris ?

— Je n'ai pas l'honneur..., je le regrette, répondit M. Paragreen, moitié fier, moitié honteux, — c'est une méprise !

Notre petit ami salua profondément et se fit connaître à Sa Seigneurie comme M. Paragreen d'Eden-villa Peckham.

— Est-ce possible ? Je vous demande mille pardons. Réellement, n'était la voix, je croyais voir sir Andrew, — sir Andrew Narquotick, membre du parlement pour Dumbshire. — Vous le connaissez probablement. — Je n'ai jamais vu pareille ressemblance ; sur ma parole, c'est ridicule, une goutte d'eau n'est pas plus semblable à une autre goutte d'eau que vous ne l'êtes au digne baronnet.

— Excessivement bizarre, dit M. Paragreen, flatté d'être le portrait vivant d'un baronnet M. P.

— Vous me pardonnerez, je l'espère, mon indiscretion, dit le jeune lord. (Déclaration de M. Paragreen qu'il se trouve très-honoré). — Vous et votre charmante famille. (Salut et sourire des dames.) — Vous êtes venus, je suppose, visiter l'Exposition? (Nombreux signes affirmatifs.)

Sa Seigneurie renouvela encore ses excuses, inclina la tête avec grâce et retourna à sa table.

Les deux nobles amis étaient servis ; ils se mirent à manger comme de simples mortels. Les Paragreen suivirent leur exemple ; et, pendant quelque temps, on n'entendit que le bruit des couteaux et des fourchettes, le tintement des verres. Le garçon apporta du champagne pour la petite table, plus un plateau chargé de huit coupes. Sa Seigneurie fit remplir les coupes, puis, s'adressant à M. Paragreen :

— Voulez-vous nous faire l'honneur de boire avec nous à la santé de sa très-gracieuse Majesté.

Un toast à sa très-gracieuse Majesté ne peut jamais se refuser ; aussi les Paragreen se levèrent ainsi que Sa Seigneurie et le marquis, et tous, animés du plus vif enthousiasme, burent à la santé de la reine Victoria. Le calme se rétablit, M. Paragreen eut une conversation à voix basse avec le garçon, qui sortit et reparut bientôt avec une nouvelle provision de champagne et un autre plateau chargé de coupes. M. Paragreen avait son amour-propre à lui ; il ne voulait rester en arrière de personne, fût-ce même

du plus noble lord vivant. Il se tourna vers la petite table, et dit, en accentuant chacun de ses mots :

— Puis-je maintenant vous prier, messieurs, d'accepter le toast que je vais proposer ? — A notre puissant allié, l'empereur des Français, et à l'auguste princesse qui, par sa vertu et sa beauté, fait l'ornement du trône de France.

— Très-volontiers ! répondirent ses deux interlocuteurs.

Et ce toast fut porté avec non moins d'enthousiasme que le premier.

Le champagne eut pour résultat d'établir une sorte de familiarité entre les deux sociétés. Les Paragreen apprirent que le marquis était gendre de Sa Grâce le duc de Saughtbred, que le but de son voyage en Angleterre était de prendre possession, au nom de sa femme, d'une propriété laissée par un oncle.

— Il se fait tard, dit le marquis se levant de table, il faut que je songe à me procurer de l'argent. — Vous permettez.

— Mon ami, — dit bénévolement le jeune lord après la sortie du marquis, quoique celui-ci eût constamment parlé anglais, — est allé changer des billets de la Banque de France contre des bank-notes d'Angleterre. Il est très-désagréable que l'usage d'une monnaie identique ne soit pas établi dans les deux pays.

M. Paragreen déclara qu'il était complètement de

cet avis. — Le lord mangea des biscuits, cassa des noisettes, mais ne dit plus un mot. Au bout de dix minutes, le marquis revint, tenant à la main un magnifique portefeuille rouge et or. Il paraissait très-irrité.

— Le diable emporte ces changeurs, et leur saint avec eux! s'écria-t-il en se jetant sur une chaise. Aucune de leurs satanées boutiques n'est ouverte.

Le marquis dit quelques mots à l'oreille du lord.

— Il y a d'étranges coïncidences dans la vie! dit Sa Seigneurie à M. Paragreen en manière de réflexion. C'est aujourd'hui la fête patronale des changeurs, à ce qu'il paraît, et leurs boutiques sont fermées. Mon ami ne peut se procurer l'argent dont il a besoin.

— Il en trouvera tant qu'il voudra à Boulogne, fit observer M. Paragreen.

— Mais, mon cher ami, répliqua le marquis, je dois arriver à Boulogne à trois heures du matin, et m'embarquer immédiatement; comment vais-je faire?

— Hum!... Je crois avoir quelques-uns des objets que vous désirez, dit M. Paragreen, avec la nonchalance affectée d'un homme fier de sa bourse, en tirant son portefeuille qui, pour être de couleur modeste, n'en était pas moins bien garni. — De combien avez-vous besoin?

— De quarante livres, répondit le marquis; je n'ai que des billets de mille francs.

— Voici votre affaire, dit M. Paragreen tendant deux bank-notes de vingt livres.

— Merci, mille fois, répartit le marquis, qui prit les bank-notes et donna en échange un billet de mille francs. Merci, mille fois, monsieur, vous me rendez un grand service. — Je serais heureux de faire plus ample connaissance. — Venez, je vous prie, dîner chez moi, — tout à fait sans cérémonie. Je vous présenterai à lady Clara, ma femme. — Ah! voici un billet de cinq cents francs; je croyais n'en pas avoir. — Peut-être vous serait-il indifférent de me donner encore une banknote de vingt livres? Vous m'épargneriez l'ennui d'aller chez un changeur à Londres.

— Très-volontiers, répondit M. Paragreen.

— Merci! — Maintenant désignez le jour qui vous convient le mieux. Voyons. — C'est aujourd'hui vendredi, — samedi, dimanche et lundi, — oui, voulez-vous lundi? — Je serai de retour lundi matin. — Eh bien! à six heures et demie précises. — Puis-je compter sur vous?

M. Paragreen répondit d'une manière affirmative.

— Très-bien! — je vous attendrai alors, vous et votre famille. — Mais, adieu! il est six heures et demie, il faut que je parte. — Voici ma carte.

Le marquis et le lord serrèrent cordialement la

main de M. et mistress Paragreen , puis sortirent très-joyeux, à ce qu'il paraît, car les éclats de rire qu'ils poussaient en descendant l'escalier arrivèrent jusqu'aux oreilles de nos amis.

— De joyeux gaillards, dit M. Paragreen, qui jeta les yeux sur la carte de visite. — Marquis de la Motte-d'Or, 43, rue Las-Cazes. — Ainsi, nous irons dîner chez un véritable marquis, — et Sa Seigneurie y sera probablement. — Comme les relations se nouent facilement dans ce pays, — et d'une façon extraordinaire!

— Oui, mon cher garçon, répliqua mistress Paragreen, si nous séjournons un mois à Paris, — un mois seulement, — il n'y a pas d'endroit où nous ne pourrions être admis.

— Hum! il nous faudra découvrir cette rue Las-Cazes, Nous laisserons une carte chez le marquis, afin qu'il sache que nous ne sommes pas les premiers venus et que nous occupons un certain rang dans le monde, bien que nous ne soyons ni lord ni duc. — Dire que vous l'avez pris pour un boutiqueur.

— Ma foi! il a bien peu l'air d'appartenir à l'aristocratie!

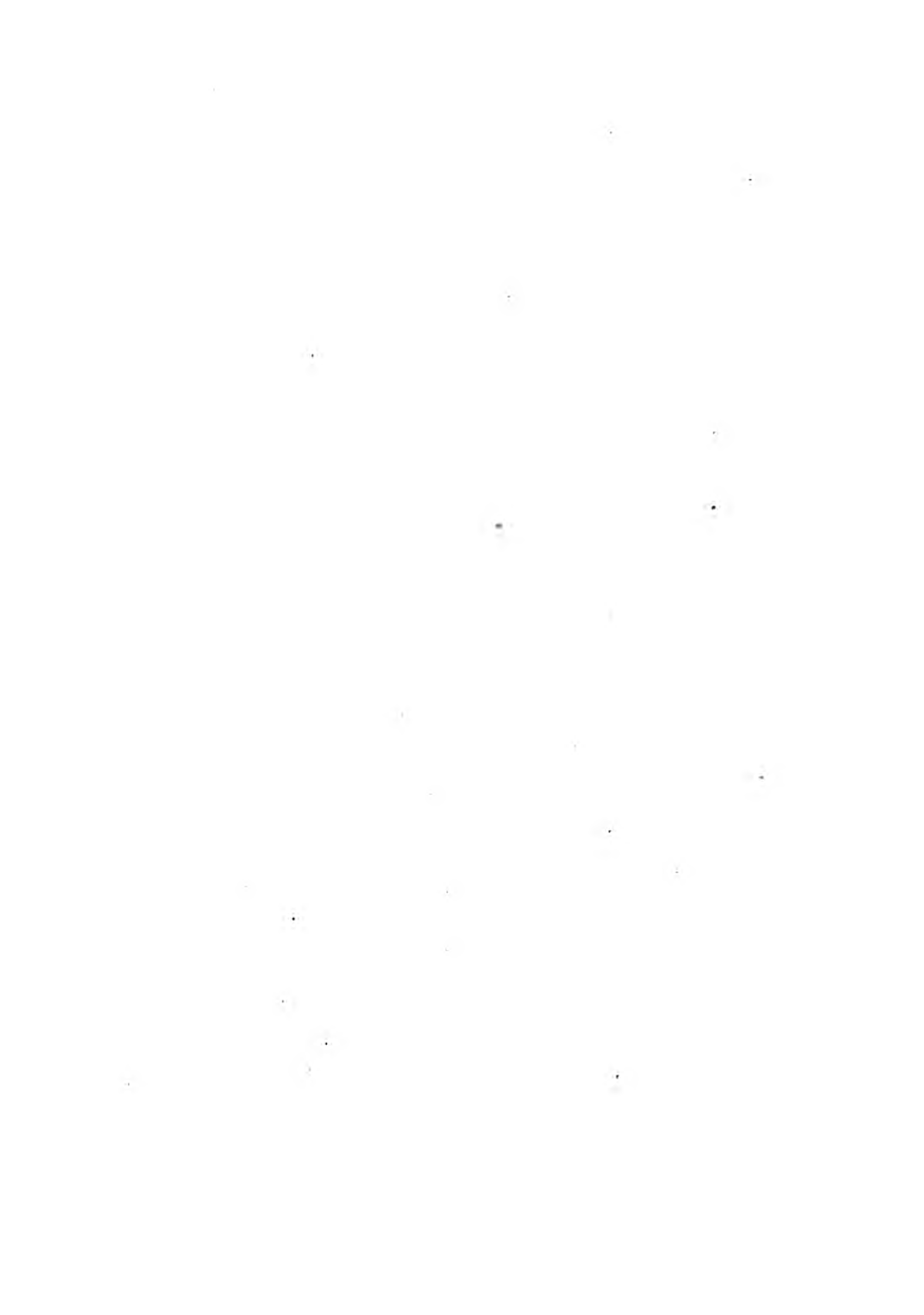
— Mais c'est un étranger. — Vous savez. — Sa Seigneurie lui fait tort. — Il y a une telle différence. — Sa Seigneurie a plus d'aisance dans les manières et parle mieux.

— Oui, Dora, vous avez raison. — Sa Seigneurie est noble de la tête aux pieds. — Il est impossible de s'y méprendre. — Quel peut être son titre?

Grâce au champagne, et surtout au breuvage encore plus enivrant administré à leur vanité, M. et mistress Paragreen virent tout couleur de rose, même la carte, qui cependant dépassait de beaucoup leurs prévisions.

Quand ils quittèrent le café Corazza, des flots de lumière inondaient les galeries du Palais-Royal, la foule remplissait le jardin. L'éclat des boutiques, le scintillement du jet d'eau, l'animation des groupes, surprirent et charmèrent nos excellents amis.

Après s'être rassasiés de ce splendide spectacle, ils prirent à pas lents le chemin de leur domicile, passèrent par la rue Vivienne, entrèrent cinq minutes chez Galignani, où mistress Paragreen, pour des motifs connus d'elle seule, demanda les derniers numéros du *Galignani's Messenger*, où M. Paragreen se fit donner un des romans les plus nouveaux, puis ils suivirent le boulevard des Italiens, le boulevard des Capucines et arrivèrent enfin à leur hôtel. — Jeunes et vieux déclaraient que tout avait été parfaitement délicieux et qu'aucun café du monde ne valait le café Corazza.



XIII

JACQUES BONHOMME

La famille Paragreen au bois de Boulogne. — Quatrième rencontre de l'élégant inconnu et de miss Ida. — Incident. — La famille Paragreen dans un cabaret. — Hurrah pour la vieille Angleterre. — M. et mistress Paragreen sont traités avec une extrême bienveillance par un noble personnage.

— Si nous allions à ce *boa de Bologne*, dont Tobo raconte tant de merveilles, dit le samedi matin, pendant le déjeuner, mistress Paragreen qui, depuis sa mésaventure de la rotonde, avait un peu perdu de son goût pour les diamants de la couronne.

— En allant à ce *boa*, nous pourrions laisser une carte rue Las-Cazes, 43, fit observer M. Paragreen.

— Si la rue est sur le chemin du *boa*, dit mistress Paragreen.

Le plan consulté prouva le contraire.

— N'importe, répliqua l'ingénieux M. Paragreen, tout chemin mène à Rome, — vous savez. Nous prendrons une voiture à l'heure qui nous conduira

rue Las-Cazes, et de là au *boa*, où nous la quitterons.

— Ce sera bien amusant ! crièrent Emma et Arabella.

M. Paragreen, en dépit de sa sagacité, devait apprendre ce jour-là différentes choses nouvelles pour lui. A la remise où il avait loué un cab deux jours auparavant, on lui expliqua qu'il y avait un règlement de police défendant de prendre plus de quatre personnes dans une voiture à quatre places. Il fallut donc opter entre aller à pied ou prendre deux voitures.

— Coûte que coûte, dit M. Paragreen jetant les yeux sur les deux petites filles dont la physionomie exprimait le plus vif désappointement ; que signifie de barguigner à propos de quelques shillings dépensés pour notre confort, quand...

M. Paragreen n'acheva pas sa phrase, ou du moins le bruit des deux voitures empêcha d'entendre la fin.

Peu de personnes ont passé devant le numéro 43 de la rue Las-Cazes, à un des rares moments où la porte cochère est ouverte, sans remarquer l'élégance du petit hôtel construit au fond de la cour. Le principal corps de bâtiment se compose de deux étages, les ailes, d'un rez-de-chaussée seulement. Cette habitation, évidemment destinée à une seule famille peu nombreuse, est, au centre, surmontée d'un toit en forme de dôme qui lui donne l'air d'un temple,

— du temple du confort. Les fleurs et les arbustes qui, en toutes saisons, bordent la double rampe du perron, les magnifiques glaces qui garnissent la porte du vestibule, les rideaux de mousseline blanche comme la neige, les délicates draperies roses suspendues aux fenêtres, embellissent tellement cette charmante retraite, que le très-véridique chroniqueur des Paragreen, en passant rue Las-Cazes, a plus d'une fois péché contre le dixième commandement, et s'est dit à lui-même : Je voudrais que ceci m'appartint.

M. Paragreen ne vit personne dans la loge, mais il entendit un cliquetis de fourchettes et il cria d'une voix forte :

— Portier !

— Qu'est-ce que c'est ? demanda une voix brutale, il n'y a pas de portier ici.

Ceci fut dit d'un ton bref par un colosse basané qui sortit de la pièce du fond ; ses sourcils aussi épais et aussi hérissés que la moustache du plus barbu des grenadiers français, s'élevaient et s'abaissaient d'une manière très-menaçante.

— Pas de portier ? répéta M. Paragreen montrant ses cartes de visite.

— Non, monsieur, répondit sévèrement son interlocuteur, il y a un *concierrrge*, et c'est moi.

Il n'eût pas prononcé le nom d'empereur avec plus d'emphase.

M. Paragreen, bien qu'il ne comprît pas la distinction, n'avait aucune envie de discuter; il tendit les cartes en disant : « Pour le marquis de la Motte-d'Or. »

— Sorti !

— Oui, parti pour Londres, je sais, répliqua M. Paragreen de l'air d'un homme bien informé.

— Je dis sorti et non parti, grogna le cerbère, qui haussa les épaules, jeta un regard méprisant sur le visiteur et se retira lentement au fond de son antre.

— Une jolie petite maison, il faut l'avouer, dit mistress Paragreen, lançant un coup d'œil à travers la porte cochère.

— Oui, très-jolie ! — mais je n'ai jamais vu un portier pareil; c'est une véritable bête féroce; — il ne comprend pas même le français.

— Quant à cela, Sylvestre, mon cher, répondit la dame en plaisantant, il n'est pas étonnant qu'il ne comprenne pas le vôtre.

— Ah ! bien ! moquez-vous de mon français tant que vous voudrez, riposta le mari d'un ton jovial. — Je l'ai là tout de même... ajouta-t-il en se frappant le front.

— Oui, dans l'endroit, je suppose, où se trouve le plan de Paris.

— Fameux, cria le mari avec un gros rire, bien touché, Dora; un bon mot sur ma parole.

M. Paragreen se sentit fier et heureux comme père et comme mari quand, à la porte Maillot, il fit descendre sa belle moitié et ses filles de leurs voitures respectives. Nous ne nous soucions nullement de lire, et encore moins d'écrire des descriptions de parcs et de palais ; nous ne dirons donc rien du bois de Boulogne, de son lac, de ses cascades, de ses chalets, et nous nous bornerons à constater que les Paragreen passèrent deux heures délicieuses à parcourir les sentiers ombreux et frais, et à se promener sur l'eau ; — Tobo mania même la rame avec beaucoup de dextérité. Lorsqu'il fut temps de songer au retour, M. Paragreen proposa de revenir par l'avenue de l'Impératrice et l'arc de l'Étoile ; ce qui fut accepté d'une voix unanime.

L'avenue de l'Impératrice, ouverte récemment au public, quoique encore inachevée, était encombrée de maçons, de paveurs, de terrassiers occupés à niveler le sol. Aussi les Paragreen ne purent avancer, — avec leur saut et leur enjambée, — trois de front comme de coutume. M. Paragreen et Tobo marchèrent en tête de la colonne, puis venaient les deux petites filles, et enfin mistress Paragreen et Ida se donnant le bras. — Mistress Paragreen avait remarqué les soupirs à demi comprimés de sa jolie fille, quand celle-ci revit les lieux que, peu de temps auparavant, elle avait visités avec un trop charmant cicerone. Ces soupirs avaient éveillé la sollicitude maternelle de mistress Paragreen, qui, soucieuse

de donner quelques consolations à l'aimable affligée, dit subitement :

— Que diantre peut être le but de ce propre à rien de garçon en ne se présentant pas ?

— Quel propre à rien de garçon, maman ?

— Vous savez très-bien, Ida, de qui je veux parler : du dandy qui possède un brougham et un beau cheval. — Je commence à soupçonner que vous l'avez découragé.

— Oh ! non, maman, je ne le pense pas. — Je suis sûre du moins de n'en avoir jamais eu l'intention. — Maman !!!

Cette dernière exclamation participait de la surprise et de la joie, car, comme le dit plus tard mistress Paragreen : Parlez du diable, vous savez, et vous êtes sûr d'en voir les cornes. — En ce moment passaient devant elles comme un brillant météore le brougham, le grand cheval bai, la belle tête, le séduisant physique du porteur de barbiche, qui, le sourire sur les lèvres, mit le plus gracieux empressement à les saluer d'un air de connaissance.

— Il faut que je mène moi-même cette affaire, dit mistress Paragreen en voyant Ida pâlir et rougir tour à tour ; — je le dois, je le veux, car je ne permettrai jamais à personne, pas même au pape, de jouer avec les sentiments de ma fille ; ce serait trop fort ! — Ah ! mon Dieu, voilà la pluie.

— Effectivement ; — et j'ai ma robe de soie bleue !

s'écria Ida consternée. — Le temps était si beau tout à l'heure.

Les grosses gouttes d'eau qui avaient attiré l'attention de mistress Paragreen se transformèrent en une véritable averse contre laquelle les ombrelles des dames ne pouvaient servir à grand'chose.

— Par ici. — Suivez-moi. — Dépêchez-vous, s'écria M. Paragreen, s'élançant avec les enfants et Tobo vers le seul abri visible, un petit bâtiment situé à environ cent pas de distance.

Les dames se pressèrent le plus qu'elles purent, et toute la famille se trouva bientôt réunie sous le toit avancé d'une baraque en bois, espèce de hangar où s'était provisoirement établi un cabaret, fréquenté par les ouvriers de l'avenue, qui, en ce moment accouraient de toutes parts. La pluie devenait de plus en plus violente, et, le bord du toit n'offrant plus qu'un abri dérisoire, M. Paragreen ne vit aucun motif pour ne pas faire, lui et les siens, comme beaucoup d'autres, et ne pas entrer dans une salle nue, meublée seulement de plusieurs rangs de tables et de bancs de bois, dont un grand nombre étaient déjà garnis d'ouvriers occupés à boire. Il s'approcha d'une table vacante au fond de la salle ; les dames s'assirent sur un banc et les hommes sur la table. Le père et le fils, bien entendu, ne pensèrent pas plus à ôter leurs chapeaux en arrivant qu'à saluer les becs de gaz dans la rue.

Jacques Bonhomme est le plus poli des hommes ; il n'entre jamais dans un café, un restaurant, une boutique, un omnibus, un wagon, une salle d'attente, dans n'importe quel endroit où sont rassemblés des êtres humains, sans au moins porter la main à sa coiffure. Précisément, à cause de cela, le Français est froissé par toute infraction aux lois de la civilité, surtout s'il appartient à ces classes laborieuses qui ne sentent leur importance et ne connaissent les égards auxquels ils ont droit nulle part plus qu'en France, et en particulier à Paris. En matière de politesse, l'artisan parisien est très-pointilleux et très-exigeant. On ne doit donc pas s'étonner si l'arrivée de M. Paragreen, jouant avec son lorgnon et gardant son inamovible chapeau vert sur sa tête, qu'il balançait à droite et à gauche d'un air protecteur, excita la mauvaise humeur des assistants, qui prirent cette façon d'agir pour une bravade préméditée. M. Paragreen était incapable de deviner la cause des regards hostiles jetés sur lui, il pouvait encore moins s'expliquer l'attitude menaçante d'un jeune maçon qui, accompagné de cinq ou six camarades, auxquels vinrent bientôt se joindre presque tous les ouvriers présents, s'avança vers lui, et, croisant les bras, s'écria : — Ah ça, dites donc, sacré mufle !

— Plaît-il ! fit M. Paragreen avec bienveillance.

— Avez-vous peur de vous démancher le bras en saluant des chrétiens ?

Ceci était du sanscrit pour notre petit homme, qui comprit cependant l'urgence de prononcer quelques paroles de conciliation, et qui, se souvenant du talisman dont il s'était déjà servi si heureusement en plusieurs circonstances, répliqua : — Anglais ! Alliés !

— Alliés tant que vous voudrez, riposta le Français un peu radouci ; mais il faudrait au moins y mettre un peu de politesse. Voyons, allez-vous ôter votre champignon, oui ou non ?

S'il avait dit chapeau, M. Paragreen eût probablement été éclairé sur le motif de la querelle ; mais le mot champignon, — le fameux chapeau y ressemblait assez, — n'avait pour notre héros ni queue ni tête.

Le jeune maçon, ne recevant aucune réponse, tenta sans succès de jeter à terre le chapeau vert, dont le propriétaire fit à temps un saut en arrière. M. Paragreen, comprenant de moins en moins la conduite du Français, considéra naturellement cette attaque comme tout à fait injustifiable. Il prit feu à son tour. Chaque goutte de son sang bouillonna dans ses veines, réveilla les souvenirs de jeunesse, de l'école, des paquets de livres, de la boxe et des yeux pochés.

— A eux, Tobo, mon garçon ! Vieille Angleterre pour toujours ! hurrah ! cria bravement le petit homme mettant ses poings l'un devant l'autre et tombant en garde. — Avance, mon bon garçon !

Tobo, enchanté, se débarrassa de sa veste en un clin d'œil et se posa suivant toutes les règles de l'art; mistress Paragreen, poussant violemment la table, bondit comme une tigresse entre son mari et son fils, et c'était peut-être elle, qui, des trois, avait l'aspect le plus terrible; Ida et ses sœurs pointèrent leurs ombrelles en guise de lances. Bref, la phalange macédonienne, depuis sa formation, n'avait jamais présenté un front aussi redoutable.

Cette contenance intrépide changea immédiatement les dispositions des assaillants. Les gens vraiment braves sont pleins de respect pour la bravoure, et le Français, forcé de convenir que son antagoniste a du cœur, est déjà plus d'à moitié disposé à lui serrer la main. Si, dans la circonstance présente, les choses n'allèrent pas jusque-là, du moins celui qui avait commencé l'attaque recula d'un pas ou deux, et parut irrésolu. Quelques hommes plus froids s'interposèrent. On entourra le jeune maçon, ou l'amadoua, on finit par l'emmener, ainsi que les plus irrités de ses compagnons. Une espèce de calme se rétablit peu à peu, et on laissa autour de la famille un espace vide au milieu duquel s'avança un ouvrier d'âge mûr, qui exerçait évidemment une certaine autorité sur les autres. Il adressa à M. Paragreen une courte allocution qui, à en juger par les gestes et les murmures approbatifs de l'auditoire, était très-instructive et très-émouvante. Ce devait

être une paraphrase libre du fameux vers de Burns : « *A man's a man fur a that.* » (Un homme est un homme, après tout.)

A la fin de son discours, l'orateur triomphant ôta respectueusement sa casquette et retourna à son travail. Le reste de la bande, moitié pour plaisanter, moitié pour se moquer, suivit son exemple et laissa les Paragreen muets d'étonnement. Les traits contractés de mistress Paragreen changèrent un peu d'expression, Tobo remit sa veste, et toute la famille, heureuse de voir que la pluie avait cessé, effectua sa retraite en bon ordre.

— Quelle troupe de sauvages ! s'écria mistress Paragreen dès qu'elle se vit saine et sauve en plein air.

— Du diable si j'en puis revenir ! riposta le mari encore tout bouillant. Il est très-heureux qu'ils aient possédé assez de bon sens pour comprendre qu'ils avaient affaire à forte partie.

— Oui, vous vous êtes conduit en homme, je dois l'avouer, Sylvestre, dit mistress Paragreen ; et je pense de même de Tobo.

— Vous étiez, je crois, le meilleur homme de nous tous, chère Dora. Sur ma parole, je ne connais personne qui eût été bien aise de vous tenir tête. Je suis père de famille, j'aime la paix et l'ordre ; mais, quand le diable s'en mêle...

Un mouvement de la main vint compléter la

phrase et lui donner sa véritable signification.

— Je me demande dans quel but ils nous ont attaqués de la sorte.

— Qui peut le dire? Ils voulaient probablement nous voler.

— Oh ! non, papa, s'écrièrent en même temps Ida et Tobo ; ils n'avaient pas l'air de voleurs ; — ils étaient très en colère. — Nous devons leur avoir fait quelque offense.

— Mais comment aurions-nous pu les offenser? dit M. Paragreen, je suis certain que nous avons été aussi polis que possible à leur égard. — Ah ! voilà ce qui les animait. — L'esprit démocratique, qui a horreur des gens bien mis. — Ils nous ont dès l'abord regardés avec malveillance. Vous avez pu le constater.

— Bien, vous avez peut-être raison, dit mistress Paragreen, qui n'était nullement convaincue ; mais je donnerais quelque chose pour savoir ce que voulait dire cet homme à cheveux gris avec tout le baragouin qu'il nous a débité ! Il parlait du cœur, j'en suis sûre. — C'est une vraie pitié, Sylvestre, que vous ayez perdu votre français sur le chemin de fer de Boulogne.

— Nos amis eurent pendant le dîner une très-douce compensation à cette désagréable aventure, car le prince, après avoir reçu leurs respectueux hommages, dit d'une voix claire, fortement accentuée, indi-

quant l'intention d'être entendu de toute la table :
« Monsieur Paragreen, — madame, — je suis charmé de voir que vous et votre famille vous vous portez bien. »

Ces paroles mirent un terme aux sourires et aux chuchotements qui d'abord avaient accueilli les Paragreen. L'ironique malveillance de la compagnie avait pour origine un bruit vague que M. et mistress Paragreen, après avoir prétendu devoir assister à la fête de Versailles, n'y étaient pas allés, puisque l'honorable Ananias Smalhwey affirmait ne les y avoir pas vus, — ce qui était d'autant plus vrai, que l'honorable gentleman n'y avait pas lui-même mis les pieds.

Le petit lever tenu par le prince fournit aux Paragreen l'occasion d'un autre triomphe. Son Altesse causa pendant cinq minutes avec eux, et on l'entendit les presser de séjourner une semaine de plus à Paris, car Paris serait probablement très-gai. Le prince affectait évidemment de leur accorder une attention toute spéciale. Dans quel but ? Peut-être désirait-il faciliter la demande faite bientôt après par son secrétaire à M. Paragreen d'un entretien particulier ?

M. Paragreen, non sans frissonner au souvenir des dernières « communications confidentielles, » répondit avec courtoisie que, si l'affaire n'était pas urgente, — le secrétaire en convint, — il préférerait,

lui, M. Paragreen, passer tranquillement avec sa famille la journée du lendemain, qui était un dimanche, et renvoyer toute espèce d'affaires au lundi matin neuf heures.

XIV

LE DINER RUE LAS-CAZES

Troisième entretien du monsieur tout de noir habillé avec M. Paragreen. — Il y est question d'agriculture, d'industrie et de finances. — M. Paragreen est ému, mais il se conduit en homme pratique. — Arrivée de la famille Paragreen devant le n° 43 de la rue Las-Cazes. — M. Paragreen se trouve en face d'un ancien adversaire. — Il se réconcilie avec celui-ci. — La famille Paragreen passe une soirée délicieuse. — M. Paragreen se conduit de plus en plus en homme pratique.

Le lundi matin, on frappa discrètement à la porte de la pièce qui la nuit servait à Tobo de chambre à coucher, et devenait le jour le salon de la famille, M. Paragreen laissa le livre qu'il lisait et alla au-devant du secrétaire.

— Bonjour, monsieur Pap... Paragreen, je suis fâché de vous déranger de si bonne heure ; mais je ne vous retiendrai pas longtemps, car vous ne voudriez probablement pas laisser partir votre gracieuse souveraine de la capitale de la France sans la revoir encore une fois.

— Non certainement, répondit M. Paragreen.

— Eh bien, alors, renonçant à tout préambule, je vous dirai clairement et naïvement que je viens vous demander un conseil. Je m'adresse à vous parce que je suis convaincu que vous êtes un homme discret, plein d'expérience, ayant de nombreuses relations, — oui, monsieur, d'importantes relations, — un homme qui, j'espère ne pas me tromper, considère le prince comme un ami.

— Un grand admirateur de Son Altesse, répondit M. Paragreen, un homme qui du moins lui souhaite sincèrement toutes sortes de prospérités.

— Je vous remercie, je n'en doute pas le moins du monde. C'est étrange, n'est-ce pas? — On se prend soudainement d'amitié pour les gens. Son Altesse vous a particulièrement distingué dès le premier jour qu'elle vous a vu. Vous connaissez, je pense, tout l'intérêt qu'elle vous porte. Elle me disait, pas plus tard qu'hier soir : « Il faut que j'introduise M. et mistress Paragreen aux Tuileries ; il le faut, dussé-je le demander à Sa Majesté comme une faveur personnelle.

— Son Altesse, en vérité, a toujours eu pour nous plus de bonté que nous n'avions le droit d'en attendre, fit observer M. Paragreen.

— C'est votre opinion ; vous me permettrez d'en avoir une autre ; — mais je ne veux abuser ni de votre temps ni de votre patience. L'affaire, — ceci, vous le comprenez, — est strictement confidentielle.

— (Ces paroles firent dresser les oreilles à M. Paragreen.) — Son Altesse ignore le présent entretien...

— Très-bien, monsieur, vous pouvez compter sur ma discrétion.

— Je le sais, et c'est à cause de cela que je suis ici. — Eh bien, monsieur, si ma mémoire ne me fait pas défaut, le prince a dû vous parler d'une surprenante entreprise, encore à l'état de projet, dont les bénéfices peuvent être difficilement évalués, et dans laquelle on le presse instamment d'engager une certaine somme.

— Il a seulement effleuré ce sujet, fut-il répondu d'un ton laconique.

— Puisqu'il en est ainsi, j'oserai vous en entretenir plus longuement. Le but de cette entreprise est de substituer au pain actuellement d'un commun usage une autre espèce de pain, plus sain, plus facile à digérer, plus nourrissant et coûtant deux tiers de moins.

— En vérité ! Est-ce possible ? s'écria M. Paragreen.

— Non-seulement possible, mon bon monsieur, mais déjà réalisé. Des expériences ont été faites sur une très-vaste échelle ; elles ont réussi au delà de toute espérance. Vous avez, j'ose le croire, entendu parler du palmier nain, tellement abondant en Algérie, qu'il entrave la colonisation. Nous prenons ce gênant arbrisseau, monsieur, nous le pilons, nous le

réduisons en poudre, nous mélangeons cette poudre avec une petite quantité de farine de riz, et notre pain est fait. Le beau de l'affaire est que, si d'une main nous dispensons au pauvre une denrée alimentaire de première nécessité à un prix très-réduit, de l'autre nous rendons à l'agriculture d'immenses étendues de terrain, en sorte que nous enrichissons doublement l'humanité. — Jugez maintenant si les bénéfiques peuvent être immenses.

— Je vois, je vois! — mais ces palmiers nains sont-ils d'une si grande abondance en Algérie? demanda M. Paragreen avec quelque anxiété.

— Au delà de toute imagination, monsieur. — Nous avons de quoi fabriquer du pain pendant des siècles pour le monde entier.

— Bénédiction ! s'écria le petit homme réellement alarmé ; que vont devenir nos producteurs de blé ?

— Mon Dieu, répliqua le secrétaire en haussant les épaules, nous en sommes bien fâchés, mais ils seront obligés de produire autre chose, vous savez ; — nous ne pouvons sacrifier à quelques-uns le bonheur du plus grand nombre.

— Mais ce sera la ruine des agriculteurs anglais, monsieur, la ruine complète !

— Non, dit avec calme le secrétaire, si les agriculteurs anglais prennent part assez tôt à l'entreprise, — ce ne sera qu'un déplacement de leurs capitaux, qui n'en seront pas plus aventurés. — Je désire

beaucoup que le prince n'engage pas moins de cinq mille livres dans cette spéculation, car je suis moralement sûr qu'au bout de deux ou trois ans il aura un revenu de pareille somme. — Les puissances occidentales, je n'en doute pas, sortiront victorieuses de la guerre actuelle ; par conséquent, Son Altesse sera remise en possession de ses domaines ; cependant la lutte peut encore durer, Dieu sait combien de temps ; d'ailleurs, quand on traite de la paix, il y a toujours des délais ; — mes craintes peuvent être exagérées ; — j'ose même l'espérer, un cœur fidèle et loyal s'alarme si facilement, vous savez ; — bref, je crois de mon devoir de ne pas laisser échapper une aussi belle occasion. — Mais quel parti prendre ? Son Altesse n'a pas, hélas ! le premier liard des cinq mille livres nécessaires.

— Dites-vous vrai ? s'écria M. Paragreen inquiet et haletant. Ne trouvez-vous pas qu'il fait excessivement chaud ce matin ?

— Pas pour la saison ; le thermomètre marque seulement vingt degrés centigrades à l'ombre. — Comme je vous le disais, la question est de savoir quel est le meilleur moyen de se procurer de l'argent, poursuivit imperturbablement le secrétaire ; et c'est ici que votre assistance peut être d'une grande utilité au prince. (Il semblait à M. Paragreen que le mercure avait atteint son point d'ébullition.) Lorsque le palais de Son Altesse fut pillé et que

Son Altesse elle-même fut traînée en prison, quelques-uns de ses fidèles serviteurs, parmi lesquels je me trouvais, parvinrent à cacher et à emporter plusieurs des diamants de la couronne. Ces restes de son ancienne splendeur, le prince ne voudra naturellement jamais s'en défaire, — il les considère comme la propriété de l'État, — mais je me flatte de pouvoir le décider à les mettre en gage.

— Rien de plus facile, répondit M. Paragreen, se ranimant comme si la température s'était sensiblement rafraîchie ; tout grand lombard de Londres fera certainement ce que vous désirez.

— Pas si facile que vous le supposez, monsieur. Les diamants dont je vous parle sont aussi connus en Europe que ceux de la couronne de France ou de la couronne d'Angleterre. Son Altesse est fière, non sans raison. Elle ne voudrait pour rien au monde qu'on sût que les diamants de la couronne ont été mis en gage. Figurez-vous quels articles calomnieux publieraient les journaux vendus à la Russie et le scandale qui en résulterait. Les lombards et tous les gens de cette espèce seraient incapables de réparer le dommage. Me comprenez-vous ?

— Certainement.

— Nous devons, autant que possible, monsieur, nous envelopper de mystère, et à cause de cela nous ne saurions nous adresser au commerce. Ce qu'il nous faut, c'est une personne d'un caractère respec-

table, d'une discrétion absolue, — un ami, enfin, qui, franchement, sans aucune espèce de fracas, — *inter nos*, vous savez, — prenne d'une main les diamants et de l'autre nous donne les cinq mille livres.

L'hameçon était trop gros et vraiment trop visible.

— Vous trouverez difficilement un homme retiré des affaires qui accepte vos propositions, répliqua M. Paragreen d'un air rêveur. La valeur des diamants varie souvent et beaucoup ; on ne convertit jamais facilement des pierres précieuses en argent ; d'ailleurs, cinq mille livres sont une grosse somme, une grosse somme, en vérité !

— Strictement parlant, mille livres suffiraient pour une première installation, reprit le secrétaire, qui sentit la nécessité de diminuer l'hameçon. Quant à trouver un homme tel que nous le désirons, un homme qui ait de l'argent mignon et ne soit pas dans le commerce, je ne me suis jamais dissimulé les difficultés que nous devons forcément rencontrer. J'espère cependant y parvenir avec l'aide d'une personne qui occupe votre position et qui a vos relations.

— Je ne dis pas que cela ne puisse se faire, dit M. Paragreen, évitant encore poliment l'appât ; surtout si vous limitez votre demande à mille livres, mais l'affaire exige du temps et de la réflexion. En ce moment je ne vois personne à qui je pourrais

vous conseiller de vous adresser ; — parmi mes relations, toutefois, dont le cercle, ainsi que vous le dites, est assez étendu, il se peut que je découvre quelqu'un, dans le commerce ou hors du commerce, qui vous convienne. J'y songerai et vous informerai du résultat de mes recherches.

M. Paragreen, tout en parlant, pensait à un petit prêteur sur gages de Totenham Court Road, avec lequel l'ex-marchand de liège avait fait, pendant sa carrière commerciale, de petites transactions extra légales analogues à celle dont il était question.

— Je ne reculerais pas devant un voyage à Londres, dit le secrétaire, si vous le jugiez utile. Je serai trop heureux de faire partie de votre société.

— Nous en serions charmés, en vérité.

— Peut-être me permettrez-vous de revenir demain matin ? — non que j'aie l'intention de vous importuner à propos de cette affaire, Dieu m'en préserve ! Mais j'éprouve un véritable bonheur à voir vos charmants enfants.

— Vous serez toujours le bienvenu, monsieur. A dix heures, si cela vous est agréable : c'est-à-dire après notre déjeuner.

Dix heures sonnaient en ce moment. Le secrétaire prit congé le sourire sur les lèvres, mais au fond il était singulièrement consterné. Son espoir d'obtenir les mille livres était si faible, que, si on lui eût offert

en échange une bank-note de dix livres, il aurait accepté.

Les Paragreen déjeunèrent rapidement, puis se rendirent sur les boulevards, où ils attendirent une heure entière avant de pouvoir souhaiter un bon voyage à la reine Victoria. Ce devoir accompli, ils eurent la fantaisie d'aller voir ce que c'était que l'Exposition des beaux-arts ; mais les beaux-arts ne répondirent pas à leur attente. Nos amis avaient à peine traversé la galerie des peintres anglais, que mistress Paragreen déclara que tout cela lui faisait mal aux yeux, qu'elle était fatiguée de voir toujours la même chose, et encore, et encore, et qu'il vaudrait mieux s'en retourner à l'hôtel.

Sur leur route, ils commandèrent à la remise voisine deux voitures pour six heures précises. La mère et les filles employèrent ensuite leur temps à de mystérieux préparatifs de toilette, motivés par le dîner, — le dîner chez le marquis du café Corazza, qu'on n'a sans doute pas oublié. — M. Paragreen essaya de finir le livre qu'il avait acheté chez Galignani's, Tobo prit les numéros du *Galignani's Messenger*, apportés par sa mère, et se mit à lire dans un coin tous les meurtres, empoisonnements et autres récits épicés ; ce qui ne fut pas peu de chose.

La montre de M. Paragreen marquait six heures et demie moins une minute lorsque les deux voitures s'arrêtèrent devant le numéro 43 de la rue Las-Cazes.

Un des cochers sauta à bas de son siège, frappa un seul coup à la porte cochère.

— Dieu me pardonne ! s'écria mistress Paragreen, cet homme est fou, — rien qu'un coup ! — Pour qui nous prend-il ?

Sans dire un mot, M. Paragreen s'élança hors de la voiture, saisit le marteau et frappa à coups redoublés. Depuis le commencement du monde on n'a jamais entendu un pareil vacarme, sauf à Belgravia. L'effet en fut instantané et terrible ; la porte cochère s'ouvrit avec un bruit effrayant, car le marteau continuait à s'agiter de haut en bas comme s'il avait été saisi de frénésie ; la porte vitrée du petit hôtel cria sur ses gonds ; deux valets de pied très-effarés parurent sur les marches du perron.

Les croisées fermées s'ouvrirent, les croisées ouvertes s'ouvrirent davantage, de tous côtés on vit sortir les têtes de gens qui poussaient de grands cris et demandaient ce que cela voulait dire. La loge vomit le cerbère aux gros sourcils, sa femme, ses enfants, plus un étranger, — tous fort exaspérés, tous répondant en même temps aux cris qui venaient de la porte vitrée et des croisées. Enfin un gros chien, rigide observateur de sa consigne, sortit de sa niche, aboya furieusement et s'efforça de se débarrasser de sa chaîne pour pouvoir faire chair à pâté des indiscrets étrangers.

Au milieu de tout ce fracas et de toute cette con-

fusion, la famille Paragreen, son inconsciente cause, s'avancait gravement, — trois de front. — vers la porte vitrée. L'accueil qu'elle reçut du valet de pied ne fut pas des plus gracieux ; le marquis ne pouvait recevoir de visites à cette heure, qui était celle de son dîner.

— *Dînère, très-bong !* s'écria M. Paragreen avec bonne humeur, *nous sommes pour dînère aussi.*

Le ton d'assurance du petit homme imposa au domestique, qui prit la carte de M. Paragreen, entra dans la maison et revint presque immédiatement pour introduire M. et madame *Paragrand*, comme il les annonça, dans un grand salon où se trouvaient seulement deux personnes, un monsieur et une dame. Ce monsieur et cette dame, — qu'on ne se récrie pas sur l'in vraisemblance, la vérité est souvent invraisemblable, — étaient précisément ceux qui avaient voyagé de Boulogne à Paris dans le même wagon que les Paragreen, et à qui mistress Paragreen avait si libéralement distribué un brevet de vulgarité.

Des deux côtés le premier mouvement trahit une surprise non déguisée, qui s'associait chez notre héros et notre héroïne à un certain *quantum* de mortification, chez l'autre couple à une forte envie de rire.

— Eh bien, pensa M. Paragreen, nous acceptons une seule fois une invitation à dîner, et nous tombons justement sur des gens que nous aurions mieux

aimé ne pas rencontrer. — Convaincu que c'étaient des convives, et voyant qu'après tout ils semblaient assez polis, notre ami dit au monsieur qui avait marché à sa rencontre :

— J'espère que le marquis se porte bien ?

— Très-bien, je vous remercie, répondit le monsieur en assez bon anglais.

— Il a fait un bon voyage, je pense ? dit M. Paragreen.

— Je vous remercie, répondit l'autre du ton d'un homme qui ne comprend pas complètement.

Après ce petit dialogue, mistress, miss Paragreen et la dame s'étant mutuellement saluées, M. Paragreen crut avoir offert un sacrifice suffisant sur l'autel de la politesse. Il tourna sur ses talons, porta son lorgnon à son œil, et se mit à examiner les tableaux suspendus aux murailles.

Le monsieur français et la dame échangèrent un de ces sourires furtifs passablement moqueurs dont nous avons déjà parlé. Le premier s'approcha de M. Paragreen.

— Je vous demande pardon de la question ; mais avez-vous quelque chose à communiquer au marquis ?

— Rien de particulier, monsieur, répondit M. Paragreen continuant son examen.

— Votre visite a sûrement un but ? insista le Français.

— Sans doute, et même un but très-agréable, riposta l'Anglais avec une certaine hauteur, celui de dîner avec monsieur le marquis.

— Dîner avec le marquis ! Pardon, monsieur, le connaissez-vous personnellement ?

— Cela va sans dire, reprit M. Paragreen un peu piqué d'être aussi questionné. — Il nous a invités lui-même.

— Il doit y voir quelque malentendu, car je suis le seul marquis de la Motte-d'Or existant en France.

— Vous, vous le seul marquis de la Motte-d'Or ! s'écria M. Paragreen au comble de la surprise. Quoi ! vous n'avez pas un frère, un fils, un cousin, un parent quelconque, — un grand bel homme de trente-cinq ou quarante ans ayant une barbe noire et portant le même nom que vous ?

— Aucun, répondit le marquis ; il n'y a, je vous l'assure, pas d'autre marquis de la Motte-d'Or que moi.

M. Paragreen, à son tour, se confondit en excuses. Il raconta brièvement dans quelles circonstances l'invitation avait été faite, ne souffla mot, toutefois, de l'échange préalable de bank-notes, et finit par tirer de sa poche et par montrer la carte qu'il avait reçue au café Corazza.

Le marquis la reconnut pour une de ses cartes ; elle venait probablement d'un portefeuille assez précieux qui avait été perdu ou volé depuis peu. M. de

la Motte-d'Or dit qu'il soupçonnait le possesseur actuel de ce portefeuille d'être ou un mauvais plaisant qui avait voulu se divertir, ou un aventurier qui exerçait son industrie sous son nom. M. et mistress Paragreen ne consentirent ni l'un ni l'autre à admettre cette dernière hypothèse, contre laquelle la tournure distinguée du soi-disant marquis et son intimité avec un lord leur paraissaient des arguments irréfutables. Lorsqu'on leur demanda le nom de ce lord, il furent obligés d'avouer, à leur grande honte, qu'ils ne connaissaient pas exactement le titre du noble Anglais, parce que, de manière ou d'autre, ce titre ne lui avait pas été donné par son compagnon pendant le dîner. Cette omission confirma M. de la Motte-d'Or dans l'opinion que les Paragreen s'étaient laissé duper par un chevalier d'industrie.

La marquise s'aperçut que cette idée choquait nos amis ; elle fit signe à son mari d'abandonner ce sujet. Elle espérait, dit-elle alors, que M. et mistress Paragreen, quoique leur venue rue Las-Cazes fût la conséquence d'un malentendu, voudraient bien accorder, à elle et à son mari, les bénéfices du malentendu, en acceptant un dîner très-cordialement offert. Le marquis joignit avec beaucoup de grâce ses instances à celles de la marquise. Après avoir fait quelques difficultés, après avoir manifesté la crainte d'être indiscrets, nos amis finirent par céder.

Mistress et miss Paragreen, conduites dans un bou-

doir voisin, quittèrent leurs mantelets et s'assurèrent qu'aucune partie de leurs toilettes n'était dérangée. En rentrant au salon, elles entendirent annoncer le général comte d'Estang, qu'elles reconnurent pour le monsieur à tournure-militaire, à moustaches grises et à rosette de la Légion d'honneur, — l'auteur enfin du salut qui, en chemin de fer, avait tant scandalisé nos Anglaises. Présenté par la marquise comme son oncle, le comte non-seulement renouvela son ancienne inconvenance en baisant la main de sa nièce, mais encore porta résolument celle de mistress Paragreen à ses lèvres. — L'excellente dame se garda bien cette fois de voir dans cet acte de galanterie une preuve de mauvais goût.

Lorsqu'on annonça le dîner, le marquis offrit son bras à mistress Paragreen. — Si c'était seulement un marquis anglais ! pensait Dora. — La belle Ida donna le sien au comte, et la noble hôtesse, faisant signe à ce gros dadais de Tobo de marcher devant avec ses petites sœurs, les suivit, appuyée sur le bras de M. Paragreen, qui se pavanait, battait des ailes, — des bras, voulons-nous dire, — et sautait plus que jamais sur la pointe du pied.

La marquise, désireuse de mettre à l'aise ses nouvelles connaissances, eut soin d'amener la conversation sur les sujets qu'elle croyait devoir les intéresser, tels que la visite de la reine, le palais de cristal, le succès d'un peintre anglais à l'Exposition

des beaux-arts, etc.; le comte, émaillant la conversation de spirituelles saillies et d'allusions facétieuses sur leur rencontre au chemin de fer, le tout dans le plus drôle d'anglais qu'on ait jamais parlé.

— Encore une rasade à notre complète réconciliation, monsieur Paragreen, et laissons toute rancune au fond du verre. Vous étiez fâché tout rouge, avouez-le. Si vous m'aviez tenu dans un petit coin, j'étais flambé. Vous m'avez fait de tels yeux, qu'à la fin j'ai dû me sauver.

M. Paragreen prit chaque chose du bon côté, et, sauf quelques accès de distractions, il fut très-aimable. Les Paragreen finirent par comprendre comment et pourquoi les trois compagnons de voyage n'avaient pas été forcés de passer par l'épreuve terrible de la salle d'attente de Boulogne. A force de plaisanter sur ce sujet et de faire même quelques questions directes, ils apprirent que le comte d'Estang avait le commandement supérieur d'une division dans les environs de Boulogne, et que les administrateurs du chemin de fer s'étaient montrés soucieux de préserver une des premières autorités du département et ceux qui l'accompagnaient des inconvénients d'une longue station au milieu de la foule.

On passa la soirée à faire de la musique. L'oncle et la nièce exécutèrent d'abord une sonate de Beethoven pour piano et violon, qui ravit M. et mistress Paragreen, puis la marquise chanta un morceau de Bellini;

enfin Ida, après avoir été vivement priée, trouva assez de courage pour chanter, avec une simplicité très-applaudie, une ballade écossaise qui fut bissée par tout le monde. Lorsque M. et mistress Paragreen se levèrent pour prendre congé, le marquis leur dit que son britzka allait les ramener chez eux ; — prévenance inattendue qui provoqua une bruyante explosion de sincères remerciements, car de toutes les politesses dont ils avaient été comblés, cette dernière était celle qui les touchait le plus.

— Où monsieur va-t-il ? demanda le cocher.

— Palais-Royal, répondit M. Paragreen sans la moindre hésitation.

— Eh quoi ! Sylvestre, mon cher... commença mistress Paragreen.

— Palais-Royal, répéta M. Paragreen, qui dit tout bas à sa femme stupéfaite : — Pas un mot, je vous prie ; nous pourrions être entendus ; ils paraissent tous savoir l'anglais.

Le plus profond silence fut observé pendant le trajet ; on descendit de voiture au Palais-Royal ; M. Paragreen entra avec sa famille dans la première galerie venue, et se mit à regarder toutes les enseignes et donna des signes d'impatience et de désappointement jusqu'à ce qu'il trouvât une boutique fermée comme celles qui déjà avaient été l'objet de ses investigations, mais dont les volets laissaient apercevoir de la lumière à travers les fentes. M. Pa-

ragreen s'arrêta, frappa, et, ne recevant aucune réponse, poussa la porte entr'ouverte.

— *Est-il bong?* dit-il en présentant les deux billets de la Banque de France qu'il avait reçus au café Corazza.

— Trop tard, répondit le changeur, la caisse est fermée.

— *Est-il bong?* je dis, insista M. Paragreen.

L'homme ainsi interrogé prit les billets, les examina avec soin, les interposa entre lui et la lumière et dit :

— Excellents.

— Merci, merci, monsieur, — tout est sauvé ! s'écria M. Paragreen d'une voix si forte, que plusieurs passants s'arrêtèrent pour regarder notre ami. — Tout est sauf, et maintenant je comprends l'affaire. Notre marquis du café Corazza est un ami du marquis de la Motte-d'Or; il avait une carte de celui-ci dans son portefeuille; il nous l'a donnée par mégarde. C'est aussi clair que le jour ! — Eh bien, Dora, suis-je un homme pratique oui ou non ? — Aucun retard, vous voyez, — de l'action, — voilà ma devise.

Personne ne contesta que M. Paragreen fût l'homme le plus pratique de son temps, — et, le tabou étant levé, les Paragreen regagnèrent leur gîte en parlant tous à la fois des merveilleux événements de la journée.

XV

PREMIÈRE CATASTROPHE

Violente discussion entre M. et mistress Paragreen. — Mistress Paragreen et miss Ida se rendent chez un célèbre inventeur. — Elles y rencontrent l'élégant inconnu. — Mistress Paragreen fait une horrible découverte.

— Bagatelle et non-sens ! s'écria M. Paragreen en jetant le volume qu'il était en train de lire.

— Qu'est-ce ? demanda mistress Paragreen.

— L'héroïne, pour commencer, est une jeune dame anglaise qui s'éprend à première vue d'un Italien.

— Comme c'est vraisemblable !

— Pas si invraisemblable ! répondit la dame. Ne vous ai-je pas conté l'histoire de Lizzy Paddiston, avec laquelle j'étais liée à Liddels School ? — elle devint folle de son maître de chant, si bien qu'elle finit par l'épouser. A la même époque, n'y a-t-il pas la fille de l'amiral, — quel est son nom ? — qui demeurait à Twickenham ; — ne fut-elle pas atteinte

de consommation, grâce aux beaux yeux d'un Italien qu'elle avait rencontré à Nice? — Seigneur! monsieur Paragreen, vous ne savez rien des jeunes filles ni de leurs manières d'agir!

— Bien, bien; vous pouvez avoir raison quant à ce qui concerne les filles; je n'ai pas la prétention de connaître votre sexe; mais je connais un peu le mien, et personne ne me persuadera que le père n'est pas une véritable caricature. — Inventer un vieux gentleman anglais aussi obstiné et portant le cou aussi roide qu'un mulet, et qui fait fi de toute chose et de toute personne. C'est absurde!

— Eh bien, répliqua mistress Paragreen, qui était en verve de contradiction, ne vous ai-je pas entendu dire à vous-même que sir Benjamin Mace, dont les Morisons faisaient tant d'embarras, semblait avoir avalé un pocker? Ne vous souvenez-vous plus de ce haut et puissant membre du Parlement que nous avons rencontré dans une avenue, près d'Oxford, qui n'a pas daigné nous indiquer lui-même notre chemin et nous a dit de le demander à son groom?

— Exception, Dora; vous pouvez parcourir le monde entier, et vous ne découvrirez personne qui vaille un bon gentleman anglais; aucun de nous n'est, après tout, aussi mauvais qu'il le paraît, voilà mon opinion. — Il y a dans le livre beaucoup trop de politique, chose qui convient à un journal, non à un roman. Je déteste qu'on m'attriste sous prétexte

de m'amuser ; — comment, en ce cas, puis-je discerner la fiction de la vérité ? — Si en réalité les patriotes italiens sont pendus, envoyés aux galères, traités enfin d'une abominable façon, qu'on me le dise tout simplement, mais qu'on ne me fasse pas de pathos sentimental à propos de cela. — En véritable Anglais, né libre, je leur tendrai la main ; je le ferai, par le diable, quoique je sache à peine quelle espèce de gens sont ces Italiens.

— Eh quoi ! cher, s'écria mistress Paragreen, comment pouvez-vous parler ainsi, après vous être tant entiché de ces officiers de marine sardes que vous avez rencontrés l'autre jour à Londres ? Suivant vous, ils surpassaient en mérite tous les autres hommes.

— C'étaient de vrais gentlemen, tout à fait au dessus du commun. D'ailleurs, nos galants alliés les Sardes ne sont pas Italiens, ma chère.

Ils parlent italien, toutefois, riposta mistress Paragreen, dont, grâce à la maison d'éducation de miss Liddel, les connaissances en matière de nationalité étaient plus étendues que celles de son mari. Eh bien, qu'en concluez-vous ?

— Un tas d'absurdités ! — L'héroïne ne songe qu'à l'amour dans une chaumière et ne se soucie ni de rang ni de réception à la cour ; — cependant, vous savez, elle est riche, noble, pourvue de tout ce qu'on peut désirer.

— Tout cela est de la blague, dit mistress Paragreen d'un ton bref.

— Blague, répéta M. Paragreen ; Dora, ma chère, je désire que vous ne prononciez plus ce mot de blague ; — rien n'est plus vulgaire, — vous devriez le savoir, vous qui êtes si habile à découvrir la vulgarité.

M. Paragreen avait ce lardon sur le bout de la langue depuis qu'ils avaient découvert le rang de leurs compagnons de voyage si nettement déclarés « vulgaires » par sa femme.

— Nous sommes devenus bien bégueule, dit vertement mistress Paragreen ; je connais quelqu'un dans les liéges qui en disait de plus fortes quand il faisait sa cour.

— A quelqu'un dans les drogues, répliqua M. Paragreen.

L'audace de ses propres paroles épouvanta notre ami. Il se crut perdu. Mistress Paragreen lui adressa un des plus terribles sourires, — elle le regarda pendant une seconde comme si elle avait voulu l'avaler et lui dit d'un ton effrayant :

— Seriez-vous assez bon pour me dire quelle heure il est à votre montre, monsieur Paragreen ?

— Onze heures moins vingt minutes, se hâta de répondre M. Paragreen.

— Je vous remercie. Une promenade en plein air vous fera du bien. Peut-être aurez-vous la bonté

d'emmener avec vous Tobo et les petites filles, et me procurerez-vous le plaisir de vous revoir à deux heures précises.

M. Paragreen, sans dire un mot, décampa avec Tobo et les petites filles. Aussitôt après leur départ, mistress Paragreen et Ida mirent leurs chapeaux à larges bords et prirent une voiture qui les conduisit rue de Rivoli. — Aux fenêtres du premier étage de la maison devant laquelle elles s'arrêtèrent était accrochée une large enseigne portant cette inscription en grandes lettres d'or :

M. Shuffrey, médecin-dentiste.

SURGEON-DENTIST.

M. Shuffrey, — inutile de le dire au lecteur, — était le célèbre inventeur des râteliers *galvano-plasto-mastodon-masticateurs spontanés* qui figuraient à l'Exposition universelle de Paris avaient obtenu du jury la grande médaille d'or.

Ida avait une légère défectuosité à une dent de devant, et sa mère avait prudemment préféré la faire soigner hors de chez elle. Voulant s'informer d'un dentiste fashionable et respectable sans se compromettre en questionnant une des dames de la table d'hôte, mistress Paragreen avait acheté, en sortant du café Corazza, plusieurs numéros du *Galignani's Messenger*; elle les avait lus avec soin et était tombée

sur ce paragraphe intitulé : « *Sérieux accident au Palais de l'Industrie.* — La foule qui se pressait hier autour des fameux masticateurs spontanés de M. Shuffrey était telle, que plusieurs dames ont été sérieusement blessées : — on n'a heureusement eu à déplorer la mort de personne. — La police du Palais de l'Industrie a, en conséquence, jugé nécessaire de placer un certain nombre de sergents de ville près de la montre pour maintenir dans cette section la liberté de circulation. »

La lecture de cette note fixa le choix de mistress Paragreen. Elle écrivit au grand artiste sans que son mari le sût, et demanda un rendez-vous pour le mardi matin, à onze heures. Nos deux dames furent introduites dans un salon magnifiquement meublé, par un domestique vêtu d'une brillante livrée ; celui-ci prit leurs noms, et, une petite sonnette s'étant fait entendre, bientôt après un jeune groom, en bottes à revers, les fit entrer dans le *sanctum sanctorum*.

Le *genius loci*, penché sur une table, étudiait quelque chose à l'aide d'un microscope. Le froufrou des robes de soie fit lever la tête à l'opérateur, qui se tourna du côté de la porte. La mère et la fille n'eurent pas plutôt jeté les yeux sur lui qu'elles s'arrêtèrent court, comme si elles avaient pris racine dans le parquet ; Ida poussa un faible cri et chercha la main de sa mère. M. Shuffrey, lui aussi, trahit les

symptômes de la plus vive émotion, il rougit, montra le blanc de ses yeux, et finit par appuyer les deux mains sur son cœur. Mistress Paragreen recouvra la première quelque sang-froid ; elle débuta ainsi :

— Monsieur, je n'ai pas l'intention de rechercher par quels moyens vous êtes parvenu à savoir que nous devions venir ici et comment vous y avez pénétré, je n'augmenterai pas votre confusion en examinant l'opportunité et la délicatesse d'une pareille conduite. Je sais ce que c'est que l'amour, et, dès qu'il en est question, je suis disposée à montrer une indulgence extrême ; puisque vous êtes ici, et je ne suis pas fâchée que vous y soyez, je profiterai de la circonstance pour avoir avec vous quelques moments d'entretien sérieux

— Je serai certes trop heureux d'entendre ce que vous avez à me dire, répliqua M. Shuffrey d'une voix émue ; mais ne prendrez-vous pas un siège ?

— Non, merci, cela sera fait en un moment. Répondez seulement à cette question : Quelles sont vos intentions, monsieur ?

— Mes intentions, madame ? balbutia M. Shuffrey.

— Pas d'ambiguïté, monsieur. — Je dis, monsieur, quelles sont vos intentions à l'égard de ma fille que voici, — de miss Paragreen, monsieur ?

— Oh ! madame, les plus pures, les plus honorables, — les... — En avez-vous jamais pu douter ?

— Ici, — je mets aux pieds de cet ange adorable mon cœur, mon nom et ma fortune. Parlez, charmante fille, mon bonheur ou mon malheur dépendent de vous ! Décidez de mon destin ! quelle que soit la sentence prononcée par vous, qu'elle me fasse chérir la vie ou qu'elle me condamne au trépas, sortant de vos lèvres, elle sera la bienvenue !!!

M. Shuffrey, afin de donner plus de force à ses paroles, plia le genou et se cacha le visage dans les mains.

— Relevez-vous, monsieur, dit mistress Paragreen en aidant le jeune homme à se relever. Votre discours est éloquent et digne d'un gentleman. Cependant, avant d'en dire plus long sur le bonheur et le malheur, vous devez comprendre qu'une mère désire naturellement savoir quelque chose de positif sur vous et sur votre position sociale.

— Ce n'est pas à moi à faire l'éloge de mon nom, répondit M. Shuffrey en s'inclinant ; — mon nom est honorable, vous le savez, madame. — Quant à mes ressources, elles me permettent de faire bonne figure dans le monde, comme vous voyez, continua-t-il en regardant fièrement autour de lui. Mon brougham à un cheval sera bientôt remplacé par un britzka à deux chevaux. Ma clientèle s'accroît chaque jour, et tel est le succès de mes masticateurs spontanés, que...

— Bénédiction sur nous ! cria mistress Paragreen

reculant avec une soudaine horreur, vous êtes donc cet abominable M. Shuffrey !!!

— Abominable, madame !

— Oui, abominable ! — Un dentiste, — moins qu'un vétérinaire ! Et vous vous figurez que je vais jeter ma fille à la tête d'un vil apothicaire, d'un infâme arracheur de dents comme vous !...

— Madame !...

— Une miss Paragreen, monsieur ! — dont la mère est une Joliffe, monsieur ! dit en forme de conclusion mistress Paragreen, qui se redressa avec majesté.

— Madame, dit M. Shuffrey d'une voix singulièrement émue, vous pouvez briser mon cœur, mais vous n'avez pas le droit d'insulter une profession dont je suis fier, — fier, oui, madame ; et sans laquelle, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil connaisseur sur la bouche avariée de mistress Paragreen, sans laquelle vous seriez un véritable épouvantail, madame !

— Retirons - nous immédiatement, Ida ! s'écria mistress Paragreen ; que la poussière de ce lieu ne souille pas nos pieds plus longtemps.

— Adieu, douce fille d'une mère cruelle, dit M. Shuffrey, qui suivit les fugitives jusqu'à la porte. — Puisse votre existence être parsemée de roses ! — Puisse toutes les joies et tous les bonheurs vous arriver ! Tel est le dernier vœu de... Jérôme. Voyez à la porte.

Nous placerions volontiers ici une dissertation philosophique sur les causes de l'injuste et injustifiable discrédit attaché à une des carrières les plus courues et les plus bienfaisantes; mais cela nous prendrait trop de temps; M. Paragreen nous attend. Nous supprimerons donc nos élucubrations et nous nous hâterons de rejoindre notre héros.

XVI

DEUXIÈME CATASTROPHE

Tristesse et perplexité de M. Paragreen. — M. Paragreen entre dans une boutique pour changer un billet de banque. — Il aperçoit le marquis dont il a fait la connaissance au café Corazza, et lui adresse la parole. — Conséquences de cette rencontre. — Fâcheuse situation de M. Paragreen.

Profondément étonné de sa propre audace et de l'inexplicable douceur de sa femme après la grave offense qu'elle avait reçue, M. Paragreen se rappela néanmoins, en descendant l'escalier, que le secrétaire devait venir le voir ce matin-là à dix heures. Notre héros, qui désirait ne point manquer aux règles de la politesse, pensa qu'il pouvait, sans aucun inconvénient, aller lui-même voir son nouvel ami, d'autant plus que, ayant avec lui Emma et Arabella, il paraîtrait céder au désir que le parfait gentleman avait manifesté de voir les deux petites filles.

Il se dirigea donc vers l'appartement du secrétaire

et frappa à la porte ; mais, bien que la clef fût dans la serrure , personne ne répondit. M. Paragreen, assez surpris, entra, en s'en allant, dans le bureau de l'hôtel, et demanda si le secrétaire du prince était chez lui. Les personnes présentes semblèrent très-embarrassées, et le maître de l'hôtel dit en balbutiant que le prince et son secrétaire avaient été mandés à Saint-Cloud.

— J'espère que leur absence ne sera pas de longue durée ? dit M. Paragreen.

— Je ne le suppose pas, répondit le maître d'hôtel ; peut-être quelques jours seulement.

— Hélas ! songeait en cheminant le petit homme, quel fâcheux contre-temps ! Si nous ne sommes pas présentés cette semaine, — et c'est déjà aujourd'hui mardi, — Dieu sait quand nous pourrons quitter Paris ; car, comment décider Dora , surtout dans la disposition d'esprit où elle se trouve en ce moment, à retourner chez nous sans avoir assisté à une des réceptions impériales ? — Autant voudrait essayer de persuader à cette colonne de traverser la Manche !

M. Paragreen et ses trois enfants traversaient la place Vendôme, et la vue de la colonne avait inspiré cette comparaison monumentale. Le soleil était brûlant, les marronniers des Tuileries promettaient de l'ombre et de la fraîcheur. M. Paragreen, qui n'était pas en humeur de se promener, pénétra dans le jardin, se procura une chaise, un journal français,

et s'assit avec l'intention de lire. Mais ses yeux se fixèrent sur les mots, sans que son esprit en comprît le sens. Sa pensée était ailleurs. — Lui et sa famille étaient à Paris depuis dix jours, et chaque jour représentait une énorme dépense, — circonstance peu agréable en elle-même, rendue plus désagréable encore par la médiocrité d'un confort payé si cher.

Ils habitaient dans un grenier trois chambres où la chaleur était étouffante, et ils avaient à leur disposition une spacieuse et commode villa ; ils se servaient de cabriolets sentant la fumée de tabac, de fiacres, que souvent il était impossible de trouver à aucun prix ; ils se mêlaient à des foules insupportables, ils avalaient des flots de poussière suffocante ; tandis que chez eux ils pouvaient se promener dans un joli jardin orné de grands arbres, ou prendre sous une belle remise un phaéton bien propre qui, attelé d'un cheval dont la robe luisait comme du satin, et conduit par un cocher décent, leur faisait parcourir de tranquilles avenues bordées de rosiers et de chèvrefeuilles.

M. Paragreen avait, en un mot, le mal du pays. Il aurait sacrifié les altesses, les fêtes impériales et les habits de cour du monde entier au bonheur de se retrouver sain et sauf dans sa propre maison d'Eden villa Peckham ; mais Dieu savait combien de temps s'écoulerait avant que ce rêve fût réalisé. — Plût au

ciel qu'ils n'eussent jamais rencontré ce prince, qui, après tout, n'avait fait que leur causer des tracas ! La frayeur de ce qui l'attendait à l'hôtel lorsqu'il serait de nouveau en face de mistress Paragreen mettait le comble à la désolation de notre petit ami.

— Voyons, se dit-il, s'il n'y aurait pas moyen d'amadouer Dora ; — quelque petit cadeau ferait l'affaire.

Plus d'une fois il avait agi ainsi avec succès, et, une idée en amenant une autre, l'époux inquiet se rappela des boucles d'oreille qui se trouvaient quelque part dans la rue de la Paix et que Dora avait beaucoup admirées. M. Paragreen chargea Tobo, qui lisait le *Galignani's-Messenger*, de surveiller ses sœurs occupées à sauter avec d'autres petites filles anglaises dont elles venaient de faire la connaissance, puis il sortit du jardin et tourna à droite sous les arcades de la rue Castiglione. Chemin faisant, il jeta les yeux sur des monnaies exposées chez un changeur, ce qui lui suggéra la malheureuse pensée d'échanger ses billets de banque contre de l'or et de l'argent.

M. Paragreen, en homme pratique, s'était fait une règle de ne jamais payer de petites factures avec des bank-notes d'une grande valeur. Il prétendait qu'il ne fallait pas exciter l'avidité du marchand, qu'un paiement en monnaie assurait un bon marché au chaland ; aussi, l'étalage du changeur lui ayant rappelé qu'il était à court d'argent, il entra et présenta

le premier billet qui lui vint sous la main. — Ce fut par hasard le plus petit des deux billets qu'il avait reçus au café Corazza.

Le changeur examina le billet, consulta un registre, dit tranquillement : « Ayez la complaisance de vous asseoir, je vais vous remettre votre argent. » Puis il disparut dans l'arrière-boutique. — M. Paragreen, n'ayant rien de mieux à faire, regarda les différents individus qui s'arrêtaient devant l'étagère. L'un d'eux lui parut tellement ressembler au marquis du café Corazza, que, si ce n'avait été l'absence complète de barbe, il aurait juré avoir le marquis lui-même devant les yeux. Il quitta son siège, sans autre intention que d'informer sa noble connaissance, si toutefois c'était elle, de l'erreur commise à propos de la carte de visite, il sortit de la boutique, et, touchant le bras de l'étranger, lui dit : « Pardon, monsieur. »

La personne ainsi interpellée se retourna, envisagea son interlocuteur et s'enfuit à toutes jambes. Cette façon d'agir fit soudain pénétrer un rayon de lumière dans l'esprit de M. Paragreen. Ce fut pour lui une révélation ; il comprit qu'il avait été dupé ; il oublia ses cinq cents francs, et, ne pensant qu'à se venger, il se mit à la poursuite de son escroc en hurlant en anglais : *Stop thief! stop thief!* — Le changeur, qui, du fond de son arrière-boutique, avait fait vigilante garde, s'élança à son tour sur les

traces de son client en criant de sa voix la plus aiguë :
— Au voleur ! au voleur !

Deux sergents de ville que le changeur avait envoyé chercher arrivèrent à ce moment ; ils se joignirent à la poursuite ; quelques flâneurs, tous les gamins de la rue, suivirent pour jouir du spectacle, — et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, le pauvre Paragreen, sans chapeau, fut arrêté, empoigné, saisi par le collet, par le gilet, par les pans de l'habit, bref, par toutes les parties de son costume qui offraient prise à cinquante mains acharnées. Il pouvait à peine respirer tant il était étouffé ; il protestait hautement qu'il était : « Anglais allié, » et que c'était « l'autre. » Mais il fut traîné devant le commissaire de police du quartier, au milieu de cinq cents personnes pour le moins, parmi lesquelles il y avait bon nombre de sergents de ville, de gendarmes, de gardes de Paris, plus un splendide tambour-major.

Le commissaire de police reçut d'abord la déclaration du changeur, ensuite celle des sergents de ville qui avaient opéré l'arrestation, puis il demanda à notre ami son nom, sa qualité, le but de son voyage à Paris. — Les questions furent faites en anglais.

M. Paragreen donna son nom, dit qu'il était un marchand retiré, venu à Paris pour voir l'Exposition. A cette réponse, le commissaire fit une grimace

analogue à celle d'un chat qui flaire une souris. Depuis l'ouverture du palais de l'Industrie, ce magistrat n'avait pas eu un moment de repos ; depuis trois mois il n'avait cessé de lire, d'écrire des choses relatives à des malfaiteurs de toutes sortes et de toutes nations, qui, considérant l'Exposition comme favorable à l'exercice de leur industrie, avaient fait de Paris leur quartier général. A force d'y penser, d'en rêver, d'en parler, le commissaire avait pris en horreur non-seulement la grande entreprise nationale, mais encore toute personne qui y était venue, toute chose qui y avait rapport.

— Où demeurez-vous ?

— A l'hôtel de l'Unicorne.

— Très-bien, dit l'interrogateur, flairant sa proie plus que jamais. Connaissez-vous quelqu'un à Paris ? Pouvez-vous donner des répondants ?

— J'ai l'honneur d'être connu de Son Altesse le prince de... quelque chose... quelque part, répliqua M. Paragreen se redressant avec fierté.

— De mieux en mieux, — excellent ! dit le commissaire se frottant les mains et pouvant à peine s'empêcher de rire. Faites-moi le plaisir de m'apprendre de quelle façon vous êtes devenu possesseur de... — Mais j'y pense. Avez-vous quelque autre de ces billets de banque ?

— Oui, j'en ai encore un, répondit M. Paragreen, qui présenta son billet de mille francs.

Le commissaire le passa au changeur, qui, après l'avoir examiné, déclara que c'était un des billets volés. Le billet fut, en conséquence, saisi.

— Dites-moi maintenant de quelle façon vous êtes devenu possesseur de ces deux billets de banque.

M. Paragreen raconta tout au long comment il les avait reçus d'un gentleman qu'il avait rencontré au café Corazza.

— Ainsi, reprit le commissaire, lorsque vous avez présenté ce billet au changeur, vous ne saviez pas le moins du monde que ce billet fût un billet volé ?

— Pas le moins du monde, affirma M. Paragreen.

— Pourquoi, alors, avez-vous pris la fuite ?

— Je n'ai pas pris la fuite. J'ai vu l'homme qui m'avait dupé et j'ai couru après lui.

— Vous saviez donc que les billets étaient des billets volés, puisque vous dites que cet homme vous avait dupé, dit le commissaire le serrant de près.

— Je l'ai seulement deviné quand j'ai vu cet homme se sauver aussitôt qu'il m'eut aperçu, répondit M. Paragreen.

— Suivant votre propre récit, poursuivit le commissaire, vous échangez pour soixante livres de bank-notes avec un homme qui vous est complètement inconnu, dont vous ne savez même pas le nom. C'est une façon d'agir bien peu vraisemblable de la part d'un homme mûr et qui prétend avoir été dans les affaires. Je vous conseille de chan-

ger votre système de défense et de dire la vérité.

— Il n'y a pas une seule syllabe à changer à tout ce que je vous ai dit, répliqua fièrement M. Paragreen. Si vous ne me croyez pas, envoyez chercher ma femme et mes enfants, ils pourront attester la vérité de mes paroles.

— Cela ne prendra pas, mon ami, dit le commissaire en secouant la tête d'un air fin. On a déjà vu de prudents coquins convenir d'une histoire avec leur femme et leurs enfants pour que ceux-ci pussent la débiter en cas de malheur.

— Des coquins peuvent l'avoir fait... Je ne suis pas au courant des stratagèmes des coquins, riposta M. Paragreen avec dédain.

— Encore une fois, dit sévèrement le commissaire, je vous engage, dans votre propre intérêt, à quitter la voie dans laquelle vous êtes entré. — Vous ne tromperez personne. Des coïncidences aussi extraordinaires que celle dont vous parlez, l'homme qui vous a donné les billets regardant à la devanture de la boutique où vous êtes en train de les changer, de telles choses, dis-je, se voient dans les romans, mais non dans la vie réelle. Nous ne pouvons croire à tout cela. Ce n'était pas après un voleur que vous couriez, mais après un complice, — un compère qui vous avait prévenu de l'approche des sergents de ville. Le tour est vieux, et nous ne sommes pas commissaire de police pour rien.

M. Paragreen repoussa hautement l'imputation.

— Monsieur, reprit le magistrat d'une voix lente et persuasive, car il était réellement plein de bonté, je me sens disposé à vous traiter avec douceur ; mais il faut que vous m'aidiez. Pour la dernière fois, je vous engage à renoncer à tout subterfuge et à me dire simplement, franchement, de qui vous tenez ces billets.

M. Paragreen répéta avec colère qu'il avait déjà dit la vérité, toute la vérité.

— Très-bien ! alors, puisque vous persistez, vous en subirez les conséquences, dit le commissaire, qui, se tournant vers les sergents de ville, ajouta : — *Au dépôt de la préfecture de police.*

XVII

MISTRESS PARAGREEN A LA RESCOUSSE

Lettre de M. Paragreen à sa femme. — Mistress Paragreen à l'ambassade d'Angleterre. — Présence d'esprit et énergie de mistress Paragreen. — Joie de mistress Paragreen en revoyant son mari sain et sauf. — Mistress Paragreen renonce gaiement à de vains honneurs et donne elle-même le signal du départ.

Mistress Paragreen s'étudiait à marcher avec un manteau de cour qui, formé d'essuie-mains attachés les uns aux autres par des épingles, traînait derrière elle sur le parquet, quand Tobo et ses petites sœurs rentrèrent et lui apprirent que leur père les avait laissés dans le jardin des Tuileries et n'était plus revenu.

— Votre père me brisera le cœur quelque jour, dit mistress Paragreen en détachant sa queue d'essuie-mains. Je sais qu'il le fera.

Elle alla droit au vieux sofa jaune fané, sur lequel elle s'assit avec la contenance d'un juge qui n'attend

que la présence du coupable pour prononcer quelque horrible sentence. Au bout d'une bonne demi-heure on frappa à la porte.

— Entrez ! fit mistress Paragreen de sa voix la plus perçante.

— Commissionnaire, dit un homme en ouvrant la porte.

— Allez-vous-en ! cria la dame dès qu'elle entendit l'horrible nom. Allez-vous-en !

— Une lettre pour madame Barabry.

Mistress Paragreen se leva brusquement, et personne ne peut dire à quelles extrémités elle se serait laissée aller si son œil n'eût découvert à temps que l'adresse de la lettre était de l'écriture bien connue de son mari. Elle saisit la lettre, poussa l'homme dehors, si bien qu'il oublia de demander un pourboire ; puis, rompant le cachet d'une main tremblante, lut ce qui suit :

« Dépôt de la préfecture de police.

« Ma chère Dora, en croirez-vous vos yeux quand vous lirez que votre infortuné mari vous écrit d'une prison ? »

— Une prison ! cria mistress Paragreen, Sylvestre en prison ! Oh ! les misérables !

— Papa en prison ! crièrent simultanément les enfants, qui tous, excepté Tobo, se mirent à sangloter.

— Taisez-vous ! je ne veux pas qu'on pleure, en-

tendez-vous? dit mistress Paragreen d'une voix tonnante; et elle poursuivit sa lecture :

« Dépôt, c'est ainsi que les Français appellent cette prison. — Un très-sale endroit vraiment! et quelles figures autour de moi! — Penser qu'un père de famille... — Mais venons au fait. — Les billets de banque, après tout, étaient des billets volés, ils sont saisis, et le marquis n'était qu'un escroc. — Le commissaire n'a voulu entendre aucune raison. — Enfin, je suis ici, Dieu sait pour combien de temps, peut-être pour toujours, si vous ne faites pas en sorte de m'en tirer. — Je suis sûr que vous le ferez, de manière ou d'autre. Mettez-vous seulement dans la tête que je dois sortir, et je sortirai; — mais dépêchez-vous, ma chère. — Demain il serait trop tard; car, s'il me faut passer la nuit en telle compagnie, je sens que je suis flambé, comme dit le général comte. Hâtez-vous donc, je vous en prie, si vous désirez rester la femme et non devenir la veuve de votre malheureux et affectionné mari.

« SYLVESTRE PARAGREEN.

« *P. S.* — J'oubliais. — Qui pensez-vous que j'aie trouvé ici? — Le prince et son secrétaire, — tous deux victimes du machiavélisme russe, qui les atteint même à Paris. Je ne m'étonne point de les voir ici,

puisque moi-même je me suis vu... — mais en voilà assez ; — à moins que ce ne soient des escrocs comme ce damné marquis, je parle de celui du café Corazza et non de l'autre, — que Dieu le bénisse comme un vrai noble qu'il est. Avez-vous bien pu le prendre pour un, — n'importe. — Tout à vous en hâte.

« S. P.

« *Deuxième P. S.* — Le porteur est payé, ne l'oubliez pas. »

Mistress Paragreen, sans dire un seul mot, mit son chapeau à larges bords, coiffa des leurs Emma et Arabella, fit signe à Tobo et à Ida de la suivre, et alla comme un trait à l'ambassade anglaise.

— Qui demandez-vous ? cria le concierge en courant après eux.

— *Song Eccellengs*, répondit mistress Paragreen.

— Son Excellence est à Saint-Cloud.

— Briques et mortier !... reprit la dame fixant sur le concierge des yeux qui eussent intimidé Cerbère lui-même et ses trois têtes.

— Voyez plutôt à la chancellerie, dit le concierge, lui indiquant un vestibule avec une politesse tout à fait surnaturelle chez un aussi puissant fonctionnaire.

Mistress Paragreen traversa le vestibule, puis un passage sombre, et, sans plus de façon que si elle eût

été chez elle, tourna le bouton de la première porte qu'elle trouva.

— Que voulez-vous ? dit d'une voix rude et en fronçant les sourcils un gentleman entre deux âges, qui remplaçait son supérieur le consul, alors absent, et qui, investi d'une autorité temporaire, était fermement déterminé à en user le plus possible.

— Ce que je veux ? répondit mistress Paragreen faisant entrer ses enfants un à un ; c'est bien poli de votre part de me le demander sur ce ton ; — je veux qu'on me rende mon mari, monsieur !

— Votre mari ? s'écria l'employé.

— Oui, monsieur, mon mari, à qui on a volé son argent et qui s'est ensuite vu mettre en prison par ces misérables drôles de la police française !

— Madame, je vous engage à respecter...

— Ta, ta, ta ; le diable les emporte ! Je veux qu'on me rende mon mari, il faut que vous me le fassiez rendre. Il le faut. — Je suis venue ici pour cela.

Le représentant du consul, mis ainsi en demeure, vit d'un coup d'œil que ce n'était pas le moment de jouer au grand personnage. Il invita donc mistress Paragreen à s'expliquer. Elle ne le fit pas très-clairement ; mais, à la fin de son récit, elle montra la lettre qu'elle avait reçue de son mari. L'employé la lut d'un bout à l'autre, puis dit avec beaucoup de gravité :

— J'en suis désolé, madame ; mais, au point où

en est l'affaire, je ne me sens pas le droit d'intervenir.

— Vous ne vous sentez pas le droit d'intervenir ! répéta mistress Paragreen, éclatant comme une bombe et levant les mains au ciel. — Vous n'avez donc pas de mari ? — de femme, veux-je dire ? — d'enfant ? de sentiment ? de cœur ? — que vous me dites si froidement ne pas vous sentir le droit d'intervenir ! Est-ce que le pays vous paye pour vous gratter les ongles pendant qu'on enlève aux femmes anglaises leurs maris ?

— De grâce, madame, dit le gentleman, point de violence.

— Point de violence ! Je veux être violente, moi, monsieur ! Je descendrai dans la rue, — je ferai une émeute, — je sommerai tous les Anglais présents à Paris de venir avec moi et de m'aider à brûler ce vil dépôt de police. Je...

Tout à coup mistress Paragreen se tut, de sa main droite elle imposa silence à tout le monde, afin de pouvoir entendre des voix qui parlaient de l'autre côté de la cloison, puis elle sortit sur la pointe du pied, s'approcha de la porte voisine, l'ouvrit brusquement, et, saisissant une des deux personnes qui étaient dans la pièce, elle cria :

— Le voilà, ce marquis de deux sous qui a volé mon mari et l'a fait mettre en prison ! Le voilà, l'escroc qui a volé les billets de banque ! — Je l'accuse. — Envoyez chercher la police !

— Cette femme est folle ! je ne l'ai vue de ma vie, cria le marquis du café Corazza, essayant en vain de se dégager de la griffe de fer de mistress Paragreen.

— Ah ! vous ne m'avez jamais vue ! vous ne m'avez jamais vue ! — et vous n'avez jamais vu non plus ces innocentes créatures que vous avez privées de leur père ! Eh ! — parlez Ida, Tobo, Emma, Arabella... est-ce que vous n'avez jamais vu ce beau gentleman ?

Ida, Tobo, Emma et Arabella affirmèrent que cet homme était celui qu'ils avaient rencontré au café Corazza, qui se prétendait marquis et avec qui leur père avait échangé quelques bank-notes.

— Entendez-vous, dit mistress Paragreen à l'employé investi d'une autorité temporaire et à l'employé qu'ils avaient trouvé causant avec le faux marquis, entendez-vous ce que disent ces innocentes créatures, et doutez-vous de leur véracité ? — Envoyez chercher la police, vous dis-je ; qu'on le fouille, et je gage qu'on trouvera encore sur lui des billets de banque volés.

Les deux employés de l'ambassade paraissaient très-embarrassés.

— Pour confondre cette furie, dit le faux marquis en affectant un air de dignité offensée, je consens à ce qu'on examine mon portefeuille. Me permettez-vous de le montrer ?

— Certainement, dit mistress Paragreen. Tobo, et

vous, Ida, gardez la porte ; je me tiendrai, moi, près de cette fenêtre ouverte.

Dès qu'il fut délivré, le faux marquis tira son portefeuille de sa poche, et en même temps fit tomber quelque chose qui roula sur le parquet, quelque chose que, selon toute apparence, il n'avait pas l'intention de laisser voir, car il fit un mouvement pour s'en ressaisir ; mais mistress Paragreen, rapide comme l'éclair, le devança. Elle ramassa un papier froissé et roulé en boule.

— Tenez, prenez cela, dit-elle au premier employé, je vous garantis que c'est quelque nouvelle preuve de friponnerie.

Le premier employé, après avoir déroulé et étendu le papier, jeta les yeux dessus et s'écria avec surprise :

— Eh quoi ! c'est un passe-port anglais que j'ai signé moi-même il n'y a pas une heure !

Le deuxième employé examina aussi le papier et s'écria :

— C'est étrange ! ce passe-port était avec les autres il y a à peine cinq minutes. Cet homme est un escamoteur qui a fait passer ce passe-port de ma table dans sa poche.

— Sans intention, j'en donne ma parole...

Réservez vos explications pour un autre lieu, si vous en avez à donner, interrompit le premier employé. Le vol est flagrant.

Il n'y avait, en effet, plus guère moyen de douter. Le soi-disant marquis avait de puissantes raisons pour désirer un passe-port régulier. Aussi avait-il imaginé un stratagème qui dénotait une certaine fertilité d'invention jointe à une parfaite connaissance des êtres du consulat anglais. Il s'était adressé à l'employé chargé du visa des passe-ports, et, tandis qu'il montrait une canne de cuir pour laquelle il manifestait le désir d'obtenir le patronage de l'ambassadeur, il avait glissé dans sa poche un passe-port portant déjà le visa. Il en serait certainement resté l'heureux et paisible possesseur, sans la finesse d'oreille de notre héroïne.

Un garçon reçut l'ordre d'amener immédiatement un agent de police. Celui-ci arriva au bout de cinq minutes; le premier employé confia à sa garde le soustracteur de passe-port, puis sortit du bureau pour prendre les instructions d'un de ses supérieurs; il dit en rentrant à mistress Paragreen : — Maintenant, madame, si vous le voulez bien, je vais vous accompagner à la préfecture de police, où nous verrons ce qu'on peut faire pour tirer d'embarras M. Paragreen.

Mistress Paragreen était, on le pense bien, très-impatiente de partir. On envoya chercher trois voitures; tous les acteurs de la scène, à l'exception du dernier employé, y montèrent, — bien entendu que l'escroc et les agents de police étaient ensemble dans

une des voitures. Chemin faisant, le représentant du consul pria mistress Paragreen de lui faire un récit détaillé des relations de son mari avec le prétendu marquis. Mistress Paragreen parla naturellement de la carte de visite, de l'invitation à dîner et de la situation embarrassante dans laquelle ils s'étaient trouvés vis-à-vis du vrai marquis de la Motte-d'Or.

— Je ne doute pas, fit observer l'employé, que, si l'on pouvait avoir l'attestation du marquis, le caractère de M. Paragreen ne fût à l'instant même dégagé de tout soupçon.

Tobo fut, à l'instigation de mistress Paragreen, transféré dans le premier cabriolet libre qu'on rencontra et dépêché rue Las-Cases, 43, avec ordre de faire tout son possible pour obtenir que le marquis l'accompagnât à la préfecture de police. — Cette commission parut fort agréable à Tobo, qui sentit qu'enfin on le traitait comme un homme.

Le lecteur devine le reste. L'employé du consulat britannique finissait à peine de raconter l'affaire au préfet et de déclarer qu'il était profondément convaincu de l'innocence de M. Paragreen que le marquis de la Motte-d'Or, suivi de Tobo, fut introduit dans le cabinet. Le marquis confirma le récit de M. Paragreen, et ajouta qu'autant qu'il en pouvait juger, M. Paragreen était tout à fait incapable de tromper personne. Le préfet signa immédiatement un ordre de mise en liberté, le tendit courtoisement

à mistress Paragreen et ordonna à des agents d'accompagner cette dame au dépôt. Quelques instants après, le mari et la femme étaient dans les bras l'un de l'autre.

— Tenez, vieux garçon ! cria Dora en agitant l'ordre du préfet.

— Hurrah ! cria Sylvestre. J'étais sûr que vous me tireriez de là. Que Dieu bénisse votre bon cœur !

Alors, pour la première fois depuis qu'elle avait appris l'emprisonnement de son mari, mistress Paragreen donna un libre cours à sa sensibilité et se mit à sangloter en vraie femme qu'elle était.

— Ne faites pas attention, dit-elle d'une voix entrecoupée, c'est de joie.

On se sépara du marquis au milieu des larmes et des sourires, et jamais il n'y eut de remerciements plus vifs et plus sincères que ceux de la famille Paragreen.

— Maintenant, dit mistress Paragreen dès qu'elle fut dans la voiture, à l'hôtel pour faire nos paquets, — et en route !

— C'est un mot béni ! s'écria M. Paragreen ; en route ! hurrah pour le chez soi !

La première chose qu'ils firent en arrivant à l'hôtel fut de demander leur compte et de le solder, puis tous, y compris les petites filles, se mirent à remplir les malles. — Pendant qu'ils prenaient ce soin, que pouvait-il survenir de nouveau si ce n'est le manteau

de cour et l'uniforme? on les paya et on les emballa avec le reste.

— Après tout, Dora, ma chère, dit M. Paragreen en aidant à fourrer ces fastueux vêtements dans l'une des malles, les uniformes, les manteaux, les salons de réception et le reste sont, je n'en doute pas, de très-bonnes choses en leur genre; mais le chez soi, le confort et l'AMOUR sont bien meilleurs encore.

— Eh bien, Sylvestre, s'il faut dire la vérité, la même pensée m'est venue quand je vous ai revu, après l'horrible frayeur que j'avais eue de vous perdre.

Les Paragreen quittèrent Paris le soir même par le train de huit heures, et le lendemain, à midi, ils étaient tranquillement installés à Eden villa Peckham, où nous les laisserons, leur souhaitant, à eux ainsi qu'au lecteur, un joyeux Noël.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

I. — EN ROUTE

M. Paragreen et sa famille dans la salle d'attente du chemin de fer de Boulogne à Paris. — Plan stratégique de M. Paragreen pour s'emparer d'un wagon et s'y loger. — Inquiétude de Mrs Paragreen relativement aux bagages. — M. Paragreen est séparé de sa famille. — Courte notice biographique sur M. et Mrs Paragreen. — A Amiens, M. Paragreen se retrouve au milieu des siens. — Arrivée à Paris..... 4

II. — BIVAC

Effet produit sur mistress Paragreen par la vue d'un commissionnaire. — La famille Paragreen en quête d'un gîte. — Conversation anglo-française de M. Paragreen avec un garçon d'hôtel. — Pérégrinations de la famille Paragreen à travers les rues et les boulevards. — Terrible détresse de la famille Paragreen. — Fin des tribulations de la famille Paragreen. — Ce que coûte à un homme pratique une nuit passée sur la place du Palais-Royal..... 17

III. — DÉBUT A PARIS

Portrait de M. Paragreen et de sa famille. — Paroles mémorables de M. Paragreen sur les devoirs et les avantages des Anglais en voyage. — Opinion de la famille Paragreen sur Paris et ses monuments. — M. Paragreen prouve qu'il est un homme pratique et qu'il a la bosse de la localité. — Déceptions de la famille Paragreen. — Réflexions de M. Paragreen sur le sort du peuple français, son alimentation et sa vigueur physique. — La famille Paragreen pénètre dans une immense galerie. — Vive indignation bientôt suivie d'une complète satisfaction..... 33

IV. — UN PRINCE DE CONTREBANDE

La famille Paragreen fait sensation dans la salle à manger réservée de l'hôtel de l'Unicorne. — M. et Mrs Paragreen comparent l'Exposition de Paris à celle de Londres et s'aperçoivent qu'ils ont fait fausse route. — Définition du talent de trois grandes artistes par le personnel d'une table d'hôte fashionable. — La famille Paragreen est appelée à un grand honneur..... 51

V. — COURT, MAIS INSTRUCTIF

Simple observations de Mrs Paragreen à son mari. — Paroles instructives de M. Paragreen sur les qualités de l'homme pratique. — La famille Paragreen va jouir de la fraîcheur du soir aux Champs-Élysées. — Réflexions de la famille Paragreen sur la société française et les agréments des Champs-Élysées. — Rencontre d'un élégant inconnu et de miss Ida..... 69

VI. — L'EXPOSITION

Attentions délicates de M. Paragreen pour sa femme et ses enfants. — La famille Paragreen pénètre enfin dans le palais de l'Industrie. — Complète satisfaction de la famille Paragreen. — Deuxième rencontre de l'élégant inconnu et de miss Ida..... 83

VII. — SURCROIT D'HONNEURS

M. Paragreen a l'honneur d'être interpellé par un noble personnage dans l'avenue des Champs-Élysées. — Haute mendicité. — Amabilité et bienveillance du noble personnage. — Présence d'esprit de Mrs Paragreen. — La famille Paragreen visite l'Exposition des fleurs. — Promenade triomphale de M. Paragreen et de sa famille 95

VIII. — L'ESCAPADE

Entretien de M. Paragreen avec un monsieur tout de noir habillé. — Étonnement et émotion de M. et de Mrs Paragreen. — Tobo fait une audacieuse proposition à sa sœur aînée. — Succès de Tobo. — Troisième rencontre d'un élégant inconnu et de miss Ida. — *Mirra* et la Ristori jugées par M. et Mrs Paragreen. — Effroi et colère de Mrs Paragreen. — Sévère admonestation de M. Paragreen à son fils. — Conférence secrète de Mrs Paragreen avec sa fille..... 107

IX. — HAUTEMENT CONFIDENTIEL

Deuxième entretien de M. Paragreen avec le monsieur tout de noir habillé. — Prix d'une présentation à la cour. — Le monsieur tout de noir habillé rappelle à M. Paragreen sa promesse de protéger la veuve et l'orphelin. — Visite à l'Hôtel de Ville et au Jardin des Plantes.... 125

X. — ENTRE LA COUPE ET LES LÈVRES

M. et mistress Paragreen font des frais de toilette inutiles. — Mortification et fureur de mistress Paragreen. — M. Paragreen perd la tête et cède au démon tentateur. — Mistress Paragreen va chercher son mari dans un lieu de perdition. — Elle y trouve deux coupables au lieu d'un..... 135

XI. — MYSTÉRIEUX

Nouvelle visite au palais de l'Industrie. — Dispute de M. Paragreen avec un marchand de porcelaine. — M. Paragreen, piqué au vif, manque de

prudence. — **Mistress Paragreen et miss Ida victimes des jupons à la Malakoff.** 447

XII. — CORAZZA

Fantaisies gastronomiques de la famille Paragreen. — M. Paragreen est pris pour un baronnet. — Il fait la connaissance d'un marquis français et d'un lord anglais. — Il est invité à diner. — Il change des bank-notes contre des billets de la banque de France. — M. et mistress Paragreen sont enchantés de la facilité avec laquelle on noue des relations en France, et rentrent à l'hôtel très-satisfaits de leur soirée..... 457

XIII. — JACQUES BONHOMME

La famille Paragreen au bois de Boulogne. — Quatrième rencontre de l'élégant inconnu et de miss Ida. — Incident. — La famille Paragreen dans un cabaret. — Hurrah pour la vieille Angleterre. — M. et mistress Paragreen sont traités avec une extrême bienveillance par un noble personnage..... 471

XIV. — LE DINER RUE LAS-CAZES

Troisième entretien du monsieur tout de noir habillé avec M. Paragreen. — Il y est question d'agriculture, d'industrie et de finances. — M. Paragreen est ému, mais il se conduit en homme pratique. — Arrivée de la famille Paragreen devant le n° 43 de la rue Las-Cazes. — M. Paragreen se trouve en face d'un ancien adversaire. — Il se réconcilie avec celui-ci. — La famille Paragreen passe une soirée délicieuse. — M. Paragreen se conduit de plus en plus en homme pratique..... 485

XV. — PREMIÈRE CATASTROPHE

Violente discussion entre M. et mistress Paragreen. — Mistress Paragreen et miss Ida se rendent chez un célèbre inventeur. — Elles y rencontrent l'élégant inconnu. — Mistress Paragreen fait une horrible découverte. 203

XVI. — DEUXIÈME CATASTROPHE

Tristesse et perplexité de M. Paragreen. — M. Paragreen entre dans une boutique pour changer un billet de banque. — Il aperçoit le marquis dont il a fait la connaissance au café Corazza, et lui adresse la parole. — Conséquences de cette rencontre. — Fâcheuse situation de M. Paragreen. 213

XVII. — MISTRESS PARAGREEN A LA RESCOUSSE

Lettre de M. Paragreen à sa femme. — Mistress Paragreen à l'ambassade d'Angleterre. — Présence d'esprit et énergie de mistress Paragreen. — Joie de mistress Paragreen en revoyant son mari sain et sauf. — Mistress Paragreen renonce gaiement à de vains honneurs et donne elle-même le signal du départ..... 223

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

